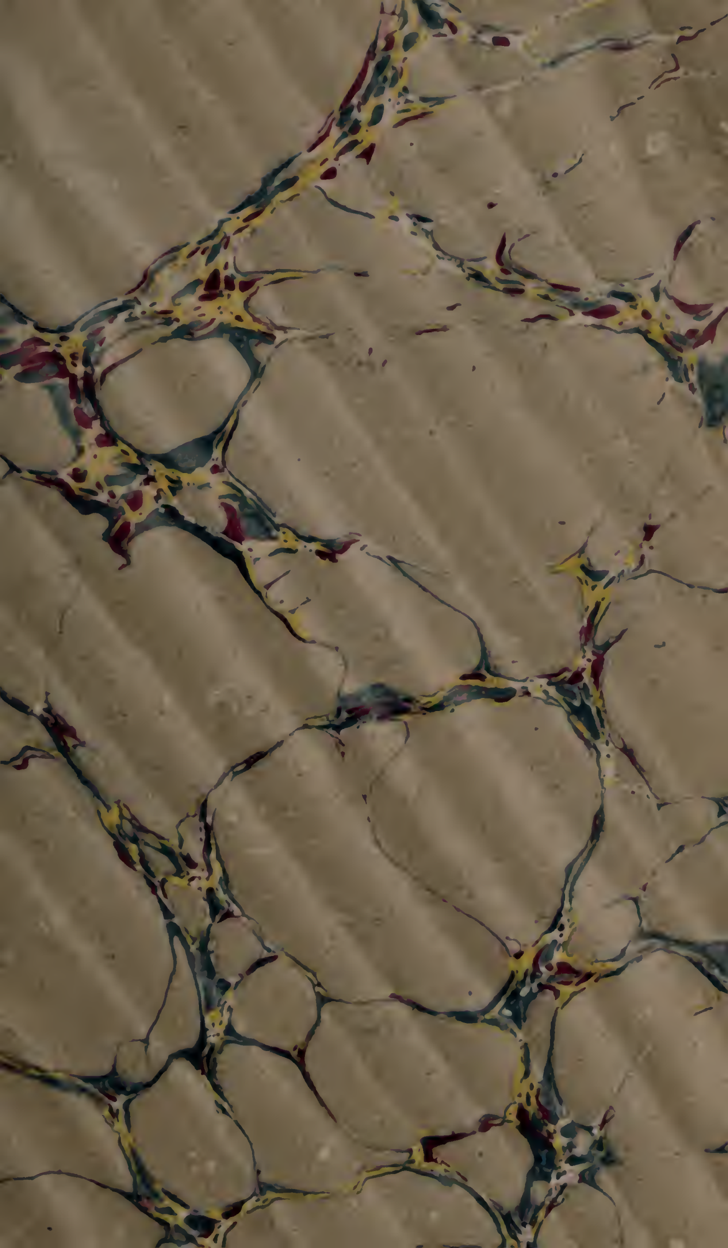






ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ACTES ET PAROLES

PENDANT L'EXIL

II

VICTOR HUGO

ACTES ET PAROLES

PENDANT L'EXIL

II

1862-1870



PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
RUE SAINT-BENOIT, 7

1862

Barbès à Victor Hugo.
Continuation de la lutte pour l'inviolabilité de la vie humaine;
en Belgique et en Suisse contre la peine de mort,
en France contre la torture. — Charleroi, Genève. — Affaire Doise.
Les Misérables. — *Établissement du Dîner des enfants pauvres.*



I

LES CONDAMNÉS DE CHARLEROY

Plusieurs journaux belges ayant attribué à Victor Hugo des vers adressés au roi des Belges pour demander la grâce des neuf condamnés à mort de Charleroi, Victor Hugo écrivit à ce sujet la lettre que voici :

Hauteville-House, 21 janvier 1862.

Monsieur,

Je vis dans la solitude, et, depuis deux mois particulièrement, le travail, — un travail pressant, — m'absorbe à ce point que je ne sais plus rien de ce qui se passe au dehors.

Aujourd'hui, un ami m'apporte plusieurs journaux contenant de fort beaux vers où est demandée la grâce de neuf condamnés à mort. Au bas de ces vers, je lis ma signature.

Ces vers ne sont pas de moi.

Quel que soit l'auteur de ces vers, je le remercie.

Quand il s'agit de sauver des têtes, je trouve bon qu'on use de mon nom, et même qu'on en abuse.

J'ajoute que, pour une telle cause, il me paraît presque impossible d'en abuser. C'est ici, à coup sûr, que la fin justifie les moyens.

Que l'auteur pourtant me permette de lui reporter l'honneur de ces vers, qui, je le répète, me semblent fort beaux.

Et au premier remercîment que je lui adresse, j'en joins un second; c'est de m'avoir fait connaître cette lamentable affaire de Charleroi.

Je regarde ces vers comme un appel qu'il m'adresse; c'est une manière de m'inviter à élever la voix en me remettant sous les yeux les efforts que j'ai faits dans d'autres circonstances analogues, et je le remercie de cette généreuse mise en demeure.

Je réponds à son appel; je m'unis à lui pour tâcher d'épargner à la Belgique cette chute de neuf têtes sur l'échafaud. Il s'est tourné vers le roi, je connais peu les rois; je me tourne vers la nation.

Cette affaire du Hainaut est pour la Belgique, au point de vue du progrès, une de ces occasions d'où les peuples sortent amoindris ou agrandis.

Je supplie la nation belge d'être grande. Il dépend d'elle évidemment que cette hideuse guillotine à neuf colliers ne fonctionne point sur la place publique. Aucun gouvernement ne résiste à ces saintes pressions de l'opinion vers la douceur. Ne point vouloir de l'échafaud, ce doit être la première volonté d'un peuple. On dit : Ce que veut le peuple, Dieu le veut. Il dépend de vous, belges, de faire dire : Ce que Dieu veut, le peuple le veut.

Nous traversons en ce moment l'heure mauvaise du dix-neuvième siècle. Depuis dix ans, il y a un recul apparent de civilisation ; Venise enchaînée, la Hongrie garrottée, la Pologne torturée ; partout la peine de mort. Les monarchies ont des Haynau, les républiques ont des Tallaferro. La peine de mort est élevée à la dignité d'*ultima ratio*. Les races, les couleurs, les partis, se la jettent à la tête et s'en servent comme d'une réplique. Les blancs l'utilisent contre les nègres; les nègres, représaille lugubre, l'aiguisent contre les blancs.

Le gouvernement espagnol fusille les républicains, et le gouvernement italien fusille les royalistes. Rome exécute un innocent. L'auteur du meurtre se nomme et réclame en vain ; c'est fait ; le bourreau ne revient pas sur son tra-

vail. L'Europe croit en la peine de mort et s'y obstine; l'Amérique se bat à cause d'elle et pour elle. L'échafaud est l'ami de l'esclavage. L'ombre d'une potence se projette sur la guerre fratricide des États-Unis.

Jamais l'Amérique et l'Europe n'ont eu un tel parallélisme et ne se sont entendues à ce point ; toutes les questions les divisent, excepté celle-là, tuer; et c'est sur la peine de mort que les deux mondes tombent d'accord. La peine de mort règne; une espèce de droit divin de la hache sort pour les catholiques romains de l'évangile et pour les protestants virginiens de la bible. Penn construisait par la pensée, comme trait d'union, un arc de triomphe idéal entre les deux mondes; sur cet arc de triomphe, il faudrait aujourd'hui placer l'échafaud.

Cette situation étant donnée, l'occasion est admirable pour la Belgique.

Un peuple qui a la liberté doit avoir aussi la volonté. Tribune libre, presse libre, voilà l'organisme de l'opinion complet. Que l'opinion parle ; c'est ici un moment décisif. Dans les circonstances où nous sommes, en répudiant la peine de mort, la Belgique peut, si elle veut, devenir brusquement, elle petit peuple presque annulé, la nation dirigeante.

L'occasion, j'y insiste, est admirable. Car il est évident que, s'il n'y a pas d'échafaud pour les criminels du Hainaut, il n'y en aura désormais pour personne, et que la guillotine ne pourra plus germer dans la libre terre de Belgique. Vos places publiques ne seront plus sujettes à cette apparition sinistre. Par l'irrésistible logique des choses, la peine de mort, virtuellement abolie chez vous aujourd'hui, le sera légalement demain.

Il serait beau que le petit peuple fît la leçon aux grands, et, par ce seul fait, fût plus grand qu'eux ; il serait beau, devant la croissance abominable des ténèbres, en présence de la barbarie recrudescente, que la Belgique, prenant le rôle de grande puissance en civilisation, donnât tout à coup au genre humain l'éblouissement de la vraie lumière, en proclamant, dans les conditions où éclate le mieux la majesté du principe, non à propos d'un dissident révolutionnaire ou religieux, non à propos d'un ennemi

politique, mais à propos de neuf misérables indignes de toute autre pitié que de la pitié philosophique, l'inviolabilité de la vie humaine et, en refoulant définitivement vers la nuit cette monstrueuse peine de mort, qui a pour gloire d'avoir dressé sur la terre deux crucifix, celui de Jésus-Christ sur le vieux monde, celui de John Brown sur le nouveau.

Que la généreuse Belgique y songe; c'est à elle, Belgique, que l'échafaud de Charleroi ferait dommage. Quand la philosophie et l'histoire mettent en balance une civilisation, les têtes coupées pèsent contre.

En écrivant ceci, je remplis un devoir. Aidez-moi, monsieur, et prêtez-moi, pour ce douloureux et suprême intérêt, votre publicité.

VICTOR HUGO.

Cette lettre fut publiée dans les journaux anglais et belges. Une commutation eut lieu. Sept têtes sur neuf furent sauvées.

II

ARMAND BARBÈS

En 1839, Barbès fut condamné à mort. Victor Hugo envoya au roi Louis-Philippe les quatre vers que l'on connait, et obtint la vie de Barbès. Les deux lettres qu'on va lire ont trait à ce fait.

A VICTOR HUGO

Cher et illustre citoyen,

Le condamné dont vous parlez dans le septième volume des *Misérables* doit vous paraître un ingrat.

Il y a vingt-trois ans qu'il est votre obligé!... et il ne vous a rien dit.

Pardonnez-lui ! pardonnez-moi !

Dans ma prison d'avant février, je m'étais promis bien des fois de courir chez vous, si un jour la liberté m'était rendue.

Rêves de jeune homme! Ce jour vint pour me jeter, comme un brin de paille rompue, dans le tourbillon de 1848.

Je ne pus rien faire de ce que j'avais si ardemment désiré.

Et depuis, pardonnez-moi ce mot, cher citoyen, la majesté de votre génie a toujours arrêté la manifestation de ma pensée.

Je fus fier, dans mon heure de danger, de me voir protégé par un rayon de votre flamme. Je ne pouvais mourir, puisque vous me défendiez.

Que n'ai-je eu la puissance de montrer que j'étais digne que votre bras s'étendît sur moi ! Mais chacun a sa destinée, et tous ceux qu'Achille a sauvés n'étaient pas des héros.

Vieux maintenant, je suis, depuis un an, dans un triste état de santé. J'ai cru souvent que mon cœur ou ma tête allait éclater. Mais je me félicite, malgré mes souffrances, d'avoir été conservé, puisque sous le coup de votre nouveau *bienfait**, je trouve l'audace de vous remercier de l'ancien.

Et puisque j'ai pris la parole, merci aussi, mille fois merci pour notre sainte cause et pour la France, du grand livre que vous venez de faire.

Je dis : la France, car il me semble que cette chère patrie de Jeanne d'Arc et de la Révolution était seule capable d'enfanter votre cœur et votre génie, et, fils heureux, vous avez posé sur le front glorieux de votre mère une nouvelle couronne de gloire!

A vous, de profonde affection.

A. BARBÈS.

La Haie, le 10 juillet 1862.

* Voir *les Misérables*, tome VII, livre I. Le mot *bienfait* est souligné dans la lettre de Barbès.

A ARMAND BARBÈS

Hauteville-House, 15 juillet 1862.

Mon frère d'exil,

Quand un homme a, comme vous, été le combattant et le martyr du progrès; quand il a, pour la sainte cause démocratique et humaine, sacrifié sa fortune, sa jeunesse, son droit au bonheur, sa liberté; quand il a, pour servir l'idéal, accepté toutes les formes de la lutte et toutes les formes de l'épreuve, la calomnie, la persécution, la défection, les longues années de la prison, les longues années de l'exil; quand il s'est laissé conduire par son dévouement jusque sous le couperet de l'échafaud, quand un homme a fait cela, tous lui doivent, et lui ne doit rien à qui que ce soit. Qui a tout donné au genre humain est quitte envers l'individu.

Il ne vous est possible d'être ingrat envers personne. Si je n'avais pas fait, il y a vingt-trois ans, ce dont vous voulez bien me remercier, c'est moi, je le vois distinctement aujourd'hui, qui aurais été ingrat envers vous.

Tout ce que vous avez fait pour le peuple, je le ressens comme un service personnel.

J'ai, à l'époque que vous me rappelez, rempli un devoir, un devoir étroit. Si j'ai été alors assez heureux pour vous payer un peu de la dette universelle, cette minute n'est rien devant votre vie entière, et tous, nous n'en restons pas moins vos débiteurs.

Ma récompense, en admettant que je méritasse une récompense, a été l'action elle-même. J'accepte néanmoins avec attendrissement les nobles paroles que vous m'envoyez, et je suis profondément touché de votre reconnaissance magnanime.

Je vous réponds dans l'émotion de votre lettre. C'est une belle chose que ce rayon qui vient de votre solitude à la mienne. A bientôt, sur cette terre ou ailleurs. Je salue votre grande âme.

VICTOR HUGO.

III

LES MISÉRABLES

16 septembre 1862.

Après la publication des *Misérables*, Victor Hugo alla à Bruxelles. Ses éditeurs, MM. Lacroix et Verboeckhoven, lui offrirent un banquet. Ce fut une occasion de rencontre pour les écrivains célèbres de tous les pays. (Voir aux Notes.) Victor Hugo, entouré de tant d'hommes généreux, dont quelques-uns étaient si illustres, répondit à la salutation de toutes ces nobles âmes par les paroles qu'on va lire. Ceux qui assistèrent à cette sévère et douce fête offerte à un proscrit se souviennent que Victor Hugo ne put réprimer ses larmes au moment où la pensée d'Aspromonte lui traversa l'esprit.

Messieurs,

Mon émotion est inexprimable; si la parole me manque, vous serez indulgents.

Si je n'avais à répondre qu'à l'honorable bourgmestre de Bruxelles, ma tâche serait simple; je n'aurais, pour glorifier le magistrat si dignement populaire et la ville si noblement hospitalière, qu'à répéter ce qui est dans toutes les bouches, et il me suffirait d'être un écho; mais comment remercier les autres voix éloquentes et cordiales qui m'ont parlé? A côté de ces éditeurs considérables, auxquels on doit l'idée féconde d'une librairie internatio-

nale, sorte de lien préparatoire entre les peuples, je vois ici, réunis, des publicistes, des philosophes, d'éminents écrivains, l'honneur des lettres, l'honneur du continent civilisé. Je suis troublé et confus d'être le centre d'une telle fête d'intelligences, et de voir tant d'honneur s'adresser à moi, qui ne suis rien qu'une conscience acceptant le devoir et un cœur résigné au sacrifice.

Remercier cette ville dans son premier magistrat serait simple, mais, je le répète, comment vous remercier tous? comment serrer toutes vos mains dans une seule étreinte? Eh bien, le moyen est simple aussi. Vous tous, qui êtes ici, écrivains, journalistes, éditeurs, imprimeurs, publicistes, penseurs, que représentez-vous? Toutes les énergies de l'intelligence, toutes les formes de la publicité, vous êtes l'esprit-légion, vous êtes l'organe nouveau de la société nouvelle, vous êtes la Presse. Je porte un toast à la presse!

A la presse chez tous les peuples! à la presse libre! à la presse puissante, glorieuse et féconde!

Messieurs, la presse est la clarté du monde social; et, dans tout ce qui est clarté, il y a quelque chose de la providence.

La pensée est plus qu'un droit, c'est le souffle même de l'homme. Qui entrave la pensée, attente à l'homme même. Parler, écrire, imprimer, publier, ce sont là, au point de vue du droit, des identités; ce sont là les cercles, s'élargissant sans cesse, de l'intelligence en action; ce sont là les ondes sonores de la pensée.

De tous ces cercles, de tous ces rayonnements de l'esprit humain, le plus large, c'est la presse. Le diamètre de la presse, c'est le diamètre même de la civilisation.

A toute diminution de la liberté de la presse correspond une diminution de civilisation; là où la presse libre est interceptée, on peut dire que la nutrition du genre humain est interrompue. Messieurs, la mission de notre temps, c'est de changer les vieilles assises de la société, de créer l'ordre vrai, et de substituer partout les réalités aux fictions. Dans ce déplacement des bases sociales, qui est le colossal travail de notre siècle, rien ne résiste à la presse appliquant sa puissance de traction au catholicisme,

au militarisme, à l'absolutisme, aux blocs de faits et d'idées les plus réfractaires.

La presse est la force. Pourquoi? parce qu'elle est l'intelligence.

Elle est le clairon vivant, elle sonne la diane des peuples, elle annonce à voix haute l'avénement du droit, elle ne tient compte de la nuit que pour saluer l'aurore, elle devine le jour, elle avertit le monde. Quelquefois, pourtant, chose étrange, c'est elle qu'on avertit. Ceci ressemble au hibou réprimandant le chant du coq.

Oui, dans certains pays, la presse est opprimée. Est-elle esclave? Non. Presse esclave! c'est là un accouplement de mots impossible.

D'ailleurs, il y a deux grandes manières d'être esclave, celle de Spartacus et celle d'Épictète. L'un brise ses fers, l'autre prouve son âme. Quand l'écrivain enchaîné ne peut recourir à la première manière, il lui reste la seconde.

Non, quoi que fassent les despotes, j'en atteste tous les hommes libres qui m'écoutent, et cela, vous l'avez récemment dit en termes admirables, monsieur Pelletan, et de plus, vous et tant d'autres, vous l'avez prouvé par votre généreux exemple, non, il n'y a point d'asservissement pour l'esprit!

Messieurs, au siècle où nous sommes, sans la liberté de la presse, point de salut. Fausse route, naufrage et désastre partout.

Il y a aujourd'hui de certaines questions, qui sont les questions du siècle, et qui sont là devant nous, inévitables. Pas de milieu; il faut s'y briser, ou s'y réfugier. La société navigue irrésistiblement de ce côté-là. Ces questions sont le sujet du livre douloureux dont il a été parlé tout à l'heure si magnifiquement. Paupérisme, parasitisme, production et répartition de la richesse, monnaie, crédit, travail, salaire, extinction du prolétariat, décroissance progressive de la pénalité, misère, prostitution, droit de la femme, qui relève de minorité une moitié de l'espèce humaine, droit de l'enfant, qui exige — je dis exige — l'enseignement gratuit et obligatoire, droit de l'âme, qui implique la liberté religieuse; tels sont les problèmes. Avec la presse libre, ils ont de la lumière au-dessus d'eux, ils sont

praticables, on voit leurs précipices, on voit leurs issues, on peut les aborder, on peut y pénétrer. Abordés et pénétrés, c'est-à-dire résolus, ils sauveront le monde. Sans la presse, nuit profonde; tous ces problèmes sont sur-le-champ redoutables, on ne distingue plus que leurs escarpements, on peut en manquer l'entrée, et la société peut y sombrer. Éteignez le phare, le port devient l'écueil.

Messieurs, avec la presse libre, pas d'erreur possible, pas de vacillation, pas de tâtonnement dans la marche humaine. Au milieu des problèmes sociaux, ces sombres carrefours, la presse est le doigt indicateur. Nulle incertitude. Allez à l'idéal, allez à la justice et à la vérité. Car il ne suffit pas de marcher, il faut marcher en avant. Dans quel sens allez-vous? Là est toute la question. Simuler le mouvement, ce n'est point accomplir le progrès; marquer le pas sans avancer, cela est bon pour l'obéissance passive; piétiner indéfiniment dans l'ornière est un mouvement machinal indigne du genre humain. Ayons un but, sachons où nous allons, proportionnons l'effort au résultat, et que dans chacun des pas que nous faisons il y ait une idée, et qu'un pas s'enchaîne logiquement à l'autre, et qu'après l'idée vienne la solution, et qu'à la suite du droit vienne la victoire. Jamais de pas en arrière. L'indécision du mouvement dénonce le vide du cerveau. Vouloir et ne vouloir pas, quoi de plus misérable! Qui hésite, recule et atermoie, ne pense pas. Quant à moi, je n'admets pas plus la politique sans tête que l'Italie sans Rome.

Puisque j'ai prononcé ce mot, Rome, souffrez que je m'interrompe, et que ma pensée, détournée un instant, aille à ce vaillant qui est là-bas sur un lit de douleur. Certes, il a raison de sourire. La gloire et le droit sont avec lui. Ce qui confond, ce qui accable, c'est qu'il se soit trouvé, c'est qu'il ait pu se trouver en Italie, dans cette noble et illustre Italie, des hommes pour lever l'épée contre cette vertu. Ces italiens-là n'ont donc pas reconnu un Romain?

Ces hommes se disent les hommes de l'Italie; ils crient qu'elle est victorieuse, et ils ne s'aperçoivent pas qu'elle est décapitée. Ah! c'est là une sombre aventure, et l'histoire reculera indignée devant cette hideuse victoire qui consiste à tuer Garibaldi afin de ne pas avoir Rome!

Le cœur se soulève. Passons.

Messieurs, quel est l'auxiliaire du patriote? La presse. Quel est l'épouvantail du lâche et du traître? La presse.

Je le sais, la presse est haïe, c'est là une grande raison de l'aimer.

Toutes les iniquités, toutes les superstitions, tous les fanatismes la dénoncent, l'insultent et l'injurient comme ils peuvent. Je me rappelle une encyclique célèbre dont quelques mots remarquables me sont restés dans l'esprit. Dans cette encyclique, un pape, notre contemporain, Grégoire XVI, ennemi de son siècle, ce qui est un peu le malheur des papes, et ayant toujours présents à la pensée l'ancien dragon et la bête de l'Apocalypse, qualifiait ainsi la presse dans son latin de moine camaldule : *Gula ignea, caligo, impetus immanis cum strepitu horrendo*. Je ne conteste rien de cela ; le portrait est ressemblant. Bouche de feu, fumée, rapidité prodigieuse, bruit formidable. Eh oui, c'est la locomotive qui passe! c'est la presse, c'est l'immense et sainte locomotive du progrès!

Où va-t-elle? où entraîne-t-elle la civilisation? où emporte-t-il les peuples, ce puissant remorqueur? Le tunnel est long, obscur et terrible. Car on peut dire que l'humanité est encore sous terre, tant la matière l'enveloppe et l'écrase, tant les superstitions, les préjugés et les tyrannies font une voûte épaisse, tant elle a de ténèbres au-dessus d'elle! Hélas, depuis que l'homme existe, l'histoire entière est souterraine; on n'y aperçoit nulle part le rayon divin. Mais au dix-neuvième siècle, mais après la révolution française, il y a espoir, il y a certitude. Là-bas, loin devant nous, un point lumineux apparaît. Il grandit, il grandit à chaque instant, c'est l'avenir, c'est la réalisation, c'est la fin des misères, c'est l'aube des joies, c'est Chanaan, c'est la terre future où l'on n'aura plus autour de soi que des frères et au-dessus de soi que le ciel. Courage à la locomotive sacrée! courage à la pensée! courage à la science! courage à la philosophie! courage à la presse! courage à vous tous, esprits! L'heure approche où l'humanité, délivrée enfin de ce noir tunnel de six mille ans, éperdue, brusquement face à face avec le soleil de l'idéal, fera sa sortie sublime dans l'éblouissement!

Messieurs, encore un mot, et permettez, dans votre indulgence cordiale, que ce mot soit personnel.

Être au milieu de vous, c'est un bonheur. Je rends grâce à Dieu qui m'a donné, dans ma vie sévère, cette heure charmante. Demain je rentrerai dans l'ombre. Mais je vous ai vus, je vous ai parlé, j'ai entendu vos voix, j'ai serré vos mains, j'emporte cela dans ma solitude.

Vous, mes amis de France, — et mes autres amis qui sont ici trouveront tout simple que ce soit à vous que j'adresse mon dernier mot, — il y a onze ans, vous avez vu partir presque un jeune homme, vous retrouvez un vieillard. Les cheveux ont changé, le cœur non. Je vous remercie de vous être souvenus d'un absent; je vous remercie d'être venus. Accueillez, — et vous aussi, plus jeunes, dont les noms m'étaient chers de loin et que je vois ici pour la première fois, — accueillez mon profond attendrissement. Il me semble que je respire parmi vous l'air natal, il me semble que chacun de vous m'apporte un peu de France, il me semble que je vois sortir de toutes vos âmes groupées autour de moi, quelque chose de charmant et d'auguste qui ressemble à une lumière et qui est le sourire de la patrie.

Je bois à la presse! à sa puissance, à sa gloire, à son efficacité! à sa liberté en Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Amérique! à sa délivrance ailleurs!

IV

LE BANQUET DES ENFANTS

—

A L'ÉDITEUR CASTEL

Hauteville-House, 5 octobre 1862.

Mon cher monsieur Castel,

Le hasard a fait tomber sous vos yeux quelques espèces d'essais de dessins faits par moi, à des heures de rêverie presque inconsciente, avec ce qui restait d'encre dans ma plume, sur des marges ou des couvertures de manuscrits. Ces choses, vous désirez les publier; et l'excellent graveur, M. Paul Chenay, s'offre à en faire les *fac-simile*. Vous me demandez mon consentement. Quel que soit le beau talent de M. Paul Chenay, je crains fort que ces traits de plume quelconques, jetés plus ou moins maladroitement sur le papier par un homme qui a autre chose à faire, ne cessent d'être des dessins du moment qu'ils auront la prétention d'en être. Vous insistez pourtant, et je consens. Ce consentement à ce qui est peut-être un ridicule veut être expliqué. Voici donc mes raisons :

J'ai établi depuis quelque temps dans ma maison, à Guernesey, une petite institution de fraternité pratique

que je voudrais accroître et surtout propager. Cela est si peu de chose que je puis en parler. C'est un repas hebdomadaire d'enfants indigents. Toutes les semaines, des mères pauvres me font l'honneur d'amener leurs enfants dîner chez moi. J'en ai eu huit d'abord, puis quinze; j'en ai maintenant vingt-deux *. Ces enfants dînent ensemble; ils sont tous confondus, catholiques, protestants, anglais, français, irlandais, sans distinction de religion ni de nation. Je les invite à la joie et au rire, et je leur dis : Soyez libres. Ils ouvrent et terminent le repas par un remercîment à Dieu, simple et en dehors de toutes les formules religieuses pouvant engager leur conscience. Ma femme, ma fille, ma belle-sœur, mes fils, mes domestiques et moi, nous les servons. Ils mangent de la viande et boivent du vin, deux grandes nécessités pour l'enfance. Après quoi ils jouent et vont à l'école. Des prêtres catholiques, des ministres protestants, mêlés à des libres penseurs et à des démocrates proscrits, viennent quelquefois voir cette humble cène, et il ne me paraît pas qu'aucun soit mécontent. J'abrége; mais il me semble que j'en ai dit assez pour faire comprendre que cette idée, l'introduction des familles pauvres dans les familles moins pauvres, introduction à niveau et de plain-pied, fécondée par des hommes meilleurs que moi, par le cœur des femmes surtout, peut n'être pas mauvaise; je la crois pratique et propre à de bons fruits, et c'est pourquoi j'en parle, afin que ceux qui pourront et voudront l'imitent. Ceci n'est pas de l'aumône, c'est de la fraternité. Cette pénétration des familles indigentes dans les nôtres nous profite comme à eux; elle ébauche la solidarité; elle met en action et en mouvement, et fait marcher pour ainsi dire devant nous la sainte formule démocratique, Liberté, Égalité, Fraternité. C'est la communion avec nos frères moins heureux. Nous apprenons à les servir, et ils apprennent à nous aimer.

C'est en songeant à cette petite œuvre, monsieur, que je crois pouvoir faire un sacrifice d'amour-propre et autoriser la publication souhaitée par vous. Le produit de cette publication contribuera à former la liste civile de

* Plus tard le nombre fut porté à quarante.

mes petits enfants indigents. Voici l'hiver; je ne serais pas fâché de donner des vêtements à ceux qui sont en haillons et d'offrir des souliers à ceux qui vont pieds nus. Votre publication m'y aidera. 'Ceci m'absout d'y consentir. J'avoue que je n'eusse jamais imaginé que mes dessins, comme vous voulez bien les appeler, pussent attirer l'attention d'un éditeur connaisseur tel que vous, et d'un artiste tel que M. Paul Chenay; que votre volonté s'accomplisse; ils se tireront comme ils pourront du grand jour pour lequel ils n'étaient point faits; la critique a sur eux désormais un droit dont je tremble pour eux; je les lui abandonne; je suis sûr toujours que mes chers petits pauvres les trouveront très bons.

Publiez donc ces dessins, monsieur Castel, et recevez tous mes vœux pour votre succès.

VICTOR HUGO.

V

GENÈVE ET LA PEINE DE MORT

Dans les derniers mois de 1862, la république de Genève revisa sa constitution. La question de la peine de mort se présenta. Un premier vote maintint l'échafaud; mais il en fallait un second. Les républicains progressistes de Genève songèrent à Victor Hugo. Un membre de l'église réformée, M. Bost, auteur de plusieurs ouvrages estimés, lui écrivit une lettre dont voici les dernières lignes :

« La constituante genevoise a voté le maintien de la peine de mort par quarante-trois voix contre cinq; mais la question doit reparaître bientôt dans un nouveau débat. Quel appui ce serait pour nous, quelle force nouvelle, si par quelques mots vous pouviez intervenir ! car ce n'est pas là une question cantonale ou fédérale, mais bien une question sociale et humanitaire, où toutes les interventions sont légitimes. Pour les grandes questions, il faut de grands hommes. Nos discussions auraient besoin d'être éclairées par le génie; et ce nous serait à tous un grand secours qu'un coup de main qui nous viendrait de ce rocher vers lequel se tournent tant de regards. »

Cette lettre parvint à Victor Hugo le 16 novembre. Le 17 il répondait :

Hauteville-House, 17 novembre 1862.

Monsieur,

Ce que vous faites est bon; vous avez besoin d'aide; vous vous adressez à moi, je vous remercie; vous m'appelez, j'accours. Qu'y a-t-il? Me voilà.

Genève est à la veille d'une de ces crises normales qui, pour les nations comme pour les individus, marquent les changements d'âge. Vous allez reviser votre constitution. Vous vous gouvernez vous-mêmes; vous êtes vos propres maîtres; vous êtes des hommes libres; vous êtes une république. Vous allez faire une action considérable, remanier votre pacte social, examiner où vous en êtes en fait de progrès et de civilisation, vous entendre de nouveau entre vous sur les questions communes; la délibération va s'ouvrir, et, parmi ces questions, la plus grave de toutes, l'inviolabilité de la vie humaine, est à l'ordre du jour.

C'est de la peine de mort qu'il s'agit.

Hélas, le sombre rocher de Sisyphe! quand donc cessera-t-il de rouler et de retomber sur la société humaine, ce bloc de haine, de tyrannie, d'obscurité, d'ignorance et d'injustice qu'on nomme pénalité? quand donc au mot peine substituera-t-on le mot enseignement? quand donc comprendra-t-on qu'un coupable est un ignorant? Talion, œil pour œil, dent pour dent, mal pour mal, voilà à peu près tout notre code. Quand donc la vengeance renoncera-t-elle à ce vieil effort qu'elle fait de nous donner le change en s'appelant vindicte? Croit-elle nous tromper? Pas plus que la félonie quand elle s'appelle raison d'état. Pas plus que le fratricide quand il met des épaulettes et qu'il s'appelle la guerre. De Maistre a beau farder Dracon; la rhétorique sanglante perd sa peine, elle ne parvient pas à déguiser la difformité du fait qu'elle couvre; les sophistes sont des habilleurs inutiles; l'injuste reste injuste, l'horrible reste horrible. Il y a des mots qui sont des masques; mais à travers leurs trous on aperçoit la sombre lueur du mal.

Quand donc la loi s'ajustera-t-elle au droit? quand donc la justice humaine prendra-t-elle mesure sur la justice divine? quand donc ceux qui lisent la bible comprendront-ils la vie sauve de Caïn? quand donc ceux qui lisent l'évangile comprendront-ils le gibet du Christ? quand donc prêtera-t-on l'oreille à la grande voix vivante qui, du fond de l'inconnu, crie à travers nos ténèbres : Ne tue point! quand donc ceux qui sont en bas, juge, prêtre, peuple, roi, s'apercevront-ils qu'il y a quelqu'un au-dessus d'eux?

Républiques à esclaves, monarchies à soldats, sociétés à bourreaux; partout la force, nulle part le droit. O les tristes maîtres du monde! chenilles d'infirmités, boas d'orgueil.

Une occasion se présente où le progrès peut faire un pas. Genève va délibérer sur la peine de mort. De là votre lettre, monsieur. Vous me demandez d'intervenir, de prendre part à la discussion, de dire un mot. Je crains que vous ne vous abusiez sur l'efficacité d'une chétive parole isolée comme la mienne. Que suis-je? Que puis-je? Voilà bien des années déjà, — cela date de 1828, — que je lutte avec les faibles forces d'un homme contre cette chose colossale, contradictoire et monstrueuse, la peine de mort, composée d'assez de justice pour satisfaire la foule et d'assez d'iniquité pour épouvanter le penseur. D'autres ont fait plus et mieux que moi. La peine de mort a cédé un peu de terrain; voilà tout. Elle s'est sentie honteuse dans Paris, en présence de toute cette lumière. La guillotine a perdu son assurance, sans abdiquer pourtant; chassée de la Grève, elle a reparu barrière Saint-Jacques; chassée de la barrière Saint-Jacques, elle a reparu à la Roquette. Elle recule, mais elle reste.

Puisque vous réclamez mon concours, monsieur, je vous le dois. Mais ne vous faites pas illusion sur le peu de part que j'aurai au succès si vous réussissez. Depuis trente-cinq ans, je le répète, j'essaye de faire obstacle au meurtre en place publique. J'ai dénoncé sans relâche cette voie de fait de la loi d'en bas sur la loi d'en haut. J'ai poussé à la révolte la conscience universelle; j'ai attaqué cette exaction par la logique, et par la pitié, cette logique suprême; j'ai combattu, dans l'ensemble et dans le détail, la pénalité démesurée et aveugle qui tue; tantôt traitant la thèse générale, tâchant d'atteindre et de blesser le fait dans son principe même, et m'efforçant de renverser, une fois pour toutes, non un échafaud, mais l'échafaud; tantôt me bornant à un cas particulier, et ayant pour but de sauver tout simplement la vie d'un homme. J'ai quelquefois réussi, plus souvent échoué. Beaucoup de nobles esprits se sont dévoués à la même tâche; et, il y a dix mois à peine, la généreuse presse belge, me venant énergique-

ment en aide lors de mon intervention pour les condamnés de Charleroi, est parvenue à sauver sept têtes sur neuf.

Les écrivains du dix-huitième siècle ont détruit la torture; les écrivains du dix-neuvième, je n'en doute pas, détruiront la peine de mort. Ils ont déjà fait supprimer en France le poing coupé et le fer rouge; ils ont fait abroger la mort civile; et ils ont suggéré l'admirable expédient provisoire des circonstances atténuantes. — « C'est à d'exécrables livres comme *le Dernier jour d'un Condamné,* disait le député Salverte, qu'on doit la détestable introduction des circonstances atténuantes. » Les circonstances atténuantes, en effet, c'est le commencement de l'abolition. Les circonstances atténuantes dans la loi, c'est le coin dans le chêne. Saisissons le marteau divin, frappons sur le coin sans relâche, frappons à grands coups de vérité, et nous ferons éclater le billot.

Lentement, j'en conviens. Il faudra du temps, certes. Pourtant ne nous décourageons pas. Nos efforts, même dans le détail, ne sont pas toujours inutiles. Je viens de vous rappeler le fait de Charleroi; en voici un autre. Il y a huit ans, à Guernesey, en 1854, un homme nommé Tapner, fut condamné au gibet; j'intervins, un recours en grâce fut signé par six cents notables de l'île, l'homme fut pendu; maintenant écoutez : quelques-uns des journaux d'Europe qui contenaient la lettre écrite par moi aux guernesiais pour empêcher le supplice arrivèrent en Amérique à temps pour que cette lettre pût être reproduite utilement par les journaux américains; on allait pendre un homme à Québec, un nommé Julien; le peuple du Canada considéra avec raison comme adressée à lui-même la lettre que j'avais écrite au peuple de Guernesey, et, par un contre-coup providentiel, cette lettre sauva, passez-moi l'expression, non Tapner qu'elle visait, mais Julien qu'elle ne visait pas. Je cite ces faits; pourquoi? parce qu'ils prouvent la nécessité de persister. Hélas ! le glaive persiste aussi.

Les statistiques de la guillotine et de la potence conservent leurs hideux niveaux; le chiffre du meurtre légal ne s'est amoindri dans aucun pays. Depuis une dizaine d'années même, le sens moral ayant baissé, le supplice a repris faveur, et il y a recrudescence. Vous petit peuple,

dans votre seule ville de Genève, vous avez vu deux guillotines dressées en dix-huit mois. En effet, ayant tué Vary, pourquoi ne pas tuer Elcy? En Espagne, il y a le garrot; en Russie, la mort par les verges. A Rome, l'église ayant horreur du sang, le condamné est assommé, *ammazatto*. L'Angleterre, où règne une femme, vient de pendre une femme.

Cela n'empêche pas la vieille pénalité de jeter les hauts cris, de protester qu'on la calomnie, et de faire l'innocente. On jase sur son compte. c'est affreux. Elle a toujours été douce et tendre; elle fait des lois qui ont l'air sévère, mais elle est incapable de les appliquer. Elle, envoyer Jean Valjean au bagne pour le vol d'un pain! Allons donc! il est bien vrai qu'en 1816 elle envoyait aux travaux forcés à perpétuité les émeutiers affamés du département de la Somme; il est bien vrai qu'en 1846... — Hélas! ceux qui me reprochent le bagne de Jean Valjean oublient la guillotine de Buzançais.

La faim a toujours été vue de travers par la loi.

Je parlais tout à l'heure de la torture abolie. Eh bien! en 1849, la torture existait encore. Où? en Chine? Non, en Suisse. Dans votre pays, monsieur. En octobre 1849, à Zug, un juge instructeur, voulant faire avouer un vol d'un fromage (vol d'un comestible. Encore la faim!) à une fille appelée Mathilde Wildemberg, lui serra les pouces dans un étau, et, au moyen d'une poulie, et d'une corde attachée à cet étau, fit hisser la misérable jusqu'au plafond. Ainsi suspendue par les pouces, un valet de bourreau la bâtonnait. En 1862, à Guernesey que j'habite, la peine tortionnaire du fouet est encore en vigueur. L'été passé, on a, par arrêt de justice, fouetté un homme de cinquante ans.

Cet homme se nommait Torode. C'était, lui aussi, un affamé, devenu voleur.

Non, ne nous lassons point. Faisons une émeute de philosophes pour l'adoucissement des codes. Diminuons la pénalité, augmentons l'instruction. Par les pas déjà faits, jugeons des pas à faire! Quel bienfait que les circonstances atténuantes! elles eussent empêché ce que je vais vous raconter.

A Paris, en 1818 ou 19, un jour d'été, vers midi, je passais sur la place du Palais de Justice. Il y avait là une foule autour d'un poteau. Je m'approchai. A ce poteau était liée, carcan au cou, écriteau sur la tête, une créature humaine, une jeune femme ou une jeune fille. Un réchaud plein de charbons ardents était à ses pieds devant elle, un fer à manche de bois, plongé dans la braise, y rougissait, la foule semblait contente. Cette femme était coupable de ce que la jurisprudence appelle *vol domestique* et la métaphore banale, *danse de l'anse du panier*. Tout à coup, comme midi sonnait, en arrière de la femme et sans être vu d'elle, un homme monta sur l'échafaud; j'avais remarqué que la camisole de bure de cette femme avait par derrière une fente rattachée par des cordons; l'homme dénoua rapidement les cordons, écarta la camisole, découvrit jusqu'à la ceinture le dos de la femme, saisit le fer dans le réchaud, et l'appliqua, en appuyant profondément, sur l'épaule nue. Le fer et le poing du bourreau disparurent dans une fumée blanche. J'ai encore dans l'oreille, après plus de quarante ans, et j'aurai toujours dans l'âme l'épouvantable cri de la suppliciée. Pour moi, c'était une voleuse, ce fut une martyre. Je sortis de là déterminé — j'avais seize ans — à combattre à jamais les mauvaises actions de la loi.

De ces mauvaises actions la peine de mort est la pire. Et que n'a-t-on pas vu, même dans notre siècle, et sans sortir des tribunaux ordinaires et des délits communs! Le 20 avril 1849, une servante, Sarah Thomas, une fille de dix-sept ans, fut exécutée à Bristol pour avoir, dans un moment de colère, tué d'un coup de bûche sa maîtresse qui la battait. La condamnée ne voulait pas mourir. Il fallut sept hommes pour la traîner au gibet. On la pendit de force. Au moment où on lui passait le nœud coulant, le bourreau lui demanda si elle avait quelque chose à faire dire à son père. Elle interrompit son râle pour répondre : *oui, oui, dites-lui que je l'aime.* Au commencement du siècle, sous Georges III, à Londres, trois enfants de la classe des *ragged* (déguenillés) furent condamnés à mort pour vol. Le plus âgé, le *Newgate Calendar* constate le fait, n'avait pas quatorze ans. Les trois enfants furent pendus.

Quelle idée les hommes se font-ils donc du meurtre? Quoi! en habit, je ne puis tuer; en robe, je le puis! comme la soutane de Richelieu, la toge couvre tout! Vindicte publique? Ah! je vous en prie, ne me vengez pas! Meurtre, meurtre! vous dis-je. Hors le cas de légitime défense entendu dans son sens le plus étroit (car, une fois votre agresseur blessé par vous et tombé, vous lui devez secours), est-ce que l'homicide est jamais permis? est-ce que ce qui est interdit à l'individu est permis à la collection? Le bourreau, voilà une sinistre espèce d'assassin! l'assassin officiel, l'assassin patenté, entretenu, renté, mandé à certains jours, travaillant en public, tuant au soleil, ayant pour engins « les bois de justice », reconnu assassin de l'état! l'assassin fonctionnaire, l'assassin qui a un logement dans la loi, l'assassin au nom de tous! Il a ma procuration et la vôtre, pour tuer. Il étrangle ou égorge, puis frappe sur l'épaule de la société, et lui dit : Je travaille pour toi, paye-moi. Il est l'assassin *cum privilegio legis*, l'assassin dont l'assassinat est décrété par le législateur, délibéré par le juré, ordonné par le juge, consenti par le prêtre, gardé par le soldat, contemplé par le peuple. Il est l'assassin qui a parfois pour lui l'assassiné; car j'ai discuté, moi qui parle, avec un condamné à mort appelé Marquis, qui était en théorie partisan de la peine de mort; de même que, deux ans avant un procès célèbre, j'ai discuté avec un magistrat nommé Teste qui était partisan des peines infamantes. Que la civilisation y songe, elle répond du bourreau. Ah! vous haïssez l'assassinat jusqu'à tuer l'assassin ; moi je hais le meurtre jusqu'à vous empêcher de devenir meurtrier. Tous contre un, la puissance sociale condensée en guillotine, la force collective employée à une agonie, quoi de plus odieux? Un homme tué par un homme effraye la pensée, un homme tué par les hommes la consterne.

Faut-il vous le redire sans cesse? cet homme pour se reconnaître et s'amender, et se dégager de la responsabilité accablante qui pèse sur son âme, avait besoin de tout ce qui lui restait de vie. Vous lui donnez quelques minutes! de quel droit? Comment osez-vous prendre sur vous cette redoutable abréviation des phénomènes divers du repentir?

Vous rendez-vous compte de cette responsabilité damnée par vous, et qui se retourne contre vous, et qui devient la vôtre? vous faites plus que tuer un homme, vous tuez une conscience.

De quel droit constituez-vous Dieu juge avant son heure? quelle qualité avez-vous pour le saisir? est-ce que cette justice-là est un des degrés de la vôtre? est-ce qu'il y a plain-pied de votre barre à celle-là? De deux choses l'une : ou vous êtes croyant, ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes croyant, comment osez-vous jeter une immortalité à l'éternité? Si vous ne l'êtes pas, comment osez-vous jeter un être au néant?

Il existe un criminaliste qui a fait cette distinction : — « On a tort de dire *exécution;* on doit se borner à dire *réparation.* La société ne tue pas, elle retranche. » — Nous sommes des laïques, nous autres, nous ne comprenons pas ces finesses-là.

On prononce ce mot : justice. La justice! oh! cette idée entre toutes auguste et vénérable, ce suprême équilibre, cette droiture rattachée aux profondeurs, ce mystérieux scrupule puisé dans l'idéal, cette rectitude souveraine compliquée d'un tremblement devant l'énormité éternelle béante devant nous, cette chaste pudeur de l'impartialité inaccessible, cette pondération où entre l'impondérable, cette acception faite de tout, cette sublimation de la sagesse combinée avec la pitié, cet examen des actions humaines avec l'œil divin, cette bonté sévère, cette résultante lumineuse de la conscience universelle, cette abstraction de l'absolu se faisant réalité terrestre, cette vision du droit, cet éclair d'éternité apparu à l'homme, la justice! cette intuition sacrée du vrai qui détermine, par sa seule présence, les quantités relatives du bien et du mal et qui, à l'instant où elle illumine l'homme, le fait momentanément Dieu, cette chose finie qui a pour loi d'être proportionnée à l'infini, cette entité céleste dont le paganisme fait une déesse et le christianisme un archange, cette figure immense qui a les pieds sur le cœur humain et les ailes dans les étoiles, cette Yungfrau des vertus humaines, cette cime de l'âme, cette vierge, ô Dieu bon, Dieu éternel, est-ce qu'il est possible de se l'imaginer debout sur la

guillotine? est-ce qu'on peut se l'imaginer bouclant les courroies de la bascule sur les jarrets d'un misérable? est-ce qu'on peut se l'imaginer défaisant avec ses doigts de lumière la ficelle monstrueuse du couperet? se l'imagine-t-on sacrant et dégradant à la fois ce valet terrible, l'exécuteur? se l'imagine-t-on étalée, dépliée et collée par l'afficheur sur le poteau infâme du pilori? se la représente-t-on enfermée et voyageant dans un sac de nuit du bourreau Calcraft où est mêlée à des chaussettes et à des chemises la corde avec laquelle il a pendu hier et avec laquelle il pendra demain!

Tant que la peine de mort existera, on aura froid en entrant dans une cour d'assises, et il y fera nuit.

En janvier dernier, en Belgique, à l'époque des débats de Charleroi, — débats dans lesquels, par parenthèse, il sembla résulter des révélations d'un nommé Rabet que deux guillotinés des années précédentes, Goethals et Coecke, étaient peut-être innocents (quel peut-être!) — au milieu de ces débats, devant tant de crimes nés des brutalités de l'ignorance, un avocat crut devoir et pouvoir démontrer la nécessité de l'enseignement gratuit et obligatoire. Le procureur général l'interrompit et le railla : *Avocat,* dit-il, *ce n'est point ici la chambre.* Non, monsieur le procureur général, c'est ici la tombe.

La peine de mort a des partisans de deux sortes, ceux qui l'expliquent et ceux qui l'appliquent; en d'autres termes, ceux qui se chargent de la théorie et ceux qui se chargent de la pratique. Or la pratique et la théorie ne sont pas d'accord; elles se donnent étrangement la réplique. Pour démolir la peine de mort, vous n'avez qu'à ouvrir le débat entre la théorie et la pratique. Écoutez plutôt. Ceux qui veulent le supplice, pourquoi le veulent-ils? Est-ce parce que le supplice est un exemple? Oui, dit la théorie. Non, dit la pratique. Elle cache l'échafaud le plus qu'elle peut, elle détruit Montfaucon, elle supprime le crieur public, elle évite les jours de marché, elle bâtit sa mécanique à minuit, elle fait son coup de grand matin; dans de certains pays, en Amérique et en Prusse, on pend et on décapite à huis clos. Est-ce que la peine de mort est la justice? Oui, dit la théorie; l'homme était coupable, il est puni.

Non, dit la pratique; car l'homme est puni, c'est bien, il est mort, c'est bon; mais qu'est-ce que cette femme? c'est une veuve. Et qu'est-ce que ces enfants? ce sont des orphelins. Le mort a laissé cela derrière lui. Veuve et orphelins, c'est-à-dire punis et pourtant innocents. Où est votre justice? Mais si la peine de mort n'est pas juste, est-ce qu'elle est utile? Oui, dit la théorie ; le cadavre nous laissera tranquilles. Non, dit la pratique; car ce cadavre vous lègue une famille; famille sans père, famille sans pain ; et voilà la veuve qui se prostitue pour vivre, et voilà les orphelins qui volent pour manger.

Dumolard, voleur à l'âge de cinq ans, était orphelin d'un guillotiné.

J'ai été fort insulté, il y a quelques mois, pour avoir osé dire que c'était là une circonstance atténuante.

On le voit la peine de mort n'est ni exemplaire, ni juste, ni utile. Qu'est-elle donc ? Elle est. *Sum qui sum*. Elle a sa raison d'être en elle-même. Mais alors quoi ! la guillotine pour la guillotine, l'art pour l'art.

Récapitulons.

Ainsi toutes les questions, toutes sans exception, se dressent autour de la peine de mort, la question sociale, la question morale, la question philosophique, la question religieuse. Celle-ci surtout, cette dernière, qui est l'insondable, vous en rendez-vous compte? Ah! j'y insiste, vous qui voulez la mort, avez-vous réfléchi? Avez-vous médité sur cette brusque chute d'une vie humaine dans l'infini, chute inattendue des profondeurs, arrivée hors de tour, sorte de surprise redoutable faite au mystère ? Vous mettez un prêtre là, mais il tremble autant que le patient. Lui aussi, il ignore. Vous faites rassurer la noirceur par l'obscurité.

Vous ne vous êtes donc jamais penchés sur l'inconnu ? Comment osez-vous précipiter là-dedans quoi que ce soit? Dès que, sur le pavé de nos villes, un échafaud apparaît, il se fait dans les ténèbres autour de ce point terrible un immense frémissement qui part de votre place de Grève et ne s'arrête qu'à Dieu. Cet empiétement étonne la nuit. Une exécution capitale, c'est la main de la société qui tient un homme au-dessus du gouffre, s'ouvre et le lâche. L'homme

tombe. Le penseur, à qui certains phénomènes de l'inconnu sont perceptibles, sent tressaillir la prodigieuse obscurité. O hommes, qu'avez-vous fait? qui donc connaît les frissons de l'ombre ? où va cette âme? que savez-vous?

Il y a près de Paris un champ hideux, Clamart. C'est le lieu des fosses maudites; c'est le rendez-vous des suppliciés; pas un squelette n'est là avec sa tête. Et la société humaine dort tranquille à côté de cela! Qu'il y ait sur la terre des cimetières faits par Dieu, cela ne nous regarde pas, et Dieu sait pourquoi. Mais peut-on songer sans horreur à ceci, à un cimetière fait par l'homme!

Non, ne nous lassons pas de répéter ce cri : Plus d'échafaud ! mort à la mort!

C'est à un certain respect mystérieux de la vie qu'on reconnaît l'homme qui pense.

Je sais bien que les philosophes sont des songe-creux. — A qui en veulent-ils? Vraiment, ils prétendent abolir la peine de mort! Ils disent que la peine de mort est un deuil pour l'humanité. Un deuil ! qu'ils aillent donc un peu voir la foule rire autour de l'échafaud! qu'ils rentrent donc dans la réalité ! Où ils affirment le deuil, nous constatons le rire. Ces gens-là sont dans les nuages. Ils crient à la sauvagerie et à la barbarie parce qu'on pend un homme et qu'on coupe une tête de temps en temps. Voilà des rêveurs! Pas de peine de mort, y pense-t-on? peut-on rien imaginer de plus extravagant? Quoi! plus d'échafaud, et en même temps, plus de guerre! ne plus tuer personne, je vous demande un peu si cela a du bon sens! qui nous délivrera des philosophes? quand aura-t-on fini des systèmes, des théories, des impossibilités et des folies? Folies au nom de quoi, je vous prie? au nom du progrès? mot vide; au nom de l'idéal? mot sonore. Plus de bourreau, où en serions-nous? Une société n'ayant pas la mort pour code, quelle chimère! La vie, quelle utopie! Qu'est-ce que tous ces faiseurs de réformes? des poëtes. Gardons-nous des poëtes. Ce qu'il faut au genre humain, ce n'est pas Homère, c'est M. Fulchiron.

Il ferait beau voir une société menée et une civilisation conduite par Eschyle, Sophocle, Isaïe, Job, Pythagore, Pindare, Plaute, Lucrèce, Virgile, Juvénal, Dante, Cervan-

tes, Shakespeare, Milton, Corneille, Molière et Voltaire. Ce serait à se tenir les côtes.

Tous les hommes sérieux éclateraient de rire. Tous les gens graves hausseraient les épaules; John Bull aussi bien que Prudh'omme. Et de plus ce serait le chaos; demandez à tous les parquets possibles, à celui des agents de change comme à celui des procureurs du roi. —

Quoi qu'il en soit, monsieur, cette question énorme, le meurtre légal, vous allez la discuter de nouveau. Courage! Ne lâchez pas prise. Que les hommes de bien s'acharnent à la réussite.

Il n'y a pas de petit peuple. Je le disais il y a peu de mois à la Belgique à propos des condamnés de Charleroi; qu'il me soit permis de le répéter à la Suisse aujourd'hui. La grandeur d'un peuple ne se mesure pas plus au nombre que la grandeur d'un homme ne se mesure à la taille. L'unique mesure, c'est la quantité d'intelligence et la quantité de vertu. Qui donne un grand exemple est grand. Les petites nations seront les grandes nations le jour où, à côté des peuples forts en nombre et vastes en territoire qui s'obstinent dans les fanatismes et les préjugés, dans la haine, dans la guerre, dans l'esclavage et dans la mort, elles pratiqueront doucement et fièrement la fraternité, abhorreront le glaive, anéantiront l'échafaud, glorifieront le progrès, et souriront, sereines comme le ciel. Les mots sont vains si les idées ne sont pas dessous. Il ne suffit pas d'être la république, il faut encore être la liberté; il ne suffit pas d'être la démocratie, il faut encore être l'humanité. Un peuple doit être un homme, et un homme doit être une âme. Au moment où l'Europe recule, il serait beau que Genève avançât. Que la Suisse y songe, et votre noble petite république en particulier, une république plaçant en face des monarchies la peine de mort abolie, ce serait admirable. Ce serait grand de faire revivre sous un aspect nouveau le vieil antagonisme instructif, Genève et Rome, et d'offrir aux regards et à la méditation du monde civilisé, d'un côté Rome avec sa papauté qui condamne et damne, de l'autre Genève avec son évangile qui pardonne.

O peuple de Genève, votre ville est sur un lac de l'éden, vous êtes dans un lieu béni; toutes les magnificences de

la création vous environnent; la contemplation habituelle du beau révèle le vrai et impose des devoirs; la civilisation doit être harmonie comme la nature; prenez conseil de toutes ces clémentes merveilles, croyez-en votre ciel radieux, la bonté descend de l'azur, abolissez l'échafaud. Ne soyez pas ingrats. Qu'il ne soit pas dit qu'en remercîment et en échange, sur cet admirable coin de terre où Dieu montre à l'homme la splendeur sacrée des Alpes, l'Arve et le Rhône, le Léman bleu, le mont Blanc dans une auréole de soleil, l'homme montre à Dieu la guillotine!

Si rapide qu'eût été la réponse de Victor Hugo, la délibération du comité constituant fut plus hâtive encore, et, quand la lettre arriva, le travail était terminé. Le projet de constitution maintenait la peine de mort. Victor Hugo ne se découragea pas. Le peuple n'ayant pas encore voté, tout n'était pas fini. Victor Hugo écrivit à M. Bost :

Hauteville-House, 29 novembre 1862.

Monsieur,

La lettre que j'ai eu l'honneur de vous envoyer le 17 novembre vous est parvenue, je pense, le 19 ou le 20. Le lendemain même du jour où je dictais cette lettre a éclaté, devant la cour d'assises de la Somme, cette affaire Doise-Gardin qui non seulement a tout à coup mis en lumière certaines éventualités épouvantables de la peine de mort, mais encore a rendu palpable l'urgence d'une grande révision pénale; les faits monstrueux ont une manière à eux de démontrer la nécessité des réformes.

Aujourd'hui, 20 novembre, je lis dans la *Presse* ces lignes datées du 24, et de Berne :

« Vous avez reproduit la lettre adressée par M. Victor Hugo à M. Bost, de Genève, au sujet de la peine de mort. La publication de cette lettre est venue un peu tard; depuis quinze jours la constituante genevoise a terminé

ses travaux. La constitution qu'elle a élaborée ne donne point satisfaction aux vœux du poëte, puisqu'elle n'abolit pas la peine de mort, sinon pour délit politique. »

Non, il n'est pas trop tard.

En écrivant, je m'adressais moins au comité constituant, qui prépare, qu'au peuple, qui décide.

Dans quelques jours, le 7 décembre, le projet de constitution sera soumis au peuple. Donc il est temps encore.

Une constitution qui, au dix-neuvième siècle, contient une quantité quelconque de peine de mort, n'est pas digne d'une république ; qui dit république, dit expressément civilisation ; et le peuple de Genève, en rejetant, comme c'est son droit et son devoir, le projet qu'on va lui soumettre, fera un de ces actes doublement grands qui ont tout à la fois l'empreinte de la souveraineté et l'empreinte de la justice.

Vous jugerez peut-être utile de publier cette lettre.

Je vous offre, monsieur, la nouvelle assurance de ma haute estime et de ma vive cordialité.

V. H.

La lettre fut publiée, le peuple vota, il rejeta le projet de constitution.

Quelques jours après, Victor Hugo reçut cette lettre :

« ... Nous avons triomphé, la constitution des conservateurs est rejetée. Votre lettre a produit son effet, tous les journaux l'ont publiée, les catholiques l'ont combattue. M. Bost l'a imprimée à part à mille exemplaires, et le comité radical à quatre mille. Les radicaux, M. James Fazy en tête, se sont fait de votre lettre une arme de guerre, et les indépendants se sont aussi prononcés à votre suite pour l'abolition. Votre prépondérance a été complète. Quelques radicaux n'étaient pas très décidés auparavant ; c'est un radical, M. Héroi, qui passe pour avoir déterminé les deux exécutions de Vary et d'Elcy, et le grand conseil, qui a refusé ces deux grâces, est tout radical.

« Cependant, en somme, les radicaux sont gens de progrès et, maintenant que les voilà engagés contre la peine de mort, ils ne reculeront pas. On regarde ici l'abolition de l'échafaud comme certaine, et l'honneur, monsieur, vous en revient. J'espère que

nous arriverons aussi à cet autre grand progrès, la séparation de l'église et de l'état.

« Je ne suis qu'un homme bien obscur, monsieur, mais je suis heureux; je vous félicite et je nous félicite. L'immense effet de votre lettre nous honore. La patrie de M. de Sellon ne pouvait être insensible à la voix de Victor Hugo.

« Excusez cette lettre écrite en hâte, et veuillez agréer mon profond respect.

« A. Gayet (de Bonneville). »

VI

AFFAIRE DOISE

A M. LE RÉDACTEUR DU *TEMPS*

Monsieur,

Veuillez, je vous prie, m'inscrire dans la souscription Doise. Mais il ne faut pas se borner à de l'argent. Quelque chose de pire peut-être que Lesurques, la question rétablie en France au dix-neuvième siècle, l'aveu arraché par l'asphyxie, la camisole de force à une femme grosse, la prisonnière poussée à la folie, on ne sait quel effroyable infanticide légal, l'enfant tué par la torture dans le ventre de la mère, la conduite du juge d'instruction, des deux présidents et des deux procureurs généraux, l'innocence condamnée, et, quand elle est reconnue, insultée en pleine cour d'assises au nom de la justice qui devrait tomber à genoux devant elle, tout cela n'est point une affaire d'argent.

Certes, la souscription est bonne, utile et louable, mais il faut une idemnité plus haute. La société est plus atteinte encore que Rosalie Doise. L'outrage à la civilisation est profond. La grande insultée ici, c'est la JUSTICE.

Souscrire, soit ; mais il me semble que les anciens gardes des sceaux et les anciens bâtonniers ont autre chose à faire, et quant à moi, j'ai un devoir, et je n'y faillirai pas.

VICTOR HUGO.

Houteville-House, 2 décembre 1862.

L'appel fait par Victor Hugo ne fut pas entendu. On a raison de dire que l'exil vit d'illusions. Victor Hugo se trompait en croyant qu'avertis de la sorte, les gardes des sceaux et les bâtonniers prendraient en main cette affaire. Aucune suite judiciaire ne fut donnée aux effroyables révélations de l'affaire Doise. Ceci, d'ailleurs, n'a rien que de normal; jamais la justice n'a fait le procès à la justice.

Disons ici, pour que l'on s'en souvienne, de quelle façon Rosalie Doise avait été traitée. Il est bon de mettre ces détails sous les yeux des penseurs. Les penseurs précèdent les législateurs. La lumière faite d'abord dans les consciences se fait plus tard dans les codes.

Rosalie Doise était accusée, sur de très vagues présomptions, d'avoir tué son père, Martin Doise. Rosalie Doise n'avait point supporté cette accusation patiemment. Chaque fois qu'on l'interrogeait, elle s'emportait, ce qui choquait la gravité des magistrats. Elle perdait toute mesure, s'il faut en croire le réquisitoire, et s'indignait au point de sembler furieuse et folle. Dès qu'on cessait de l'accuser, elle se calmait et devenait muette et immobile sous l'accablement: *Elle avait l'air,* dit un témoin, *d'une sainte de pierre.*

« La justice » désirait que Rosalie Doise s'avouât parricide. Pour obtenir cet aveu, on la mit dans un cachot de huit pieds de long sur sept de haut et sept de large*. Ce cachot était fermé d'une double porte. Pas de jour et d'air que ce qui passait par un trou « grand comme une brique** », percé dans l'une des deux portes et donnant dans une salle intérieure de la prison; le cachot était pavé de carreaux; pas de chaise; la prisonnière était forcé de se tenir debout ou de se coucher sur le carreau; la nuit, on lui donnait une paillasse qu'on lui ôtait le matin. Dans un coin, le baquet des excréments. Elle ne sortait jamais. Elle n'est sortie que deux fois en six semaines. Parfois on lui mettait la camisole de force***. Elle était grosse.

Sentant remuer son enfant, elle avoua.

Elle fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité. L'enfant mourut.

* Longueur $2^m,50$; largeur, $2^m,15$; hauteur, $2^m,40$ (déposition du gardien chef).

** Le procureur général au gardien chef :

— Il y avait un jour quelconque dans cette chambre?

Le gardien chef :

— Mais oui, monsieur le procureur général, il y avait une ouverture de la grandeur d'une brique carrée.

*** Le défenseur au gardien chef : — Ne lui a-t-on pas mis deux jours et deux nuits la camisole de force?

Le gardien chef :

— Oui, parce qu'elle voulait se suicider.

Elle était innocente.

Voici un fragment d'un de ses interrogatoires après qu'elle fut reconnue innocente; on lui parle encore comme à une coupable :

« D. Mais enfin, on ne voit pas quels sont les moyens de contrainte qui ont été exercés contre vous.

« R. On m'a dit : avouez, ou vous resterez dans le trou noir, où l'on m'avait mise, où je n'avais même pas d'air.

« D. C'est-à-dire qu'on vous a mise au secret, ce qui est le droit et le devoir du magistrat. Vous avez persisté pendant cinq semaines dans vos aveux, après votre sortie du secret.

« R. *Avec vivacité*. Eh sans doute, je ne voulais pas retourner au cachot!

« Le procureur général : Mais vous n'avez pas été mise au cachot?

« R. Oh! je ne sais pas; ce que je sais, c'est qu'il y avait deux portes au trou et pas d'air.

« Le procureur général : Vous n'étiez séparée que par une porte de la salle commune des détenus.

« Le président : Sortiez-vous dans le jour?

« R. Je ne suis sortie que deux fois pendant tout le temps.

« D. C'est que vous ne le demandiez pas.

« R. Pardon, je ne demandais que ça. On me disait : Dites la vérité et vous sortirez.

« D. Le procureur général : Pas de confusion, sortiez-vous deux fois par jour?

« R. Je ne suis sortie que deux fois en six ou sept semaines.

« D. Le président : Mais demandiez-vous à sortir?

« R. Je demandais tant de choses et on ne m'accordait rien. Le commis-greffier me disait toujours : Avouez et vous sortirez.

« D. Le médecin vous visitait?

« R. Je ne l'ai vu que deux fois en deux mois. La première fois, il m'a saignée, la seconde, il a dit de me faire sortir.

« D. Combien de jours êtes-vous accouchée après votre sortie du secret?

« R. Quatre semaines après.

« D. Vous avez perdu votre enfant?

« R. Oui. (*Elle pleure.*) Mon enfant a vécu vingt-quatre jours. Comment aurait-il vécu?... je ne dormais jamais au cachot. (*Elle pleure.*)

ARRÊT DE LA COUR DE CASSATION

DU 9 OCTOBRE 1862

« La Cour

« Déclare inconciliables les arrêts de Cour d'assises qui ont condamné, comme coupables d'assassinat de Martin Doise,

« D'une part : Rosalie Doise, femme Gardin. (Travaux forcés à perpétuité.)

« D'autre part : Vanhalvyn et Verhamme. (Pour le même fait.) »

Disons, dès aujourd'hui, que Victor Hugo compte revenir sur cette affaire Doise dans un ouvrage intitulé *Dossier de la Peine de Mort*. Justice sera faite.

1863

La lutte des nations.
La Pologne contre le czar. — L'Italie contre le pape.
Le Mexique contre Bonaparte.

I

A L'ARMÉE RUSSE

La Pologne, indomptable comme le droit, venait de se soulever. L'armée russe l'écrasait. Alexandre Herzen, le vaillant rédacteur du *Kolokol*, écrivit à Victor Hugo cette simple ligne :

« Grand frère, au secours ! Dites le mot de la civilisation. »

Victor Hugo publia dans les journaux libres de l'Europe l'Appel à l'armée russe qu'on va lire :

Soldats russes, redevenez des hommes.

Cette gloire vous est offerte en ce moment, saisissez-la.

Pendant qu'il en est temps encore, écoutez :

Si vous continuez cette guerre sauvage ; si, vous, officiers, qui êtes de nobles cœurs, mais qu'un caprice peut dégrader et jeter en Sibérie ; si, vous, soldats, serfs hier, esclaves aujourd'hui, violemment arrachés à vos mères, à vos fiancées, à vos familles, sujets du knout, maltraités, mal nourris, condamnés pour de longues années et pour un temps indéfini au service militaire, plus dur en Russie que le bagne ailleurs ; si, vous qui êtes des victimes, vous prenez parti contre les victimes ; si, à l'heure sainte où la Pologne vénérable se dresse, à l'heure suprême où le choix vous est donné entre Pétersbourg où est le tyran et Varsovie où est la liberté ; si, dans ce conflit décisif, vous méconnaissez votre devoir, votre devoir unique, la fraternité ; si vous faites cause commune contre les polonais avec le czar, leur bourreau et le vôtre ; si, opprimés, vous

n'avez tiré de l'oppression d'autre leçon que de soutenir l'oppresseur ; si de votre malheur vous faites votre honte ; si, vous qui avez l'épée à la main, vous mettez au service du despotisme, monstre lourd et faible qui vous écrase tous, russes aussi bien que polonais, votre force aveugle et dupe ; si, au lieu de vous retourner et de faire face au boucher des nations, vous accablez lâchement, sous la supériorité des armes et du nombre, ces héroïques populations désespérées, réclamant le premier des droits, le droit à la patrie ; si, en plein dix-neuvième siècle, vous consommez l'assassinat de la Pologne, si vous faites cela, sachez-le, hommes de l'armée russe, vous tomberez, ce qui semble impossible, au-dessous même des bandes américaines du sud, et vous soulèverez l'exécration du monde civilisé ! Les crimes de la force sont et restent des crimes ; l'horreur publique est une pénalité.

Soldats russes, inspirez-vous des polonais, ne les combattez pas.

Ce que vous avez devant vous en Pologne, ce n'est pas l'ennemi, c'est l'exemple.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 11 février 1863.

II

GARIBALDI

A VICTOR HUGO

Caprera, août 1863.

Cher ami,

J'ai besoin d'un autre million de fusils pour les italiens. Je suis certain que vous m'aiderez à recueillir les fonds nécessaires.

L'argent sera placé dans les mains de M. Adriano Lemari, notre trésorier.

Votre,

G. GARIBALDI.

AU GÉNÉRAL GARIBALDI

Hauteville-House, Guernesey, 18 novembre 1863.

Cher Garibaldi,

J'ai été absent, ce qui fait que j'ai eu tard votre lettre, et que vous aurez tard ma réponse.

Vous trouverez sous ce pli ma souscription.

Certes, vous pouvez compter sur le peu que je suis et le

peu que je puis. Je saisirai, puisque vous le jugez utile, la première occasion d'élever la voix.

Il vous faut le million de bras, le million de cœurs, le million d'âmes. Il vous faut la grande levée des peuples. Elle viendra.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

III

LA GUERRE DU MEXIQUE

Quoique digne de toutes les sévérités de l'histoire, le premier empire avait fait de la gloire; le second fit de la honte. La guerre du Mexique éclata, odieuse voie de fait contre un peuple libre. Le Mexique résista, et fut traité militairement; l'assaut de Puebla fut un crime dans ce crime, ce fut un de ces écrasements de villes qui déshonoreraient une cause juste, et qui complètent l'infamie d'une guerre inique. Puebla se défendit héroïquement. Tant que le siège dura, Puebla publia un journal imprimé sur deux colonnes, l'une en français, l'autre en espagnol. Tous les numéros de ce journal commençaient par une page de *Napoléon le Petit*. Les combattants de Puebla expliquaient ainsi à l'armée de l'empire ce que c'était que l'empereur. Ce journal contenait un appel à Victor Hugo*. Il y répondit.

Hommes de Puebla,

Vous avez raison de me croire avec vous.

Ce n'est pas la France qui vous fait la guerre, c'est l'empire. Certes, je suis avec vous. Nous sommes debout contre l'empire, vous de votre côté, moi du mien, vous dans la patrie, moi dans l'exil.

Combattez, luttez, soyez terribles, et, si vous croyez mon

* Voici le texte :
Que èreis? Los soldados de un tiranno. La major Francia es con nosotros. Habeis Napoleon, habemos Victor Hugo.

nom bon à quelque chose, servez-vous-en. Visez cet homme à la tête, que la liberté soit le projectile.

Il y a deux drapeaux tricolores, le drapeau tricolore de la république et le drapeau tricolore de l'empire ; ce n'est pas le premier qui se dresse contre vous, c'est le second.

Sur le premier on lit : *Liberté, Égalité, Fraternité.* Sur le second on lit : *Toulon. 18 brumaire. — 2 décembre. Toulon.*

J'entends le cri que vous poussez vers moi, je voudrais me mettre entre nos soldats et vous, mais que suis-je ? une ombre. Hélas ! nos soldats ne sont pas coupables de cette guerre ; ils la subissent comme vous la subissez, et ils sont condamnés à l'horreur de la faire en la détestant. La loi de l'histoire, c'est de flétrir les généraux et d'absoudre les armées. Les armées sont des gloires aveuglées ; ce sont des forces auxquelles on ôte la conscience ; l'oppression des peuples qu'une armée accomplit commence par son propre asservissement : ces envahisseurs sont des enchaînés ; et le premier esclave que fait le soldat, c'est lui-même. Après un 18 brumaire ou un 2 décembre, une armée n'est plus que le spectre d'une nation.

Vaillants hommes du Mexique, résistez.

La République est avec vous, et dresse au-dessus de vos têtes aussi bien son drapeau de France où est l'arc-en ciel, que son drapeau d'Amérique où sont les étoiles.

Espérez. Votre héroïque résistance s'appuie sur le droit, et elle a pour elle cette grande certitude, la justice.

L'attentat contre la république mexicaine continue l'attentat contre la république française. Un guet-apens complète l'autre. L'empire échouera, je l'espère, dans sa tentative infâme, et vous vaincrez. Mais, dans tous les cas, que vous soyez vainqueurs ou que vous soyez vaincus, notre France reste votre sœur, sœur de votre gloire comme de votre malheur, et quant à moi, puisque vous faites appel à mon nom, je vous le redis, je suis avec vous, et je vous apporte, vainqueurs, ma fraternité de citoyen, vaincus, ma fraternité de proscrit.

VICTOR HUGO.

1864

Le centenaire de Shakespeare.

I

LE CENTENAIRE DE SHAKESPEARE

LE COMITÉ DE SHAKESPEARE A VICTOR HUGO

Cher et illustre maître,

Une réunion d'écrivains, d'auteurs et d'artistes dramatiques, et de représentants de toutes les professions libérales, a eu lieu dans le but d'organiser, à Paris, pour le 23 avril, une fête à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance de Shakespeare.

Ont été nommés membre du comité shakespearien français :

MM. Auguste Barbier, Barye, Charles Bataille (du Conservatoire), Hector Berlioz, Alexandre Dumas, Jules Favre, George Sand, Jules Janin, Téophile Gautier, François-V. Hugo, Legouvé, Littré, Paul Meurice, Michelet, Eugène Pelletan, Régnier (de la Comédie française). Secrétaires : MM. Laurent Pichat, Leconte de Lisle, Félicien Mallefille, Paul de Saint-Victor, Thoré.

La présidence vous a été décernée à l'unanimité.

Elle était due au grand poëte et au grand citoyen.

Nous attendons avec confiance une adhésion qui donnera à cette fête sa complète signification.

Les délégués du comité :

LAURENT PICHAT.
HENRI ROCHEFORT.
LOUIS ULBACH.
AUGUSTE VACQUERIE.
E. VALNAY.

AU COMITÉ POUR SHAKESPEARE

Hauteville-House, 16 avril 1864.

Messieurs,

Il me semble que je rentre en France. C'est y être que de se sentir parmi vous. Vous m'appelez, et mon âme accourt.

En glorifiant Shakespeare, vous, français, vous donnez un admirable exemple. Vous le mettez de plain-pied avec vos illustrations nationales; vous le faites fraterniser avec Molière que vous lui associez, et avec Voltaire que vous lui ramenez. Au moment où l'Angleterre fait Garibaldi bourgeois de la cité de Londres, vous faites Shakespeare citoyen de la république des lettres françaises. C'est qu'en effet Shakespeare est vôtre. Vous aimez tout dans cet homme; d'abord ceci, qu'il est un homme; et vous couronnez en lui le comédien qui a souffert, le philosophe qui a lutté, le poëte qui a vaincu. Vos acclamations honorent dans sa vie la volonté, dans son génie la puissance, dans son art la conscience, dans son théâtre l'humanité.

Vous avez raison, et c'est juste. La civilisation bat des mains autour de cette noble fête.

Vous êtes les poëtes glorifiant la poésie, vous êtes les penseurs glorifiant la philosophie, vous êtes les artistes glorifiant l'art; vous êtes autre chose encore, vous êtes la France saluant l'Angleterre. C'est la magnanime accolade de la sœur à la sœur, de la nation qui a eu Vincent de Paul à la nation qui a eu Wilberforce, et de Paris où est l'égalité à Londres où est la liberté. De cet embrassement jaillira l'échange. L'une donnera à l'autre ce qu'elle a.

Saluer l'Angleterre dans son grand homme au nom de la France, c'est beau; vous faites plus encore. Vous dépassez les limites géographiques; plus de français, plus d'anglais; vous êtes les frères d'un génie, et vous le fêtez; vous fêtez ce globe lui-même, vous félicitez la terre qui, à pareil

jour, il y a trois cents ans, a vu naître Shakespeare. Vous consacrez ce principe sublime de l'ubiquité des esprits, d'où sort l'unité de civilisation; vous ôtez l'égoïsme du cœur des nationalités; Corneille n'est pas à nous, Milton n'est pas à eux, tous sont à tous; toute la terre est patrie à l'intelligence; vous prenez tous les génies pour les donner à tous les peuples; en ôtant la barrière entre les poëtes vous l'ôtez entre les hommes, et par l'amalgame des gloires vous commencez l'effacement des frontières. Sainte promiscuité! Ceci est un grand jour.

Homère, Dante, Shakespeare, Molière, Voltaire, indivis; la prise de possession des grands hommes par le genre humain tout entier; la mise en commun des chefs-d'œuvre; tel est le premier pas. Le reste suivra.

C'est là l'œuvre que vous inaugurez; cosmopolite, humaine, solidaire, fraternelle, désintéressée de toute nationalité, supérieure aux démarcations locales; magnifique adoption de l'Europe par la France, et du monde entier par l'Europe. D'une fête comme celle-ci, il découle de la civilisation.

Pour présider cette réunion mémorable, vous aviez le choix des plus hautes renommées; les noms illustres et populaires abondent parmi vous; votre liste en rayonne; les éclatantes incarnations de l'art, du drame, du roman, de l'histoire, de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence, sont groupées presque toutes dans cette solennité autour du piédestal de Shakespeare; mais vous avez eu sans doute cette pensée, qu'afin de donner à la célébration de cet anniversaire son caractère particulièrement externe, afin que cette manifestation fût en dehors et au delà de toute frontière, il vous fallait pour président un homme placé lui-même dans cette exception, un français hors de France, à la fois absent et présent, ayant le pied en Angleterre et le cœur à Paris, espèce de trait d'union possible, situé à la distance voulue, et à portée en quelque sorte de mettre l'une dans l'autre les deux mains augustes des deux nations. Il s'est trouvé, par un arrangement de la destinée, que cette position était la mienne, et le choix glorieux que vous avez fait de moi, je le dois à ce hasard, heureux aujourd'hui.

Je vous rends grâce, et je vous propose ce toast : — « A Shakespeare et à l'Angleterre. A la réussite définitive des grands hommes de l'intelligence, et à la communion des peuples dans le progrès et dans l'idéal! »

VICTOR HUGO.

Le gouvernement de Bonaparte s'inquiéta de la fête de Shakespeare, et crut devoir l'interdire.

II

LES RUES ET MAISONS DU VIEUX BLOIS

A M. A. QUEYROY

Hauteville-House, 17 avril 1864.

Monsieur, je vous remercie. Vous venez de me faire revivre dans le passé. Le 17 avril 1825, il y a trente-neuf ans aujourd'hui même (laissez-moi noter cette petite coïncidence intéressante pour moi), j'arrivais à Blois. C'était le matin. Je venais de Paris. J'avais passé la nuit en malle-poste, et que faire en malle-poste? J'avais fait la ballade des *Deux Archers;* puis, les derniers vers achevés, comme le jour ne paraissait pas encore, tout en regardant à la lueur de la lanterne passer à chaque instant des deux côtés de la voiture des troupes de bœufs de l'Orléanais descendant vers Paris, je m'étais endormi. La voix du conducteur me réveilla. — Voilà Blois! me cria-t-il. J'ouvris les yeux et je vis mille fenêtres à la fois, un entassement irrégulier et confus de maisons, des clochers, un château, et sur la colline un couronnement de grands arbres et une rangée de façades aiguës à pignons de pierre au bord de l'eau, toute une vieille ville en amphithéâtre, capricieusement répandue sur les saillies d'un plan incliné, et, à cela près que l'Océan est plus large que la Loire et

n'a pas de pont qui mène à l'autre rive, presque pareille à cette ville de Guernesey que j'habite aujourd'hui. Le soleil se levait sur Blois.

Un quart d'heure après, j'étais rue du Foix, n° 73. Je frappais à une petite porte donnant sur un jardin; un homme qui travaillait au jardin venait m'ouvrir. C'était mon père.

Le soir, mon père me mena sur le monticule qui dominait sa maison et où est l'arbre de Gaston; je revis d'en haut la ville que le matin j'avais vue d'en bas; l'aspect, autre, était, quoique sévère, plus charmant encore. La ville, le matin, m'avait semblé avoir le gracieux désordre et presque la surprise du réveil; le soir avait calmé les lignes. Bien qu'il fît encore jour, le soleil venant à peine de se coucher, il y avait un commencement de mélancolie; l'estompe du crépuscule émoussait les pointes des toits; de rares scintillements de chandelles remplaçaient l'éblouissante diffusion de l'aurore sur les vitres; les profils des choses subissaient la transformation mystérieuse du soir; les roideurs perdaient, les courbes gagnaient; il y avait plus de coudes et moins d'angles. Je regardais avec émotion, presque attendri par cette nature. Le ciel avait un vague souffle d'été. La ville m'apparaissait, non plus comme le matin, gaie et ravissante, pêle-mêle, mais harmonieuse; elle était coupée en compartiments d'une belle masse, se faisant équilibre; les plans reculaient, les étages se superposaient avec à-propos et tranquillité. La cathédrale, l'évêché, l'église noire de Saint-Nicolas, le château, autant citadelle que palais, les ravins mêlés à la ville, les montées et les descentes où les maisons tantôt grimpent, tantôt dégringolent, le pont avec son obélisque, la belle Loire serpentante, les bandes rectilignes de peupliers, à l'extrême horizon Chambord indistinct avec sa futaie de tourelles, les forêts où s'enfonce l'antique voie dite « ponts romains » marquant l'ancien lit de la Loire, tout cet ensemble était grand et doux. Et puis mon père aimait cette ville.

Vous me la rendez aujourd'hui.

Grâce à vous, je suis à Blois. Vos vingt eaux-fortes montrent la ville intime, non la ville des palais et des églises,

mais la ville des maisons*. Avec vous, on est dans la rue ; avec vous, on entre dans la masure ; et telle de ces bâtisses décrépites, comme le logis en bois sculpté de la rue Saint-Lubin, comme l'hôtel Denis-Dupont avec sa lanterne d'escalier à baies obliques suivant le mouvement de la vis de saint Gilles, comme la maison de la rue Haute, comme l'arcade surbaissée de la rue Pierre-de-Blois, étale toute la fantaisie gothique ou toutes les grâces de la renaissance, augmentées de la poésie du délabrement. Être une masure, cela n'empêche pas d'être un bijou. Une vieille femme qui a du cœur et de l'esprit, rien n'est plus charmant. Beaucoup des exquises maisons dessinées par vous sont cette vieille femme-là. On fait avec bonheur leur connaissance. On les revoit avec joie, quand on est, comme moi, leur vieil ami. Que de choses elles ont à vous dire, et quel délicieux rabâchage du passé ! Par exemple, regardez cette fine et délicate maison de la rue des Orfévres, il semble que ce soit un tête-à-tête. On est en bonne fortune avec toute cette élégance. Vous nous faites tout reconnaître, tant vos eaux-fortes sont des portraits. C'est la fidélité photographique, avec la liberté du grand art. Votre rue Chemonton est un chef-d'œuvre. J'ai monté, en même temps que ces bons paysans de Sologne peints par vous, les grands degrés du château. La maison à statuettes de la rue Pierre-de-Blois est comparable à la précieuse maison des Musiciens de Weymouth. Je retrouve tout. Voici la tour d'Argent, voici le haut pignon sombre, coin des rues des Violettes et de Saint-Lubin, voici l'hôtel de Guise, voici l'hôtel de Cheverny, voici l'hôtel Sardini avec ses voûtes en anse de panier, voici l'hôtel d'Alluye avec ses galantes arcades du temps de Charles VIII, voici les degrés de Saint-Louis qui mènent à la cathédrale, voici la rue du Sermon, et au fond la silhouette presque romane de Saint-Nicolas ; voici la jolie tourelle à pans coupés dite Oratoire de la reine Anne. C'est derrière cette tourelle qu'était le jardin où Louis XII, goutteux, se promenait sur son petit mulet. Ce Louis XII a, comme Henri IV, des côtés aimables. Il fit beaucoup de sottises, mais c'était un roi bonhomme. Il jetait au Rhône

* *Les Rues et Maisons du vieux Blois*, eaux-fortes par A. Queyroy.

les procédures commencées contre les vaudois. Il était digne d'avoir pour fille cette vaillante huguenote astrologue Renée de Bretagne, si intrépide devant la Saint-Barthélemy et si fière à Montargis. Jeune, il avait passé trois ans à la tour de Bourges, et il avait tâté de la cage de fer. Cela, qui eût rendu un autre méchant, le fit débonnaire. Il entra à Gênes, vainqueur, avec une ruche d'abeilles dorée sur sa cotte d'armes et cette devise : *Non utitur aculeo.* Et étant bon, il était brave. A Aignadel, à un courtisan qui disait : *Vous vous exposez, sire*, il répondait : *Mettez-vous derrière moi.* C'est lui aussi qui disait : *Bon roi, roi avare. J'aime mieux être ridicule aux courtisans que lourd au peuple.* Il disait : *La plus laide bête à voir passer, c'est un procureur portant ses sacs.* Il haïssait les juges désireux de condamner et faisant effort pour agrandir la faute et envelopper l'accusé. *Ils sont*, disait-il, *comme les savetiers qui allongent le cuir en tirant dessus avec leurs dents.* Il mourut de trop aimer sa femme, comme plus tard François II, doucement tués l'un et l'autre par une Marie. Cette noce fut courte. Le 1er janvier 1515, après quatre-vingt-trois jours ou plutôt quatre-vingt-trois nuits de mariage, Louis XII expira, et comme c'était le jour de l'an, il dit à sa femme : *Mignonne, je vous donne ma mort pour vos étrennes.* Elle accepta, de moitié avec le duc de Brandon.

L'autre fantôme qui domine Blois est aussi haïssable que Louis XII est sympathique. C'est ce Gaston, Bourbon coupé de Médicis, florentin du seizième siècle, lâche, perfide, spirituel, disant de l'arrestation de Longueville, de Conti et de Condé : *Beau coup de filet! prendre à la fois un renard, un singe et un lion!* Curieux, artiste, collectionneur, épris de médailles, de filigranes et de bonbonnières, passant sa matinée à admirer le couvercle d'une boîte en ivoire, pendant qu'on coupait la tête à quelqu'un de ses amis trahi par lui.

Toutes ces figures, et Henri III, et le duc de Guise, et d'autres, y compris ce Pierre de Blois qui a pour gloire d'avoir prononcé le premier le mot *transsubstantiation,* je les ai revues, monsieur, dans sa confuse évocation de l'histoire, en feuilletant votre précieux recueil. Votre

fontaine de Louis XII m'a arrêté longtemps. Vous l'avez reproduite comme je l'ai vue, toute vieille, toute jeune, charmante. C'est une de vos meilleures planches. Je crois bien que la *Rouennerie en gros*, constatée par vous vis-à-vis l'hôtel d'Amboise, était déjà là de mon temps. Vous avez un talent vrai et fin, le coup d'œil qui saisit le style, la touche ferme, agile et forte, beaucoup d'esprit dans le burin et beaucoup de naïveté, et ce don rare de la lumière dans l'ombre. Ce qui me frappe et me charme dans vos eaux-fortes, c'est le grand jour, la gaîté, l'aspect souriant, cette joie du commencement qui est toute la grâce du matin. Des planches semblent baignées d'aurore. C'est bien là Blois, mon Blois à moi, ma ville lumineuse. Car la première impression de l'arrivée m'est restée. Blois est pour moi radieux. Je ne vois Blois que dans le soleil levant. Ce sont là des effets de jeunesse et de patrie.

Je me suis laissé aller à causer longuement avec vous, monsieur, parce que vous m'avez fait plaisir. Vous m'avez pris par mon faible, vous avez touché le coin sacré des souvenirs. J'ai quelquefois de la tristesse amère, vous m'avez donné de la tristesse douce. Être doucement triste, c'est là le plaisir. Je vous en suis reconnaissant. Je suis heureux qu'elle soit si bien conservée, si peu défaite, et si pareille encore à ce que je l'ai vue il y a quarante ans, cette ville à laquelle m'attache cet invisible écheveau des fils de l'âme, impossible à rompre, ce Blois qui ma vu adolescent, ce Blois où les rues me connaissent, où une maison m'a aimé, et où je viens de me promener en votre compagnie, cherchant les cheveux blancs de mon père et trouvant les miens.

Je vous serre la main, monsieur.

VICTOR HUGO.

1865

Ce que c'est que la mort.
L'enterrement d'une jeune fille. — La statue de Beccaria.
Le centenaire de Dante. — Fraternité des peuples.

I

ÉMILY DE PUTRON

CIMETIÈRE DES INDÉPENDANTS DE GUERNESEY

19 janvier 1865.

En quelques semaines, nous nous sommes occupés des deux sœurs; nous avons marié l'une, et voici que nous ensevelissons l'autre. C'est là le perpétuel tremblement de la vie. Inclinons-nous, mes frères, devant la sévère destinée.

Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais pour voir; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. La foi en une autre existence sort de la faculté d'aimer. Ne l'oublions pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de l'homme.

Le cœur ne peut errer. La chair est un songe, elle se dissipe; cet évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction. Nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est la matière; il nous

faut une certitude. Quiconque aime sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre; aimer, c'est vivre au delà de la vie; sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible. Aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice; ce paradis serait l'enfer. Non! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle; le cœur a besoin de l'âme.

Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant, En ce moment, il écoute mes paroles.

Emily de Putron était le doux orgueil d'une respectable et patriarcale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa grâce, et pour fête son sourire. Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses l'environnaient : elle avait grandi heureuse, et, recevant du bonheur, elle en donnait; aimée, elle aimait. Elle vient de s'en aller!

Où s'en est-elle allée? Dans l'ombre? Non.

C'est nous qui sommes dans l'ombre. Elle, elle est dans l'aurore.

Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la réalité, dans la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse vers une mystérieuse couronne. Emily de Putron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité; beauté, vers l'idéal; espérance, vers la certitude; amour, vers l'infini; perle, vers l'océan; esprit, vers Dieu.

Va, âme!

Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près. Oh! qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort, c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées, souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'aper-

cevons plus son doux visage; nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici, tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini; ici elle recouvre sa plénitude; ici elle rentre en possession de toute sa mystérieuse nature; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité. La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière et par la lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau, celui qui n'a été que beau devient sublime, celui qui n'a été que sublime devient bon.

Et maintenant, moi qui parle, pourquoi suis-je ici? Qu'est-ce que j'apporte à cette fosse? de quel droit viens-je adresser la parole à la mort? Qui suis-je? Rien. Je me trompe, je suis quelque chose. Je suis un proscrit. Exilé de force hier, exilé volontaire aujourd'hui. Un proscrit est un vaincu, un calomnié, un persécuté, un blessé de la destinée, un déshérité de la patrie; un proscrit est un innocent sous le poids d'une malédiction. Sa bénédiction doit être bonne. Je bénis ce tombeau.

Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Dans le désert, on rencontre des oasis, dans l'exil on rencontre des âmes. Emily de Putron a été une des charmantes âmes rencontrées. Je viens lui payer la dette de l'exil consolé. Je la bénis de la profondeur sombre. Au nom des afflictions sur lesquelles elle a doucement rayonné, au nom des épreuves de la destinée, finies pour elle, continuées pour nous, au nom de tout ce qu'elle a espéré autrefois et de tout ce qu'elle obtient aujourd'hui, au nom de tout ce qu'elle a aimé, je bénis cette morte; je la bénis dans sa beauté, dans sa jeunesse, dans sa douceur, dans sa vie et dans sa mort; je te bénis, jeune fille, dans ta blanche

robe du sépulcre, dans ta maison que tu laisses désolée, dans ton cercueil que ta mère a rempli de fleurs et que Dieu va remplir d'étoiles!

II

LA STATUE DE BECCARIA

Une commission est nommée en Italie pour élever un monument à Beccaria. Victor-Hugo est invité à faire partie de cette commission.

Hauteville-House, 4 mars 1865.

J'accepte et je remercie.

Je serai fier de voir mon nom parmi les noms éminents des membres de la commission du monument à Beccaria.

Le pays où se dressera un tel monument est heureux et béni, car, en présence de la statue de Beccaria, la peine de mort n'est plus possible.

Je félicite l'Italie.

Élever la statue de Beccaria, c'est abolir l'échafaud.

Si, une fois qu'elle sera là, l'échafaud sortait de terre, la statue y rentrerait.

VICTOR HUGO.

III

LE CENTENAIRE DE DANTE

Hauteville-House, 1er mai 1865.

Monsieur le Gonfalonier de Florence,

Votre honorable lettre me touche vivement. Vous me conviez à une noble fête. Votre comité national veut bien désirer que ma voix se fasse entendre dans cette solennité; solennité auguste entre toutes. Aujourd'hui l'Italie, à la face du monde, s'affirme deux fois, en constatant son unité et en glorifiant son poëte. L'unité, c'est la vie d'un peuple; l'Italie une, c'est l'Italie. S'unifier c'est naître. En choisissant cet anniversaire pour solenniser son unité, il semble que l'Italie veuille naître le même jour que Dante. Cette nation veut avoir la même date que cet homme. Rien n'est plus beau.

L'Italie en effet s'incarne en Dante Alighieri. Comme lui, elle est vaillante, pensive, altière, magnanime, propre au combat, propre à l'idée. Comme lui, elle amalgame, dans une synthèse profonde, la poésie et la philosophie. Comme lui, elle veut la liberté. Il a, comme elle, la grandeur, qu'il met dans sa vie, et la beauté, qu'il met dans son œuvre. L'Italie et Dante se confondent dans une sorte de pénétration réciproque qui les identifie; ils rayonnent l'un dans l'autre. Elle est auguste comme il est illustre. Ils ont le même cœur, la même volonté, le même destin. Elle lui

ressemble par cette redoutable puissance latente que Dante et l'Italie ont eue dans le malheur. Elle est reine, il est génie. Comme lui, elle a été proscrite ; comme elle, il est couronné.

Comme lui, elle sort de l'enfer.

Gloire à cette sortie radieuse !

Hélas! elle a connu les sept cercles ; elle a subi et traversé le morcellement funeste, elle a été une ombre, elle a été un terme de géographie ! Aujourd'hui elle est l'Italie. Elle est l'Italie, comme la France est la France, comme l'Angleterre est l'Angleterre ; elle est ressuscitée éblouissante et armée ; elle est hors du passé obscur et tragique, elle commence son ascension vers l'avenir ; et il est beau, et il est bon qu'à cette heure éclatante, en plein triomphe, en plein progrès, en plein soleil de civilisation et de gloire, elle se souvienne de cette nuit sombre où Dante a été son flambeau.

La reconnaissance des grands peuples envers les grands hommes est de bon exemple. Non, ne laissons pas dire que les peuples sont ingrats. A un moment donné, un homme a été la conscience d'une nation. En glorifiant cet homme, la nation atteste sa conscience. Elle prend, pour ainsi dire, à témoin son propre esprit. Italiens, aimez, conservez et respectez vos illustres et magnifiques cités, et vénérez Dante. Vos cités ont été la patrie, Dante a été l'âme.

Six siècles sont déjà le piédestal de Dante. Les siècles sont les avatars de la civilisation. A chaque siècle surgit en quelque sorte un autre genre humain, et l'on peut dire que l'immortalité d'Alighieri a été déjà six fois affirmée par six humanités nouvelles. Les humanités futures continueront cette gloire.

L'Italie a vécu en Alighieri, homme lumière.

Une longue éclipse a pesé sur l'Italie, éclipse pendant laquelle le monde a eu froid ; mais l'Italie vivait. Je dis plus, même dans cette ombre, l'Italie brillait. L'Italie a été dans le cercueil, mais n'a pas été morte. Elle avait comme signes de vie, les lettres, la poésie, la science, les monuments, les découvertes, les chefs-d'œuvre. Quel rayonnement sur l'art, de Dante à Michel-Ange ! Quelle immense et double ouverture de la terre et du ciel, faite en bas par

Christophe Colomb et en haut par Galilée! C'est l'Italie, cette morte, qui accomplissait ces prodiges. Ah! certes, elle vivait! Du fond de son sépulcre, elle protestait par sa clarté. L'Italie est une tombe d'où est sortie l'aurore.

L'Italie, accablée, enchaînée, sanglante, ensevelie, a fait l'éducation du monde. Un bâillon dans la bouche, elle a trouvé moyen de faire parler son âme. Elle dérangeait les plis de son linceul pour rendre des services à la civilisation. Qui que nous soyons qui savons lire et écrire, nous te vénérons, mère! nous sommes romains avec Juvénal et florentins avec Dante.

L'Italie a cela d'admirable qu'elle est la terre des précurseurs. On voit partout chez elle, à toutes les époques de son histoire, de grands commencements. Elle entreprend sans cesse la sublime ébauche du progrès. Qu'elle soit bénie pour cette initiative sainte! Elle est apôtre et artiste. La barbarie lui répugne. C'est elle qui la première a fait le jour sur les excès de pénalité, hors de la vie comme sur la terre. C'est elle qui, à deux reprises, a jeté le cri d'alarme contre les supplices, d'abord contre Satan, puis contre Farinace. Il y a un lien profond entre la *Divine Comédie* dénonçant le dogme, et le *Traité des Délits et des Peines* dénonçant la loi. L'Italie hait le mal. Elle ne damne ni ne condamne. Elle a combattu le monstre sous ses deux formes, sous la forme enfer et sous la forme échafaud. Dante a fait le premier combat, Beccaria le second.

A d'autres points de vue encore, Dante est un précurseur.

Dante couvait au treizième siècle l'idée éclose au dix-neuvième. Il savait qu'aucune réalisation ne doit manquer au droit et à la justice, il savait que la loi de croissance est divine, et il voulait l'unité de l'Italie. Son utopie est aujourd'hui un fait. Les rêves des grands hommes sont les gestations de l'avenir. Les penseurs songent conformément à ce qui doit être.

L'unité, que Gérard Groot et Reuchlin réclamaient pour l'Allemagne et que Dante voulait pour l'Italie, n'est pas seulement la vie des nations, elle est le but de l'humanité. Là où les divisions s'effacent, le mal s'évanouit. L'esclavage va disparaître en Amérique, pourquoi? parce que

l'unité va renaître. La guerre tend à s'éteindre en Europe, pourquoi? parce que l'unité tend à se former. Parallélisme saisissant entre la déchéance des fléaux et l'avénement de l'humanité une.

Une solennité comme celle-ci est un magnifique symptôme. C'est la fête de tous les hommes célébrée par une nation à l'occasion d'un génie. Cette fête, l'Allemagne la célèbre pour Schiller, puis l'Angleterre pour Shakespeare, puis l'Italie pour Dante. Et l'Europe est de la fête. Ceci est la communion sublime. Chaque nation donne aux autres une part de son grand homme. L'union des peuples s'ébauche par la fraternité des génies.

Le progrès marchera de plus en plus dans cette voie qui est la voie de lumière. Et c'est ainsi que nous arriverons, pas à pas, et sans secousse, à la grande réalisation; c'est ainsi que, fils de la dispersion, nous entrerons dans la concorde; c'est ainsi que tous, par la seule force des choses, par la seule puissance des idées, nous aboutirons à la cordialité, à la paix, à l'harmonie. Il n'y aura plus d'étrangers. Toute la terre sera compatriote. Telle est la vérité suprême; tel est l'achèvement nécessaire. L'unité de l'homme correspond à l'unité de Dieu.

Je m'associe filialement à la fête de l'Italie.

VICTOR HUGO.

IV

CONGRÈS DES ÉTUDIANTS

Un congrès des étudiants se fait en Belgique. Victor Hugo est prié d'y assister.

Bruxelles, 23 octobre 1865.

Votre honorable invitation me parvient au moment de mon départ pour Guernesey. C'est un regret pour moi de ne pouvoir assister à votre noble et touchante réunion.

Votre congrès d'étudiants prend une généreuse initiative. Vous êtes dans le sens du siècle et vous marchez. Vous prouvez le mouvement. C'est bien.

Par la fraternité des écoles, vous faites l'annonce de la fraternité des peuples, vous réalisez aujourd'hui ce que nous rêvons pour demain. Qui serait l'avant-garde si ce n'est vous, jeunes gens? L'union des nations, ce grand but, lointain encore, des penseurs et des philosophes, est, dès à l'instant, visible en vous. J'applaudis à votre œuvre de concorde et à cette paix des hommes déjà signée entre nos enfants. J'aime dans la jeunesse sa ressemblance avec l'avenir.

Une porte est ouverte devant nous. Sur cette porte on lit : *Paix et liberté!* Passez-y les premiers; vous en êtes dignes, c'est l'arc de triomphe du progrès.

Je suis avec vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO.

1866

Le droit à la liberté. — Le droit à la vie. — Le droit à la patrie.

I

LA LIBERTÉ

Hauteville-House, 19 mars 1866.

A M. CLÉMENT DUVERNOIS

Monsieur,

Vous souhaitez, en termes magnifiques et avec l'accent d'une sympathie fière, la bienvenue à mon livre, *les Travailleurs de la mer*. Je vous remercie.

Vous, intelligence éminente et conscience ferme, vous faites partie d'un vaillant groupe puissamment commandé. Vous arborez l'éternel drapeau, vous jetez l'éternel cri, vous revendiquez l'éternel droit : liberté!

La liberté, c'est là aujourd'hui l'immense soif des consciences. La liberté est de tous les partis, étant le mode vital de la pensée. Toute âme veut la liberté comme toute prunelle veut la lumière. Aussi, dès le premier jour, la foule s'est tournée vers vous.

Je veux, comme vous, la liberté; je partage à cette heure son exil.

J'ai écrit : *Le jour où la liberté rentrera, je rentrerai.* J'attends la liberté avec une grande patience personnelle et une grande impatience nationale.

La France sans la liberté, c'est encore la déesse, ce n'est plus l'âme.

En quoi je diffère de vous, le voici : je suis un révolutionnaire. Pour moi la révolution continue.

Tous les deux ou trois mille ans, le progrès a besoin d'une secousse; l'alanguissement humain le gagne, et un *quid divinum* est nécessaire. Il lui faut une nouvelle impulsion presque initiale. Dans l'histoire, telle que la courte mémoire des peuples nous la donne, la réaction chantée par Homère, de l'Europe sur l'Asie, a été la première secousse, le christianisme a été la seconde, la révolution française est la troisième.

Toute révolution a un caractère double, et c'est à cela qu'on la reconnaît; c'est une formation sous une élimination.

On ne peut vouloir l'une sans vouloir l'autre, cette double acceptation caractérise le révolutionnaire.

Les révolutions ne créent point, elles sont des explosions de calorique latent, pas autre chose. Elles mettent hors de l'homme le fait éternel et intérieur dont la sortie est devenue nécessaire. C'est pour l'humanité une question d'âge. Ce fait, elles le dégagent; on le croit nouveau parce qu'on le voit; auparavant on le sentait. S'il était nouveau, il serait injuste; il ne peut y avoir rien de nouveau dans le droit. L'élément qui apparaît et se révèle principe, telle est l'éclosion magnifique des révolutions; le droit occulte devient droit public; il passe de l'état confus à l'état précis; il couvait, il éclate; il était sentiment, il devient évidence. Cette simplicité sublime est propre aux actes de souveraineté du progrès.

Les deux dernières grandes secousses du progrès ont mis en lumière et dressé à jamais au-dessus des sociétés modifiables les deux grands faits de l'homme : le christianisme a dégagé l'égalité; la révolution française a dégagé la liberté.

Là où ces deux faits manquent, la vie n'est pas.

Être tous frères, être tous libres, c'est vivre; ce sont les deux mouvements de poumons de la civilisation.

Égalité, liberté, aspiration et respiration du genre humain.

Cela posé, il est étrange d'entendre raisonner sur les *libertés accessoires* et sur les *libertés nécessaires*.

L'un dit : Vous respirerez quand on pourra.

L'autre dit : Vous respirerez comme on voudra.

Les libertés, cette énonciation est un non-sens. La liberté est. Elle a cela de commun avec Dieu, qu'elle exclut le pluriel.

Elle aussi, elle dit : *sum qui sum.*

Tenez donc haut votre drapeau. Votre cri *liberté,* c'est le verbe même de la civilisation. C'est le sublime *fiat lux* de l'homme, c'est le profond et mystérieux appel qui fera lever l'astre. L'astre est derrière l'horizon, et il vous entend. Courage !

Pardonnez au solitaire si, provoqué par vos éloquentes et graves paroles et par votre puissant mot de ralliement, il est sorti un moment de son silence. Je me hâte d'y rentrer, mais auparavant, monsieur, laissez-moi vous serrer la main.

VICTOR HUGO.

II

LE CONDAMNÉ A MORT DE JERSEY

BRADLEY

LETTRE A UN AMI

Bruxelles, 27 juillet 1866.

Je suis en voyage, et vous aussi. Je ne sais où vous adresser ma lettre. Vous arrivera-t-elle ? La vôtre pourtant m'est parvenue, mais pas un des journaux dont vous me parlez. Vous me demandez d'intervenir ; mais je ne sais pas le premier mot de cette lugubre affaire Bradley. Et puis, hélas ! que dire ? Bradley n'est qu'un détail ; son supplice se perd dans le grand supplice universel. La civilisation, en ce moment, est sur le chevalet. En Angleterre, on rétablit la fusillade ; en Russie, la torture ; en Allemagne, le banditisme. A Paris, abaissement de la conscience politique, de la conscience littéraire, de la conscience philosophique. La guillotine française travaille de façon à piquer d'honneur le gibet anglais.

Partout le progrès est remis en question. Partout la liberté est reniée. Partout l'idéal est insulté. Partout la réaction prospère sous ses divers pseudonymes, bon ordre, bon goût, bon sens, bonnes lois, etc. ; mots qui sont des mensonges.

Jersey, la petite île, était en avant des grands peuples. Elle était libre, honnête, intelligente, humaine. Il paraît que Jersey, voyant que le monde recule, tient à reculer, elle aussi. Paris a décapité Philippe, Jersey va pendre Bradley. Émulation en sens inverse du progrès.

Jersey affirmait le progrès; Jersey va affirmer la réaction.

Le 11 août, fête dans l'île. On étranglera un homme.

Jersey tient à avoir, comme un roi de Prusse ou un empereur de Russie, son accès de férocité. O pauvre petit coin de terre!

Quel démenti à Dieu, qui a tant fait pour ce charmant pays! Quelle ingratitude envers cette douce, sereine et bienfaisante nature! Un gibet à Jersey! Qui est heureux devrait être clément.

J'aime Jersey, je suis navré.

Publiez ma lettre si vous voulez. Tout aujourd'hui s'efforce d'étouffer la lumière. Ne nous lassons pas cependant; et, si le présent est sourd, jetons dans l'avenir, qui nous entendra, les protestations de la vérité et de l'humanité contre l'horrible nuit.

V. H.

III

LA CRÈTE

Un cri m'arrive d'Athènes.

Dans la ville de Phidias et d'Eschyle un appel m'est fait, des voix prononcent mon nom.

Qui suis-je pour mériter un tel honneur? Rien. Un vaincu.

Et qui est-ce qui s'adresse à moi? Des vainqueurs.

Oui, candiotes héroïques, opprimés d'aujourd'hui, vous êtes les vainqueurs de l'avenir. Persévérez. Même étouffés, vous triompherez. La protestation de l'agonie est une force. C'est l'appel devant Dieu, qui casse... quoi? les rois.

Ces toutes-puissances que vous avez contre vous, ces coalitions de forces aveugles et de préjugés tenaces, ces antiques tyrannies armées, ont pour principal attribut une remarquable facilité de naufrage. La tiare en poupe, le turban en proue, le vieux navire monarchique fait eau. Il sombre à cette heure au Mexique, en Autriche, en Espagne, en Hanovre, en Saxe, à Rome, et ailleurs. Persévérez.

Vaincus, vous ne pouvez l'être.

Une insurrection étouffée n'est point un principe supprimé.

Il n'y a pas de faits accomplis. Il n'y a que le droit.

Les faits ne s'accomplissent jamais. Leur inachèvement perpétuel est l'en-cas laissé au droit. Le droit est insubmersible. Des vagues d'événements passent dessus ; il reparaît. La Pologne noyée surnage. Voilà quatrevingt-quatorze ans que la politique européenne charrie ce cadavre, et que les peuples regardent flotter, au-dessus des faits accomplis, cette âme.

Peuple de Crète, vous aussi vous êtes une âme.

Grecs de Candie, vous avez pour vous le droit, et vous avez pour vous le bon sens. Le *pourquoi* d'un pacha en Crète échappe à la raison. Ce qui est vrai de l'Italie est vrai de la Grèce. Venise ne peut être rendue à l'une sans que la Crète soit rendue à l'autre. Le même principe ne peut affirmer d'un côté, et mentir de l'autre. Ce qui est là l'aurore ne peut être ici le sépulcre.

En attendant, le sang coule, et l'Europe laisse faire. Elle en prend l'habitude. C'est aujourd'hui le tour du sultan. Il extermine une nationalité.

Existe-t-il un droit divin turc, vénérable au droit divin chrétien? Le meurtre, le vol, le viol, s'abattent à cette heure sur Candie comme ils se ruaient, il y a six mois, sur l'Allemagne. Ce qui ne serait pas permis à Schinderhannes est permis à la politique. Avoir l'épée au côté et assister tranquillement à des massacres, cela s'appelle être homme d'état. Il paraît que la religion est intéressée à ce que les turcs fassent paisiblement l'égorgement de Candie, et que la société serait ébranlée si, entre Scarpento et Cythère, on ne passait point les petits enfants au fil de l'épée. Saccager les moissons et brûler les villages est utile. Le motif qui explique ces exterminations et les fait tolérer est au-dessus de notre pénétration. Ce qui s'est fait en Allemagne cet été nous étonne également. Une des humiliations des hommes qu'un long exil a rendus stupides — j'en suis un — c'est de ne point comprendre les grandes raisons des assassins actuels.

N'importe. La question crétoise est désormais posée.

Elle sera résolue, et résolue, comme toutes les questions de ce siècle, dans le sens de la délivrance.

La Grèce complète, l'Italie complète, Athènes au som-

met de l'une, Rome au sommet de l'autre; voilà ce que nous, France, nous devons à nos deux mères.

C'est une dette, la France l'acquittera. C'est un devoir, la France le remplira.

Quand ?

Persévérez.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 2 décembre 1866.

1867

La Turquie sur la Crète. — L'Angleterre sur l'Irlande.
Le Mexique recule. Le Portugal avance.
Maximilien. — John Brown. — Hernani. — *Garibaldi. — Mentana.*
Louis Bonaparte. — Les petits enfants pauvres.

I

LA CRÈTE

LE PEUPLE CRÉTOIS A VICTOR HUGO

Omalos (Éparchie de Cydonie), Crète, 16 janvier 1867.

Un souffle de ton âme puissante est venu vers nous et a séché nos pleurs.

Nous avions dit à nos enfants : Par delà les mers il est des peuples généreux et forts, qui veulent la justice et briseront nos fers.

Si nous périssons dans la lutte, si nous vous laissons orphelins, errant dans la montagne avec vos mères affamées, ces peuples vous adopteront et vous n'aurez plus à souffrir.

Cependant, nous regardions en vain vers l'occident. De l'occident, aucun secours ne nous venait. Nos enfants disaient : Vous nous avez trompés. Ta lettre est venue, plus précieuse pour nous que la meilleure armée.

Car elle affirme notre droit.

C'est parce que nous savions notre droit que nous nous sommes soulevés.

Pauvres montagnards, à peine armés, nous n'avions pas la prétention de vaincre à nous seuls ces deux grands empires alliés contre nous, l'Égypte et la Turquie.

Mais nous voulions faire appel à l'opinion publique, seule maîtresse, nous a-t-on dit, du monde actuel, faire appel aux grandes âmes qui, comme toi, dirigent cette opinion.

Grâce aux découvertes de la science, la force matérielle appartient aujourd'hui à la civilisation.

Il y a quatre siècles l'Europe était impuissante contre les barbares. Aujourd'hui, elle leur fait la loi.

Aussi n'y aura-t-il plus d'oppression dans l'humanité quand l'Europe le voudra.

Pourquoi donc, en vue des côtes italiennes, au centre de la Méditerrannée, à trente heures de la France, laisse-t-elle subsister un pacha? comme au temps où les Turcs assiégeaient Otrante en Italie, Vienne en Allemagne!

L'esclavage de la race noire vient d'être aboli en Amérique. Mais le nôtre est bien plus odieux, bien plus insupportable que ne l'était celui des nègres. Malgré toutes les chartes, un turc est toujours un maître plus dur qu'un citoyen des États-Unis.

Si tu pouvais connaître l'histoire de chacune de nos familles, comme tu connais celle de notre malheureux pays, tu y verrais partout l'exil, la persécution, la mort, le père égorgé par le sabre de nos tyrans, la mère enlevée à ses petits enfants pour le plus avilissant des esclavages, les sœurs souillées, les frères blessés ou tués.

A ceux qui nous laissent tant souffrir et qui pourraient nous sauver, nous ne dirons que ceci : Vous ne savez donc pas la vérité?

Quand deux vaisseaux, l'un anglais, l'autre russe, ont débarqué au Pirée quelques-unes de nos familles, il y avait là des étrangers. Ces étrangers ont vu que nous n'avions pas exagéré nos souffrances.

Poëte, tu es lumière. Nous t'en conjurons, éclaire ceux qui nous ignorent, ceux que des imposteurs ont prévenus contre notre sainte cause.

Poëte, notre belle langue le dit, tu es créateur, créateur des peuples, comme les chantres antiques.

Par tes chants splendides des *Orientales*, tu as déjà grandement travaillé à créer le peuple hellène moderne.

Achève ton œuvre.

Tu nous appelles vainqueurs. C'est par toi que nous vaincrons.

Au nom du peuple crétois, et par délégation des capitaines du pays,
Le commandant des quatre départements de la Canée,

J. Zimbrakakis.

Hauteville-House, 17 février 1867.

En écrivant ces lignes, j'obéis à un ordre venu de haut; à un ordre venu de l'agonie.

Il m'est fait de Grèce un deuxième appel.

Une lettre, sortie du camp des insurgés, datée d'Omalos, éparchie de Cydonie, teinte du sang des martyrs, écrite au milieu des ruines, au milieu des morts, au milieu de l'honneur et de la liberté, m'arrive. Elle a quelque chose d'héroïquement impératif. Elle porte cette suscription : *Le peuple crétois à Victor Hugo*. Cette lettre me dit : *Continue ce que tu as commencé*.

Je continue, et, puisque Candie expirante le veut, je reprends la parole.

Cette lettre est signée : *Zimbrakakis*.

Zimbrakakis est le héros de cette insurrection candiote dont Zirisdani est le traître.

A de certaines heures vaillantes, les peuples s'incarnent dans des soldats, qui sont en même temps des esprits ; tel fut Washington, tel fut Botzaris, tel est Garibaldi.

Comme John Brown s'est levé pour les noirs, comme Garibaldi s'est levé pour l'Italie, Zimbrakakis se lève pour la Crète.

S'il va jusqu'au bout, et il ira, soit qu'il succombe comme John Brown, soit qu'il triomphe comme Garibaldi, Zimbrakakis sera grand.

Veut-on savoir où en est la Crète ? Voici des faits.

L'insurrection n'est pas morte. On lui a repris la plaine, mais elle a gardé la montagne.

Elle vit, elle appelle, elle crie au secours.

Pourquoi la Crète s'est-elle révoltée ? Parce que Dieu l'avait faite le plus beau pays du monde, et les turcs le plus misérable ; parce qu'elle a des produits et pas de commerce, des villes et pas de chemins, des villages et pas de sentiers, des ports et pas de cales, des rivières et pas de ponts, des enfants et pas d'écoles, des droits et pas de lois, le soleil et pas de lumière. Les turcs y font la nuit.

Elle s'est révoltée parce que la Crète est Grèce et non Turquie, parce que l'étranger est insupportable, parce que l'oppresseur, s'il est de la race de l'opprimé, est odieux, et, s'il n'en est pas, horrible ; parce qu'un maître baragouinant la barbarie dans le pays d'Étéarque et de Minos est impossible ; parce que tu te révolterais, France !

La Crète s'est révoltée et elle a bien fait.

Qu'a produit cette révolte ? je vais le dire. Jusqu'au

3 janvier, quatre batailles, dont trois victoires. Apocorona, Vaffé, Castel Selino, et un désastre illustre, Arcadion! l'île coupée en deux par l'insurrection, moitié aux turcs, moitié aux grecs; une ligne d'opérations allant par Sciffo et Rocoli, de Kissamos à Lassiti et même à Girapetra. Il y a six semaines, les turcs refoulés n'avaient plus que quelques points du littoral, et le versant occidental des monts Psiloriti où est Ambelirsa. En cette minute, le doigt levé de l'Europe eût sauvé Candie. Mais l'Europe n'avait pas le temps. Il y avait une noce en cet instant-là, et l'Europe regardait le bal.

On connaît ce mot, Arcadion, on connaît peu le fait. En voici les détails précis et presque ignorés. Dans Arcadion, monastère du mont Ida, fondé par Héraclius, seize mille turcs attaquent cent quatrevingt-dix-sept hommes, et trois cent quarante-trois femmes, plus les enfants. Les turcs ont vingt-six canons et deux obusiers, les grecs ont deux cent quarante fusils. La bataille dure deux jours et deux nuits; le couvent est troué de douze cents boulets; un mur s'écroule, les turcs entrent, les grecs continuent le combat, cent cinquante fusils sont hors de service, on lutte encore six heures dans les cellules et dans les escaliers, et il y a deux mille cadavres dans la cour. Enfin la dernière résistance est forcée; le fourmillement des turcs vainqueurs emplit le couvent. Il ne reste plus qu'une salle barricadée où est la soute aux poudres, et dans cette salle, près d'un autel, au centre d'un groupe d'enfants et de mères, un homme de quatrevingts ans, un prêtre, l'igoumène Gabriel, en prière. Dehors on tue les pères et les maris; mais ne pas être tués, ce sera la misère de ces femmes et de ces enfants, promis à deux harems. La porte, battue de coups de hache, va céder et tomber. Le vieillard prend sur l'autel un cierge, regarde ces enfants et ces femmes, penche le cierge sur la poudre et les sauve. Une intervention terrible, l'explosion, secourt les vaincus, l'agonie se fait triomphe, et ce couvent héroïque, qui a combattu comme une forteresse, meurt comme un volcan.

Psara n'est pas plus épique, Missolonghi n'est pas plus sublime.

Tels sont les faits. Qu'est-ce que font les gouvernements

dits civilisés? Qu'est-ce qu'ils attendent? Ils chuchotent : Patience, nous négocions.

Vous négociez! Pendant ce temps-là on arrache les oliviers et les châtaigniers, on démolit les moulins à huile, on incendie les villages, on brûle les récoltes, on envoie des populations entières mourir de faim et de froid dans la montagne, on décapite les maris, on pend les vieillards, et un soldat turc, qui voit un petit enfant gisant à terre, lui enfonce dans les narines une chandelle allumée pour s'assurer s'il est mort. C'est ainsi que cinq blessés ont été, à Arcadion, réveillés pour être égorgés.

Patience! dites-vous. Pendant ce temps-là les turcs entrent au village Mourniès, où il ne reste que des femmes et des enfants, et, quand ils en sortent, on ne voit plus qu'un monceau de ruines croulant sur un monceau de cadavres, grands et petits.

Et l'opinion publique? que fait-elle? que dit-elle? Rien. Elle est tournée d'un autre côté. Que voulez-vous? Ces catastrophes ont un malheur; elles ne sont pas à la mode.

Hélas!

La politique patiente des gouvernements se résume en deux résultats : déni de justice à la Grèce, déni de pitié à l'humanité.

Rois, un mot sauverait ce peuple. Un mot de l'Europe est vite dit. Dites-le. A quoi êtes-vous bons, si ce n'est à cela ?

Non. On se tait, et l'on veut que tout se taise. Défense de parler de la Crète. Tel est l'expédient. Six ou sept grandes puissances conspirent contre un petit peuple. Quelle est cette conspiration? La plus lâche de toutes. La conspiration du silence.

Mais le tonnerre n'en est pas.

Le tonnerre vient de là-haut, et, en langue politique, le tonnerre s'appelle révolution.

VICTOR HUGO.

II

LES FENIANS

Après la Crète, l'Irlande se tourne vers l'habitant de Guernesey. Les femmes des Fenians condamnés lui écrivent. De là une lettre de Victor Hugo à l'Angleterre.

A L'ANGLETERRE

L'angoisse est à Dublin. Les condamnations se succèdent, les grâces annoncées ne viennent pas. Une lettre que nous avons sous les yeux dit : — « ... La potence va se dresser ; le général Burke d'abord ; viendront ensuite le capitaine Mac Afferty, le capitaine Mac Clure, puis trois autres, Kelly, Joice et Cullimane... Il n'y a pas une minute à perdre... Des femmes, des jeunes filles vous suplient... Notre lettre vous arrivera-t-elle à temps ?... » Nous lisons cela, et nous n'y croyons pas. On nous dit : L'échafaud est prêt. Nous répondons : Cela n'est pas possible. Calcraft n'a rien à voir à la politique. C'est déjà trop qu'il existe à côté. Non, l'échafaud politique n'est pas possible en Angleterre. Ce n'est pas pour imiter les gibets de la Hongrie que l'Angleterre a acclamé Kossuth ; ce n'est pas pour recommencer les potences de la Sicile que l'Angleterre a glorifié Garibaldi. Que signifieraient les hourras de Londres et de Southampton ? Supprimez alors tous vos comités polonais, grecs, italiens. Soyez l'Espagne.

Non, l'Angleterre, en 1867, n'exécutera pas l'Irlande. Cette Élisabeth ne décapitera pas cette Marie Stuart.

Le dix-neuvième siècle existe.

Pendre Burke ! Impossible. Allez-vous copier Tallaferro tuant John Brown, Chacon tuant Lopez, Geffrard tuant le jeune Delorme, Ferdinand tuant Pisacane?

Quoi ! après la révolution anglaise ! quoi ! après la révolution française ! quoi ! dans la grande et lumineuse époque où nous sommes ! il n'a donc été rien dit, rien pensé, rien proclamé, rien fait, depuis quarante ans !

Quoi ! nous présents, qui sommes plus que des spectateurs, qui sommes des témoins, il se passerait de telles choses ! Quoi ! les vieilles pénalités sauvages sont encore là ! Quoi ! à cette heure, il se prononce de ces sentences : « Un tel, tel jour, vous serez traîné sur la claie au lieu de votre supplice, puis votre corps sera coupé en quatre quartiers, lesquels seront laissés à la disposition de sa majesté qui en ordonnera selon son bon plaisir ? » Quoi ! un matin de mai ou de juin, aujourd'hui, demain, un homme, parce qu'il a une foi politique ou nationale, parce qu'il a lutté pour cette foi, parce qu'il a été vaincu, sera lié de cordes, masqué du bonnet noir, et pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Non ! vous n'êtes pas l'Angleterre pour cela.

Vous avez actuellement sur la France cet avantage d'être une nation libre. La France, aussi grande que l'Angleterre, n'est pas maîtresse d'elle-même, et c'est là un sombre amoindrissement. Vous en tirez vanité. Soit. Mais prenez garde. On peut en un jour reculer d'un siècle. Rétrograder jusqu'au gibet politique ! vous, l'Angleterre ! Alors, dressez une statue à Jeffryes.

Pendant ce temps-là, nous dresserons une statue à Voltaire.

Y pensez-vous ? Quoi ! vous avez Sheridan et Fox qui ont fondé l'éloquence parlementaire, vous avez Howard qui a aéré la prison et attendri la pénalité, vous avez Wilberforce qui a aboli l'esclavage, vous avez Rowland Hill qui a vivifié la circulation postale, vous avez Cobden qui a créé le libre échange, vous avez donné au monde l'impulsion colonisatrice, vous avez fait le premier câble transatlantique,

vous êtes en pleine possession de la virilité politique, vous pratiquez magnifiquement sous toutes les formes le grand droit civique, vous avez la liberté de la presse, la liberté de la tribune, la liberté de la conscience, la liberté de l'association, la liberté de l'industrie, la liberté domiciliaire, la liberté individuelle, vous allez par la réforme arriver au suffrage universel, vous êtes le pays du vote, du poll, du meeting, vous êtes le puissant peuple de l'*habeas corpus*. Eh bien ! à toute cette splendeur ajoutez ceci, Burke pendu, et, précisément parce que vous êtes le plus grand des peuples libres, vous devenez le plus petit !

On ne sait point le ravage que fait une goutte de honte dans la gloire. De premier, vous tomberiez dernier ! Quelle est cette ambition en sens inverse ? Quelle est cette soif de déchoir ? Devant ces gibets dignes de la démence de George III, le continent ne reconnaîtrait plus l'auguste Grande-Bretagne du progrès. Les nations détourneraient leur face. Un affreux contre-sens de civilisation aurait été commis, et par qui ? par l'Angleterre ! Surprise lugubre. Stupeur indignée. Quoi de plus hideux qu'un soleil d'où, tout à coup, il sortirait de la nuit !

Non, non, non ! je le répète, vous n'êtes pas l'Angleterre pour cela.

Vous êtes l'Angleterre pour montrer aux nations le progrès, le travail, l'initiative, la vérité, le droit, la raison, la justice, la majesté de la liberté ! Vous êtes l'Angleterre pour donner le spectacle de la vie et non l'exemple de la mort.

L'Europe vous rappelle au devoir.

Prendre à cette heure la parole pour ces condamnés, c'est venir au secours de l'Irlande ; c'est aussi venir au secours de l'Angleterre.

L'une est en danger du côté de son droit, l'autre du côté de sa gloire.

Les gibets ne seront point dressés.

Burke, M'Clure, M'Afferty, Kelly, Joice, Cullinane, ne mourront point. Épouses et filles qui avez écrit à un proscrit, il est inutile de vous couper des robes noires. Regardez avec confiance vos enfants dormir dans leurs

berceaux. C'est une femme en deuil qui gouverne l'Angleterre. Une mère ne fera pas des orphelins, une veuve ne fera pas des veuves.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 28 mai 1867.

Cette parole fut entendue. Les Fenians ne furent pas exécutés

III

L'EMPEREUR MAXIMILIEN

AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE MEXICAINE

Juarez, vous avez égalé John Brown.

L'Amérique actuelle a deux héros, John Brown et vous. John Brown, par qui est mort l'esclavage ; vous, par qui a vécu la liberté.

Le Mexique s'est sauvé par un principe et par un homme. Le principe, c'est la république; l'homme, c'est vous.

C'est, du reste, le sort de tous les attentats monarchiques d'aboutir à l'avortement. Toute usurpation commence par Puebla et finit par Queretaro.

L'Europe, en 1863, s'est ruée sur l'Amérique. Deux monarchies ont attaqué votre démocratie; l'une avec un prince, l'autre avec une armée; l'armée apportant le prince. Alors le monde a vu ce spectacle : d'un côté, une armée, la plus aguerrie des armées de l'Europe, ayant pour point d'appui une flotte aussi puissante sur mer qu'elle sur terre, ayant pour ravitaillement toutes les finances de la France, recrutée sans cesse, bien commandée, victorieuse en Afrique, en Crimée, en Italie, en Chine, vaillamment fanatique de son drapeau, possédant à

profusion chevaux, artillerie, provisions, munitions formidables. De l'autre côté, Juarez.

D'un côté, deux empires; de l'autre, un homme. Un homme avec une poignée d'autres. Un homme chassé de ville en ville, de bourgade en bourgade, de forêt en forêt, visé par l'infâme fusillade des conseils de guerre, traqué. errant, refoulé aux cavernes comme une bête fauve, acculé au désert, mis à prix. Pour généraux quelques désespérés, pour soldats quelques déguenillés. Pas d'argent, pas de pain, pas de poudre, pas de canons. Les buissons pour citadelles. Ici l'usurpation appelée légitimité, là le droit appelé bandit. L'usurpation, casque en tête et le glaive impérial à la main, saluée des évêques, poussant devant elle et traînant derrière elle toutes les légions de la force. Le droit, seul et nu. Vous, le droit, vous avez accepté le combat.

La bataille d'Un contre Tous a duré cinq ans. Manquant d'hommes, vous avez pris pour projectiles les choses. Le climat, terrible, vous a secouru ; vous avez eu pour auxiliaire votre soleil. Vous avez eu pour défenseurs les lacs infranchissables, les torrents pleins de caïmans, les marais pleins de fièvres, les végétations morbides, le vomito prieto des terres chaudes, les solitudes de sel, les vastes sables sans eau et sans herbe où les chevaux meurent de soif et de faim. le grand plateau sévère d'Anahuc qui se garde par sa nudité comme la Castille, les plaines à gouffres, toujours émues du tremblement des volcans, depuis le Colima jusqu'au Nevado de Toluca; vous avez appelé à votre aide vos barrières naturelles, l'âpreté des Cordilières, les hautes digues basaltiques, les colossales roches de porphyre. Vous avez fait la guerre des géants en combattant à coup de montagnes.

Et un jour, après ces cinq années de fumée, de poussière et d'aveuglement, la nuée s'est dissipée, et l'on a vu les deux empires à terre, plus de monarchie, plus d'armée, rien que l'énormité de l'usurpation en ruine, et sur cet écroulement un homme debout, Juarez, et, à côté de cet homme, la liberté.

Vous avez fait cela, Juarez, et c'est grand. Ce qui vous reste à faire est plus grand encore.

Écoutez, citoyen président de la république mexicaine. Vous venez de terrasser les monarchies sous la démocratie. Vous leur en avez montré la puissance ; maintenant montrez-leur-en la beauté. Après le coup de foudre, montrez l'aurore. Au césarisme qui massacre, montrez la république qui laisse vivre. Aux monarchies qui usurpent et exterminent, montrez le peuple qui règne et se modère. Aux barbares montrez la civilisation. Aux despotes montrez les principes.

Donnez aux rois, devant le peuple, l'humiliation de l'éblouissement.

Achevez-les par la pitié.

C'est surtout par la protection de notre ennemi que les principes s'affirment. La grandeur des principes, c'est d'ignorer. Les hommes n'ont pas de noms devant les principes ; les hommes sont l'Homme. Les principes ne connaissent qu'eux-mêmes. Dans leur stupidité auguste, ils ne savent que ceci : *la vie humaine est inviolable.*

O vénérable impartialité de la vérité ! le droit sans discernement, occupé seulement d'être le droit, que c'est beau !

C'est devant ceux qui auraient légalement mérité la mort qu'il importe d'abjurer cette voie de fait. Le plus beau renversement de l'échafaud se fait devant le coupable.

Que le violateur des principes soit sauvegardé par un principe. Qu'il ait ce bonheur, et cette honte ! Que le persécuteur du droit soit abrité par le droit. En le dépouillant de sa fausse inviolabilité, l'inviolabilité royale, vous mettez à nu la vraie, l'inviolabilité humaine. Qu'il soit stupéfait de voir que le côté par lequel il est sacré, c'est le côté par lequel il n'est pas empereur. Que ce prince, qui ne se savait pas homme, apprenne qu'il y a en lui une misère, le prince, et une majesté, l'homme.

Jamais plus magnifique occasion ne s'est offerte. Osera-t-on frapper Berezowski en présence de Maximilien sain et sauf? L'un a voulu tuer un roi, l'autre a voulu tuer une nation.

Juarez, faites faire à la civilisation ce pas immense. Juarez, abolissez sur toute la terre la peine de mort.

Que le monde voie cette chose prodigieuse : la répu-

blique tient en son pouvoir son assassin, un empereur; au moment de l'écraser, elle s'aperçoit que c'est un homme, elle le lâche et lui dit : Tu es du peuple comme les autres. Va!

Ce sera là, Juarez, votre deuxième victoire. La première, vaincre l'usurpation, est superbe; la seconde, épargner l'usurpateur, sera sublime.

Oui, à ces rois dont les prisons regorgent, dont les échafauds sont rouillés de meurtres, à ces rois des gibets, des exils, des présides et des Sibéries, à ceux-ci qui ont la Pologne, à ceux-ci qui ont l'Irlande, à ceux-ci qui ont la Havane, à ceux-ci qui ont la Crète, à ces princes obéis par les juges, à ces juges obéis par les bourreaux, à ces bourreaux obéis par la mort, à ces empereurs qui font si aisément couper une tête d'homme, montrez comment on épargne une tête d'empereur!

Au-dessus de tous les codes monarchiques d'où tombent des gouttes de sang, ouvrez la loi de lumière, et, au milieu de la plus sainte page du livre suprême, qu'on voie le doigt de la République posé sur cet ordre de Dieu : *Tu ne tueras point.*

Ces quatre mots contiennent le devoir.

Le devoir, vous le ferez.

L'usurpateur sera sauvé, et le libérateur n'a pu l'être, hélas! Il y a huit ans, le 2 décembre 1859, j'ai pris la parole au nom de la démocratie, et j'ai demandé aux États-Unis la vie de John Brown. Je ne l'ai pas obtenue. Aujourd'hui je demande au Mexique la vie de Maximilien. L'obtiendrai-je?

Oui. Et peut-être à cette heure est-ce déjà fait.

Maximilien devra la vie à Juarez.

Et le châtiment? dira-t-on.

Le châtiment, le voilà.

Maximilien vivra « par la grâce de la République ».

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 20 juin 1867.

Cette lettre fut écrite et envoyée le 20 juin 1867. En ce moment-là même, et pour ainsi dire à l'heure où Victor Hugo écrivait, avait lieu à Paris la première représentation de la reprise d'*Hernani*. La lettre à Juarez fut publiée le 21 par les journaux anglais et les journaux belges. En même temps une dépêche télégraphique expédiée de Londres par l'ambassade d'Autriche et par ordre spécial du vieil empereur Ferdinand II annonçait à Juarez que Victor Hugo demandait la grâce de Maximilien. Cette dépêche arriva trop tard. Maximilien venait d'être exécuté. La république mexicaine perdit là une grande occasion de gloire.

IV

VOLTAIRE

En 1867, le *Siècle* ouvrit une souscription populaire pour élever une statue à Voltaire. Victor Hugo envoya la liste de souscription du groupe des proscrits de Guernesey. Il écrivit au rédacteur du *Siècle :*

Souscrire pour la statue de Voltaire est un devoir public.

Voltaire est précurseur.

Porte-flambeau du dix-huitième siècle, il précède et annonce la révolution française. Il est l'étoile de ce grand matin.

Les prêtres ont raison de l'appeler Lucifer.

VICTOR HUGO.

V

JOHN BROWN

« Les gérants d'un journal de Paris, *la Coopération*, organisèrent, il y a quelques mois, une souscription limitée à un penny, afin de présenter une médaille à la veuve d'Abraham Lincoln. Ayant accompli cet objet, ils ont ouvert une souscription semblable afin de présenter un testimonial pareil à la veuve de John Brown; ils viennent d'adresser la lettre suivante à M. Victor Hugo :

(*Courrier de l'Europe.*)

Paris, le 30 juin 1867.

« Monsieur,

« Nous ouvrons une souscription à dix centimes pour offrir une médaille à la veuve de John Brown.

« Votre nom doit figurer en tête de nos listes.

« Nous vous inscrivons d'office le premier.

« Salutations fraternelles et respectueuses.

« PAUL BLANC,
« L'un des gérants de *la Coopération.* »

M. Victor Hugo a envoyé la réponse suivante :

Monsieur,

Je vous remercie.

Mon nom appartient à quiconque veut s'en servir pour le progrès et pour la vérité.

Une médaille à Lincoln appelle une médaille à John Brown. Acquittons cette dette, en attendant que l'Amérique acquitte la sienne. L'Amérique doit à John Brown une statue aussi haute que la statue de Washington. Washington a fondé la république, John Brown a promulgué la liberté.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 3 juillet 1867.

VI

LA PEINE DE MORT

ABOLIE EN PORTUGAL

« On sait que le jeune roi dom Luiz de Portugal, avant de quitter son pays pour aller visiter l'Exposition universelle, a eu l'honneur de signer une loi votée par les deux chambres du parlement, qui abolit la peine de mort.

« Cet événement considérable dans l'histoire de la civilisation a donné lieu, entre un noble portugais et Victor Hugo, à la correspondance qu'on va lire. »

(*Courrier de l'Europe,* 10 août 1867.)

A M. VICTOR HUGO

Lisbonne, le 27 juin 1867.

On vient de remporter un grand triomphe! Encore mieux; la civilisation a fait un pas de géant, le progrès s'est acquis un solide fondement de plus! La lumière a rayonné plus vive. Et les ténèbres ont reculé.

L'humanité compte une victoire immense. Les nations rendront successivement hommage à la vérité; et les peuples apprendront à bien connaître leurs vrais amis, les vrais amis de l'humanité.

Maître! votre voix qui se fait toujours entendre lorsqu'il faut défendre un grand principe, mettre en lumière une grande idée, exalter les plus nobles actions; votre voix qui ne se fatigue jamais

de plaider la cause de l'opprimé contre l'oppresseur, du faible contre le fort; votre voix, qu'on écoute avec respect de l'orient à l'occident, et dont l'écho parvient jusqu'aux endroits les plus reculés de l'univers; votre voix qui, tant de fois, se détacha forte, vigoureuse, terrible, comme celle d'un prophète géant de l'humanité, est arrivée jusqu'ici, a été comprise ici, a parlé aux cœurs, a été traduite en un grand fait ici... dans ce recoin, quoique béni, presque invisible dans l'Europe, microscopique dans le monde; dans cette terre de l'extrême occident, si célèbre jadis, qui sut inscrire des pages brillantes et ineffaçables dans l'histoire des nations, qui a ouvert les ports de l'Inde au commerce du monde, qui a dévoilé des contrées inconnues, dont les hauts faits sont aujourd'hui presque oubliés et comme effacés par les modernes conquêtes de la civilisation, dans cette petite contrée enfin qu'on appelle Portugal.

Pourquoi les petits et les humbles ne se lèveraient-ils pas, quand le dix-neuvième siècle est déjà si près de son terme, pour crier aux grands et aux puissants : L'humanité est gémissante, régénérons-la; l'humanité se remue, calmons-la; l'humanité va tomber dans l'abîme, sauvons-la?

Pourquoi les petits ne pourraient-ils pas montrer aux grands le chemin de la perfection? Pourquoi ne pourraient-ils, seulement parce qu'ils sont petits, apprendre aux puissants le chemin du devoir?

Le Portugal est une contrée petite, sans doute, mais l'arbre de la liberté s'y est déjà vigoureusement épanoui; le Portugal est une contrée petite, sans doute, mais on n'y rencontre plus un seul esclave; le Portugal est une contrée petite, c'est vrai; mais, c'est vous qui l'avez dit, c'est une grande nation.

Maître! on vient de remporter un grand triomphe, je vous l'annonce. Les deux chambres du parlement ont voté dernièrement l'abolition de la peine de mort.

Cette abolition, qui depuis plusieurs années existait de fait, est aujourd'hui de droit. C'est déjà une loi. Et c'est une grande loi dans une nation petite. Noble exemple! Sainte leçon!

Recevez l'embrassement respectueux de votre dévoué ami et très humble disciple.

PEDRO DE BRITO ARANHA.

A M. PEDRO DE BRITO ARANHA

Hauteville-House, 15 juillet.

Votre noble lettre me fait battre le cœur.

Je savais la grande nouvelle; il m'est doux d'en recevoir par vous l'écho sympathique.

Non, il n'y a pas de petits peuples.

Il y a de petits hommes, hélas!

Et quelquefois ce sont ceux qui mènent les grands peuples.

Les peuples qui ont des despotes ressemblent à des lions qui auraient des muselières.

J'aime et je glorifie votre beau et cher Portugal. Il est libre, donc il est grand.

Le Portugal vient d'abolir la peine de mort.

Accomplir ce progrès, c'est faire le grand pas de la civilisation.

Dès aujourd'hui le Portugal est à la tête de l'Europe.

Vous n'avez pas cessé d'être, vous portugais, des navigateurs intrépides. Vous allez en avant, autrefois dans l'océan, aujourd'hui dans la vérité. Proclamer des principes, c'est plus beau encore que de découvrir des mondes.

Je crie : Gloire au Portugal, et à vous : Bonheur!

Je presse votre cordiale main.

V. H.

VII

HERNANI

Les exils se composent de détails de tous genres qu'il faut noter, quelle que soit la petitesse du proscripteur. L'histoire se complète par ces curiosités-là. Ainsi M. Louis Bonaparte ne proscrivit pas seulement Victor Hugo, il proscrivit encore *Hernani;* il proscrivit tous les drames de l'écrivain banni. Exiler un homme ne suffit pas, il faut exiler sa pensée. On voudrait exiler jusqu'à son souvenir. En 1853, le portrait de Victor Hugo fut une chose séditieuse; il fut interdit à MM. Pelvey et Marescq de le publier en tête d'une édition nouvelle qu'ils mettaient en vente.

Les puérilités finissent par s'user; l'opinion s'impatiente et réclame. En 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle, M. Bonaparte permit *Hernani.*

On verra un peu plus loin que ce ne fut pas pour longtemps.

Depuis la deuxième interdiction, *Hernani* n'a pas reparu au Théâtre-Français.

Du reste, disons-le en passant, aujourd'hui encore, en 1875, beaucoup de choses faites par l'empire semblent avoir force de loi sous la république. La république que nous avons vit de l'état de siége et s'accommode de la censure, et un peu d'empire mêlé à la liberté ne lui déplaît pas. Les drames de Victor Hugo continuent d'être à peu près interdits; nous disons à peu près, car ce qui était patent sous l'empire est latent sous la république. C'est la franchise de moins, voilà tout. Les théâtres officiels semblent avoir, à l'égard de Victor Hugo, une consigne qu'ils exécutent silencieusement. Quelquefois cependant le naturel militaire éclate, et la censure a la bonhomie soldatesque de s'avouer. Le censeur sabreur renonce aux petites décences bêtes du sbire civil, et se montre. Ainsi M. le général Ladmirault ne s'est pas caché pour interdire, au nom de

l'état de siége, *le Roi s'amuse*. Il ne s'est même pas donné la peine d'expliquer en quoi Triboulet mettait Marie Alacoque en danger. Cela lui a paru évident, et cela lui a suffi; cela doit nous suffire aussi.

On se souvient qu'il y a deux ans un autre fonctionnaire, sous-préfet celui-là, a fait effacer *le Revenant* de l'affiche d'un théâtre de province, en déclarant que, pour dire sur un théâtre quoi que ce soit qui fût de Victor Hugo, il fallait une permission spéciale du ministre de l'intérieur, *renouvelable tous les soirs*.

Revenons à 1867.

La reprise de *Hernani*, faite en 1867, eut lieu le 20 juin, au moment même où Victor Hugo intercédait pour Maximilien.

Les jeunes poëtes contemporains dont on va lire les noms adressèrent à Victor Hugo la lettre que voici :

« Cher et illustre maître,

« Nous venons de saluer des applaudissements les plus enthousiastes la réapparition au théâtre de votre *Hernani*.

« Le nouveau triomphe du plus grand poëte français a été une joie immense pour toute la jeune poésie; la soirée du Vingt Juin fera époque dans notre existence.

« Il y avait cependant une tristesse dans cette fête. Votre absence était pénible à vos compagnons de gloire de 1830, qui ne pouvaient presser la main du maître et de l'ami; mais elle était plus douloureuse encore pour les jeunes, à qui il n'avait jamais été donné de toucher cette main qui a écrit la *Légende des siècles*.

« Ils tiennent du moins, cher et illustre maître, à vous envoyer l'hommage de leur respectueux attachement et de leur admiration sans bornes.

« Sully-Prudhomme, Armand Silvestre, François Coppée, Georges Lafenestre, Léon Valade, Léon Dierx, Jean Aicard, Paul Verlaine, Albert Mérat, André Theuriet, Armand Renau, Louis-Xavier de Ricard, H. Cazalis, Ernest d'Hervilly. »

Victor Hugo répondit :

Bruxelles, 22 juillet 1867.

Chers poëtes,

La révolution littéraire de 1830, corollaire et conséquence de la révolution de 1789, est un fait propre à notre siècle. Je suis l'humble soldat de ce progrès. Je combats pour la

révolution sous toutes ses formes, sous la forme littéraire comme sous la forme sociale. J'ai la liberté pour principe, le progrès pour loi, l'idéal pour type.

Je ne suis rien, mais la révolution est tout. La poésie du dix-neuvième siècle est fondée. 1830 avait raison, et 1867 le démontre. Vos jeunes renommées sont des preuves à l'appui.

Notre époque a une logique profonde, inaperçue des esprits superficiels, et contre laquelle nulle réaction n'est possible. Le grand art fait partie de ce grand siècle. Il en est l'âme.

Grâce à vous, jeunes et beaux talents, nobles esprits, la lumière se fera de plus en plus. Nous, les vieux, nous avons eu le combat; vous, les jeunes, vous aurez le triomphe.

L'esprit du dix-neuvième siècle combine la recherche démocratique du Vrai avec la loi éternelle du Beau. L'irrésistible courant de notre époque dirige tout vers ce but souverain, la Liberté dans les intelligences, l'Idéal dans l'art. En laissant de côté tout ce qui m'est personnel, dès aujourd'hui, on peut l'affirmer et on vient le voir, l'alliance est faite entre tous les écrivains, entre tous les talents, entre toutes les consciences, pour réaliser ce résultat magnifique. La généreuse jeunesse, dont vous êtes, veut, avec un imposant enthousiasme, la révolution tout entière, dans la poésie comme dans l'état. La littérature doit être à la fois démocratique et idéale; démocratique pour la civilisation, idéale pour l'âme.

Le Drame, c'est le Peuple. La Poésie, c'est l'Homme. Là est la tendance de 1830, continuée par vous, comprise par toute la grande critique de nos jours. Aucun effort réactionnaire, j'y insiste, ne saurait prévaloir contre ces évidences. La haute critique est d'accord avec la haute poésie.

Dans la mesure du peu que je suis, je remercie et je félicite cette critique supérieure qui parle avec tant d'autorité dans la presse politique et dans la presse littéraire, qui a un sens si profond de la philosophie de l'art, et qui acclame unanimement 1830 comme 1789.

Recevez aussi, vous, mes jeunes confrères, mon remercîment.

A ce point de la vie où je suis arrivé, on voit de près la fin, c'est-à-dire l'infini. Quand elle est si proche, la sortie de la terre ne laisse guère place dans notre esprit qu'aux préoccupations sévères. Pourtant, avant ce mélancolique départ dont je fais les préparatifs dans ma solitude, il m'est précieux de recevoir votre lettre éloquente, qui me fait rêver une rentrée parmi vous et m'en donne l'illusion, douce ressemblance du couchant avec l'aurore. Vous me souhaitez la bienvenue, à moi qui m'apprêtais au grand adieu.

Merci. Je suis l'absent du devoir, et ma résolution est inébranlable, mais mon cœur est avec vous.

Je suis fier de voir mon nom entouré des vôtres. Vos noms sont une couronne d'étoiles.

VICTOR HUGO.

VIII

MENTANA

A GARIBALDI

I

Ces jeunes gens, ces fils de Brutus, de Camille,
De Thraséas, combien étaient-ils? quatre mille.
Combien sont morts? six cents. Six cents! comptez, voyez
Une dispersion de membres foudroyés,
Des bras rompus, des yeux troués et noirs, des ventres
Où fouillent en hurlant les loups sortis des antres,
De la chair mitraillée au milieu des buissons,
C'est là tout ce qui reste, après les trahisons,
Après le piége, après les guets-apens infâmes,
Hélas, de ces grands cœurs et de ces grandes âmes!
Voyez. On les a tous fauchés d'un coup de faulx.
Leur crime? ils voulaient Rome et ses arcs triomphaux;
Ils défendaient l'honneur et le droit, ces chimères.
Venez, reconnaissez vos enfants, venez, mères!
Car, pour qui l'allaita, l'homme est toujours l'enfant.
Tenez; ce front hagard, qu'une balle ouvre et fend,
C'est l'humble tête blonde où jadis, pauvre femme,
Tu voyais rayonner l'aurore et poindre l'âme;
Ces lèvres, dont l'écume a souillé le gazon,
O nourrice, après toi bégayaient ta chanson;

Cette main froide, auprès de ces paupières closes,
A fait jaillir ton lait sous ses petits doigts roses;
Voici le premier-né, voici le dernier-né.
O d'espérance éteinte amas infortuné!
Pleurs profonds! ils vivaient; ils réclamaient leur Tibre;
Être jeune n'est pas complet sans être libre;
Ils voulaient voir leur aigle immense s'envoler;
Ils voulaient affranchir, réparer, consoler;
Chacun portait en soi, pieuse idolâtrie,
Le total des affronts soufferts par la patrie,
Ils savaient tout compter, tout, hors les ennemis.
Hélas! vous voilà donc pour jamais endormis!
Les heures de lumière et d'amour sont passées,
Vous n'effeuillerez plus avec vos fiancées
L'humble étoile des prés qui rayonne et fleurit...
Que de sang sur ce prêtre, ô pâle Jésus-Christ!

Pontife élu que l'ange a touché de sa palme,
A qui Dieu commanda de tenir, doux et calme,
Son évangile ouvert sur le monde orphelin,
O frère universel à la robe de lin,
A demi dans la chaire, à demi dans la tombe,
Serviteur de l'agneau, gardien de la colombe,
Qui des cieux dans ta main portes le lys tremblant,
Homme près de ta fin, car ton front est tout blanc
Et le vent du sépulcre en tes cheveux se joue,
Vicaire de celui qui tendait l'autre joue,
A cette heure, ô semeur des pardons infinis,
Ce qui plaît à ton cœur et ce que tu bénis
Sur notre sombre terre où l'âme humaine lutte,
C'est un fusil tuant douze hommes par minute!

Jules deux reparaît sous sa mitre de fer.
La papauté féroce avoue enfin l'enfer.

Certes, l'outil du meurtre a bien rempli sa tâche;
Ces rois! leur foudre est traître et leur tonnerre est lâche.
Avoir été trop grands, français, c'est importun.
Jadis un contre dix, aujourd'hui dix contre un.

France, on te déshonore, on te traîne, on te lie,
Et l'on te force à mettre au bagne l'Italie.
Voilà ce qu'on te fait, colosse en proie aux nains!
Un ruisseau fumant coule au flanc des Apennins.

II

O sinistre vieillard, te voilà responsable
Du vautour déterrant un crâne dans le sable,
Et du croassement lugubre des corbeaux!
Emplissez désormais ses visions, tombeaux,
Paysages hideux où rôdent les belettes,
Silhouettes d'oiseaux perchés sur des squelettes!
S'il dort, apparais-lui, champ de bataille noir!

Les canons sont tout chauds; ils ont fait leur devoir,
La mitraille invoquée a tenu sa promesse;
C'est fait. Les morts sont morts. Maintenant dis la messe.
Prends dans tes doigts l'hostie en t'essuyant un peu,
Car il ne faudrait pas mettre du sang à Dieu!
Du reste tout est bien. La France n'est pas fière;
Le roi de Prusse a ri; le denier de Saint-Pierre
Prospère, et l'irlandais donne son dernier sou;
Le peuple cède et met en terre le genou;
De peur qu'on ne le fauche, il plie, étant de l'herbe;
On reprend Frosinone et l'on rentre à Viterbe;
Le czar a commandé son service divin;
Partout où quelque mort blêmit dans un ravin,
Le rat joyeux le ronge en tremblant qu'il ne bouge;
Ici la terre est noire; ici la plaine est rouge;
Garibaldi n'est plus qu'un vain nom immortel,
Comme Léonidas, comme Guillaume Tell;
Le pape, à la Sixtine, au Gésu, chez les Carmes,
Met tous ses diamants; tendre, il répand des larmes
De joie ; il est très doux; il parle du succès
De ses armes, du sang versé, des bons français,
Des quantités de plomb que la bombarde jette,

Modestement, les yeux baissés, comme un poëte
Se fait un peu prier pour réciter ses vers.
De convois de blessés les chemins sont couverts.
Partout rit la victoire.

Utilité des traîtres.

Dans les perles, la soie et l'or, parmi tes reîtres
Qu'hier, du doigt, aux champs de meurtre tu guidais,
Pape, assis sur ton trône et siégeant sous ton dais,
Coiffé de ta tiare aux trois couronnes, prêtre,
Tu verras quelque jour au Vatican peut-être
Entrer un homme triste et de haillons vêtu,
Un pauvre, un inconnu. Tu lui diras : — Qu'es-tu,
Passant ? que me veux-tu ? sors-tu de quelque geôle ?
Pourquoi voit-on ces brins de laine à ton épaule ?
— Une brebis était tout à l'heure dessus,
Répondra-t-il. Je viens de loin. Je suis Jésus.

III

Une chaîne au héros! une corde à l'apôtre!
John Brown, Garibaldi, passez l'un après l'autre.
Quel est ce prisonnier? c'est le libérateur.
Sur la terre, en tous lieux, du pôle à l'équateur,
L'iniquité prévaut, règne, triomphe, et mène
De force aux lâchetés la conscience humaine.
O prodiges de honte! étranges impudeurs!
On accepte un soufflet par des ambassadeurs.
On jette aux fers celui qui nous a fait l'aumône.
— Tu sais, je t'ai blâmé de lui donner ce trône ! —
On était gentilhomme, on devient alguazil.
Débiteur d'un royaume, on paie avec l'exil.

Pourquoi pas? on est vil. C'est qu'on en reçoit l'ordre.
Rampons. Lécher le maître est plus sûr que le mordre.

D'ailleurs tout est logique. Où sont les contre-sens?
La gloire a le cachot, mais le crime à l'encens;
De quoi vous plaignez-vous? L'infâme étant l'auguste,
Le vrai doit être faux, et la balance est juste.
On dit au soldat : frappe! il doit frapper. La mort
Est la servante sombre aux ordres du plus fort.
Et puis, l'aigle peut bien venir en aide au cygne!
Mitrailler est le dogme et croire est la consigne.
Qu'est pour nous le soldat? du fer sur un valet.
Le pape veut avoir son Sadowa; qu'il l'ait.
Quoi donc! en viendra-t-on dans le siècle où nous sommes
A mettre en question le vieux droit qu'ont les hommes
D'obéir à leur prince et de s'entre-tuer?
Au prétendu progrès pourquoi s'évertuer
Quand l'humble populace est surtout coutumière?
La masse a plus de calme ayant moins de lumière.
Tous les grands intérêts des peuples, l'échafaud,
La guerre, le budget, l'ignorance qu'il faut,
Courent moins de dangers, et sont en équilibre
Sur l'homme garrotté mieux que sur l'homme libre.
L'homme libre se meut et cause un tremblement.
Un Garibaldi peut tout rompre à tout moment;
Il entraîne après lui la foule, qui déserte
Et passe à l'Idéal. C'est grave. On comprend, certe,
Que la société, sur qui veillent les cours,
Doit trembler et frémir et crier au secours,
Tant qu'un héros n'est pas mis hors d'état de nuire.

Le phare, aux yeux de l'ombre, est coupable de luire.

IV

Votre Garibaldi n'a pas trouvé le joint.
Çà, le but de tout homme ici-bas n'est-il point
De tâcher d'être dupe aussi peu que possible?
Jouir est bon. La vie est un tir à la cible.

Le scrupule en haillons grelotte; je le plains.
Rien n'a plus de vertu que les coffres-forts pleins.
Il est de l'intérêt de tous qu'on ait des princes
Qui fassent refluer leur or dans les provinces;
C'est pour cela qu'un roi doit être riche; avoir
Une liste civile énorme est son devoir;
Le pape, qu'on voudrait confiner dans les astres,
Est un roi comme un autre. Il a besoin de piastres,
Que diable! L'opulence est le droit du saint lieu;
Il faut dorer le pape afin de prouver Dieu;
N'avoir pas une pierre où reposer sa tête
Est bon pour Jésus-Christ. La loque est déshonnête.
Voyons la question par le côté moral;
Le but du colonel est d'être général,
Le but du maréchal est d'être connétable!
Avant tout, mon paiement. Mettons cartes sur table.
Un renégat a tort tant qu'il n'est pas muchir;
Alors il a raison. S'arrondir, s'enrichir,
Tout est là. Regardez, nous prenons les Hanovres.
Et quant à ces bandits qui veulent rester pauvres,
Ils sont les ennemis publics. Sus! hors la loi!
Ils donnent le mauvais exemple. Coffrez-moi
Ce gueux, qui, dictateur, n'a rien mis dans sa poche.

On se heurte au battant lorsqu'on touche à la cloche,
Et lorsqu'on touche au prêtre on se heurte au soudard.
Morbleu, la papauté n'est pas un objet d'art!
Par le sabre en Espagne, en Prusse par la schlague,
Par la censure en France, on modère, on élague
L'excès de rêverie et de tendance au droit.
Le peuple est pour le prince un soulier fort étroit;
L'élargir en l'usant aux marches militaires
Est utile. Un pontife, en ses sermons austères,
Sait rattacher au ciel nos lois, qu'on nomme abus,
Et le knout en latin s'appelle Syllabus.
L'ordre est tout. Le fusil Chassepot est suave.
Le progrès est béni; dans quoi? dans le zouave!
Les boulets sont bénis dans leurs coups; le chacal
Est béni dans sa faim, s'il est pontifical.

Nous trouvons excellent, quant à nous, que le pape
Rie au nez de ce siècle inepte, écrase, frappe;
Et, du moment qu'on veut lui prendre son argent,
Se fasse carrément recruteur et sergent,
Pousse à la guerre, et crie : à mort quiconque est libre!
Qu'il recommande au prône un obus de calibre,
Qu'il dise en achevant sa prière : égorgez!
Envoie aux combattants force fourgons chargés,
De la poudre, du fer, du plomb, et ravitaille
L'extermination sur les champs de bataille!

V

Qu'il aille donc! qu'il aille, emportant son mandat
Ce chevalier errant des peuples, ce soldat,
Ce paladin, ce preux de l'idéal! qu'il parte.
Nous, les proscrits d'Athène, à ce proscrit de Sparte,
Ouvrons nos seuils; qu'il soit notre hôte maintenant;
Qu'en notre maison sombre il entre rayonnant.
Oui, viens, chacun de nous, frère à l'âme meurtrie,
Veut avec son exil te faire une patrie!
Viens, assieds-toi, chez ceux qui n'ont plus de foyer.
Viens, toi qu'on a pu vaincre et qu'on n'a pu ployer!
Nous chercherons quel est le nom de l'espérance;
Nous dirons : Italie! et tu répondras : France!
Et nous regarderons, car le soir fait rêver,
En attendant les droits, les astres se lever.
L'amour du genre humain se double d'une haine
Égale au poids du joug, au froid noir de la chaîne,
Aux mensonges du prêtre, aux cruautés du roi.
Nous sommes rugissants et terribles. Pourquoi?
Parce que nous aimons. Toutes ces humbles têtes,
Nous voulons les voir croître et nous sommes des bêtes
Dans l'antre, et nous avons les peuples pour petits.
Jetés au même écueil, mais non pas engloutis,
Frère, nous nous dirons tous les deux notre histoire;
Tu me raconteras Palerme et ta victoire,

Je te dirai Paris, sa chute et nos sanglots,
Et nous lirons ensemble Homère au bord des flots.
Puis tu continueras ta marche âpre et hardie.

Et, là-bas, la lueur deviendra l'incendie.

VI

Ah ! race italienne, il était ton appui !
Ah! vous auriez eu Rome, ô peuples, grâce à lui,
Grâce au bras du guerrier, grâce au cœur du prophète.
D'abord il l'eût donnée, ensuite il l'eût refaite.

Oui, calme, ayant en lui de la grandeur assez
Pour s'ajouter sans trouble aux héros trépassés,
Il eût reforgé Rome ; il eût mêlé l'exemple
Du vieux sépulcre avec l'exemple du vieux temple ;
Il eût mêlé Turin, Pise, Albe, Velletri,
Le Capitole avec le Vésuve, et pétri
L'âme de Juvénal avec l'âme de Dante ;
Il eût trempé d'airain la fibre indépendante ;
Il vous eût des titans montré les fiers chemins.
Pleurez, italiens! il vous eût faits romains.

VII

Le crime est consommé. Qui l'a commis? Ce pape ?
Non. Ce roi? non. Le glaive à leur bras faible échappe.
Qui donc est le coupable alors? Lui. L'homme obscur ;
Celui qui s'embusqua derrière notre mur ;
Le fils du Sinon grec et du Judas biblique ;
Celui qui, souriant, guetta la république,
Son serment sur le front, son poignard à la main.

Il est parmi vous, rois, ô groupe à peine humain,
Un homme que l'éclair de temps en temps regarde.
Ce condamné, qui triple autour de lui sa garde,
Perd sa peine. Son tour approche. Quand? Bientôt.
C'est pourquoi l'on entend un grondement là-haut.
L'ombre est sur vos palais, ô rois. La nuit l'apporte.
Tel que l'exécuteur frappant à votre porte,
Le tonnerre demande à parler à quelqu'un.

Et cependant l'odeur des morts, affreux parfum
Qui se mêle à l'encens des Tedeums superbes,
Monte du fond des bois, du fond des prés pleins d'herbes,
Des steppes, des marais, des vallons, en tous lieux!
Au fatal boulevard de Paris oublieux,
Au Mexique, en Pologne, en Crète où la nuit tombe,
En Italie, on sent un miasme de tombe,
Comme si, sur ce globe et sous le firmament,
Étant dans sa saison d'épanouissement,
Vaste mancenillier de la terre en démence,
Le carnage vermeil ouvrait sa fleur immense.
Partout des égorgés! des massacrés partout!
Le cadavre est à terre et l'idée est debout.
Ils gisent étendus dans les plaines farouches,
L'appel aux armes flotte au-dessus de leurs bouches.
On les dirait semés. Ils le sont. Le sillon
Se nomme liberté. La mort est l'aquilon,
Et les morts glorieux sont la graine sublime
Qu'elle disperse au loin sur l'avenir, abîme.
Germez, héros! et vous, cadavres, pourrissez.
Fais ton œuvre, ô mystère! épars, nus, hérissés,
Béants, montrant au ciel leurs bras coupés qui pendent,
Tous ces exterminés immobiles attendent.

Et tandis que les rois, joyeux et désastreux,
Font une fête auguste et triomphale entre eux,
Tandis que leur olympe abonde, au fond des nues,
En fanfare, en festins, en joie, en gorges nues,
Rit, chante, et, sur nos fronts, montre aux hommes contents
Une fraternité de czars et de sultans,

De son côté, là-bas, au désert, sous la bise,
Dans l'ombre avec la mort le vautour fraternise;
Les bêtes du sépulcre ont leur vil rendez-vous;
Le freux, la louche orfraie, et le pygargue roux,
L'âpre autour, les milans, féroces hirondelles,
Volent droit aux charniers, et tous, à tire-d'ailes,
Se hâtent vers les morts, et ces rauques oiseaux
S'abattent, l'un mordant la chair, l'autre les os,
Et, criant, s'appelant, le feu sous les paupières,
Viennent boire le sang qui coule entre les pierres.

VIII

O peuple, noir dormeur, quand t'éveilleras-tu?
Rester couché sied mal à qui fut abattu.
Tu dors, avec ton sang sur les mains, et, stigmate
Que t'a laissé l'abjecte et dure casemate,
La marque d'une corde autour de tes poignets.
Qu'as-tu fait de ton âme, ô toi qui t'indignais?
L'empire est une cave, et toutes les espèces
De nuit te tiennent pris sous leurs brumes épaisses.
Tu dors, oubliant tout, ta grandeur, son complot,
La liberté, le droit, ces lumières d'en haut;
Tu fermes les yeux, lourd, gisant sous d'affreux voiles,
Sans souci de l'affront que tu fais aux étoiles!
Allons, remue. Allons, mets-toi sur ton séant.
Qu'on voie enfin bouger le torse du géant.
La longueur du sommeil devient ignominie.
Es-tu las? es-tu sourd? es-tu mort? Je le nie.
N'as-tu pas conscience en ton accablement
Que l'opprobre s'accroît de moment en moment?
N'entends-tu pas qu'on marche au-dessus de ta tête?
Ce sont les rois. Ils font le mal. Ils sont en fête.
Tu dors sur ce fumier! Toi qui fus citoyen,
Te voilà devenu bête de somme. Eh bien,
L'âne se lève, et brait; le bœuf se dresse, et beugle.
Cherche donc dans ta nuit puisqu'on t'a fait aveugle.

O toi qui fus si grand, debout! car il est tard.
Dans cette obscurité l'on peut mettre au hasard
La main sur de la honte ou bien sur de la gloire ;
Étends le bras le long de la muraille noire;
L'inattendu dans l'ombre ici peut se cacher ;
Tu parviendras peut-être à trouver, à toucher,
A saisir une épée entre tes poings funèbres,
Dans le tâtonnement farouche des ténèbres!

Hauteville-House, novembre 1867.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis la publication de ce poëme que dix-sept traductions en avaient déjà paru, dont quelques-unes en vers. Le déchaînement de la presse cléricale augmenta le retentissement.

Garibaldi répondit à Victor Hugo par un poëme en vers français, noble remerciement d'une grande âme.

La publication du poëme de Victor Hugo donna lieu à un incident. En ce moment-là (novembre 1867), on jouait *Hernani* au Théâtre-Français, et l'on allait jouer *Ruy Blas* à l'Odéon. Les représentations d'*Hernani* furent arrêtées, et Victor Hugo reçut à Guernesey la lettre suivante :

« Le directeur du Théâtre impérial de l'Odéon a l'honneur d'informer M. Victor Hugo que la reprise de *Ruy Blas* est interdite.

« CHILLY. »

Victor Hugo répondit :

« *A M. Louis Bonaparte, aux Tuileries.*

« Monsieur, je vous accuse réception de la lettre signée CHILLY.

« VICTOR HUGO. »

IX

LES ENFANTS PAUVRES

Noël. Décembre 1867.

J'éprouve toujours un certain embarras à voir tant de personnes réunies autour d'une chose si simple et si petite. Moi, solitaire, une fois par an j'ouvre ma maison. Pourquoi? Pour montrer à qui veut la voir une humble fête, une heure de joie donnée, non par moi, mais par Dieu, à quarante enfants pauvres. Toute l'année la misère, un jour la joie. Est-ce trop !

Mesdames, c'est à vous que je m'adresse, car à qui offrir la joie des enfants, si ce n'est au cœur des femmes? — Pensez toutes à vos enfants en voyant ceux-ci, et, dans la mesure de vos forces, et pour commencer dès l'enfance la fraternité des hommes, faites, vous qui êtes des mères heureuses et favorisées, faites que les petits riches ne soient pas enviés par les petits pauvres ! Semons l'amour. C'est ainsi que nous apaiserons l'avenir.

Comme je le disais l'an dernier, à pareille occasion, faire du bien à quarante enfants est un fait insignifiant ; mais si ce nombre de quarante enfants pouvait, par le concours de tous les bons cœurs, s'accroître indéfiniment, alors il y aurait un exemple utile. Et c'est dans ce but de propagande que j'ai consenti à laisser se répandre un peu de publicité sur le Dîner des enfants pauvres institué à Hauteville-House.

Cette petite fondation a donc deux buts principaux, un but d'hygiène et un but de propagande.

Au point de vue de l'hygiène, réussit-elle ? Oui. La preuve la voici : Depuis six ans que ce Dîner des enfants pauvres est fondé à Hauteville-House, sur quarante enfants qui y prennent part, deux seulement sont morts. Deux en six ans ! Je livre ce fait aux réflexions des hygiénistes et des médecins.

Au point de vue de la propagande, réussit-elle? Oui. Des Dîners hebdomadaires pour l'enfance pauvre, fondés sur le modèle de celui-ci, commencent à s'établir un peu partout ; en Suisse, en Angleterre, surtout en Amérique. J'ai reçu hier un journal anglais, le *Leith Pilot,* qui en recommande vivement l'établissement.

L'an dernier je vous lisais une lettre, insérée dans le *Times*, annonçant à Londres la fondation d'un dîner de 320 enfants. Aujourd'hui voici une lettre que m'écrit lady Thompson, trésorière d'un Dîner d'enfants pauvres dans la paroisse de Marylebone, où sont admis 6,000 enfants. De 300 à 6,000, c'est là une progression magnifique, d'une année à l'autre. Je félicite et je remercie ma noble correspondante, lady Thompson. Grâce à elle et à ses honorables amis, l'idée du solitaire a fructifié. Le petit ruisseau de Guernesey est devenu à Londres un grand fleuve.

Un dernier mot.

Tous, tant que nous sommes, nous avons ici-bas des devoirs de diverses sortes. Dieu nous impose d'abord les devoirs sévères. Nous devons, dans l'intérêt de tous les hommes, lutter ; nous devons combattre les forts et les puissants, les forts quand ils abusent de la force, les puissants quand ils emploient au mal la puissance ; nous devons prendre au collet le despote, quel qu'il soit, depuis le charretier qui maltraite un cheval jusqu'au roi qui opprime un peuple. Résister et lutter, ce sont de rudes nécessités. La vie serait dure si elle ne se composait que de cela.

Quelquefois, à bout de forces, on demande, en quelque sorte, grâce au devoir. On se tourne vers la conscience : Que veux-tu que j'y fasse ? répond la conscience ; le devoir est de continuer. Pourtant on interrompt un moment la lutte, on se met à contempler les enfants, les pauvres

petits, les frais visages que fait lumineux et roses l'aube auguste de la vie, on se sent ému, on passe de l'indignation à l'attendrissement, et alors on comprend la vie entière, et l'on remercie Dieu, qui, s'il nous donne les puissants et les méchants à combattre, nous donne aussi les innocents et les faibles à soulager, et qui, à côté des devoirs sévères, a placé les devoirs charmants. Les derniers consolent des premiers.

1868

Manin au tombeau.
Flourens en prison. — La liberté, comprimée en Crète, reparaît en Espagne. — Après le devoir envers les hommes, le devoir envers les enfants.

I

MANIN

Victor Hugo, invité par les patriotes vénitiens à venir assister à la cérémonie de la translation des cendres de Manin à Venise, répondit par la lettre suivante :

Hauteville-House, 16 mars 1868.

On m'écrit de Venise, et l'on me demande si j'ai une parole à dire dans cette illustre journée du 22 mars.

Oui. Et cette parole, la voici :

Venise a été arrachée à Manin comme Rome à Garibaldi.

Manin mort reprend possession de Venise. Garibaldi vivant rentrera à Rome.

La France n'a pas plus le droit de peser sur Rome que l'Autriche n'a eu le droit de peser sur Venise.

Même usurpation, qui aura le même dénoûment.

Ce dénoûment, qui accroîtra l'Italie, grandira la France.

Car toutes les choses justes que fait un peuple sont des choses grandes.

La France libre tendra la main à l'Italie complète.

Et les deux nations s'aimeront. Je dis ceci avec une joie profonde, moi qui suis fils de la France et petit-fils de l'Italie.

Le triomphe de Manin aujourd'hui prédit le triomphe de Garibaldi demain.

Ce jour du 22 mars est un jour précurseur.

De tels sépulcres sont pleins de promesses. Manin fut un combattant et un proscrit du droit; il a lutté pour les principes; il a tenu haut l'épée de lumière. Il a eu, comme Garibaldi, la douceur héroïque. La liberté de l'Italie, visible, quoique voilée, est debout derrière son cercueil. Elle ôtera son voile.

Et alors elle deviendra la paix tout en restant la liberté.

Voilà ce qu'annonce Manin rentrant à Venise.

Dans un mort comme Manin il y a de l'espérance.

VICTOR HUGO.

II

GUSTAVE FLOURENS

En présence de certains faits, un cri d'indignation échappe.

M. Gustave Flourens est un jeune écrivain de talent. Fils d'un père dévoué à la science, il est dévoué au progrès. Quand l'insurrection de Crète a éclaté, il est allé en Crète. La nature l'avait fait penseur, la liberté l'a fait soldat. Il a épousé la cause crétoise, il a lutté pour la réunion de la Crète à la Grèce; il a filialement adopté cette Candie héroïque; il a saigné et souffert sur cette terre infortunée, il y a eu chaud et froid, faim et soif; il a guerroyé, ce parisien, dans les monts Blancs de Sphakia, il a subi les durs été et les rudes hivers, il a connu les sombres champs de bataille, et plus d'une fois, après le combat, il a dormi dans la neige à côté de ceux qui dormaient dans la mort. Il a donné son sang, il a donné son argent. Détail touchant, il lui est arrivé de prêter trois cents francs à ce gouvernement de Crète, dédaigné, on le comprend, des gouvernements qui s'endettent de treize milliards*. Après des années d'un opiniâtre dévouement, ce français a été fait crétois. L'assemblée nationale candiote s'est adjoint

* C'était à cette époque la dette de la France sous l'empire. Depuis, Sedan et ses suites ont accru cette dette de dix milliards. Grâce à l'aventure finale de l'empire, la France doit dix milliards de plus; il est vrai qu'elle a deux provinces de moins.

M. Gustave Flourens ; elle l'a envoyé en Grèce faire acte de fraternité, et l'a chargé d'introduire les députés crétois au parlement hellénique. A Athènes, M. Gustave Flourens a voulu voir Georges de Danemark, qui est roi de Grèce, à ce qu'il paraît. M. Gustave Flourens a été arrêté.

Français, il avait un droit; crétois, il avait un devoir. Devoir et droit ont été méconnus. Le gouvernement grec et le gouvernement français, deux complices, l'ont embarqué sur un paquebot de passage, il a été apporté de force à Marseille. Là, il était difficile de ne pas le laisser libre ; on a dû le lâcher. Mis en liberté, M. Gustave Flourens est immédiatement reparti pour la Grèce. Moins de huit jours après avoir été expulsé d'Athènes, il y rentrait. C'était son devoir. M. Gustave Flourens a accepté une mission sacrée, il est le député d'un peuple qui expire, il est porteur d'un cri d'agonie, il est dépositaire du plus auguste des fidéicommis, du droit d'une nation ; ce fidéicommis, il veut y faire honneur ; cette mission, il veut la remplir. De là son obstination intrépide. Or, sous de certains règnes, qui fait son devoir, fait un crime. A cette heure, M. Gustave Flourens est hors la loi. Le gouvernement grec le traque, le gouvernement français le livre, et voici ce que ce lutteur stoïque m'écrit d'Athènes, où il est caché : *Si je suis pris, je m'attends au poison dans quelque cachot.*

Dans une autre lettre, qu'on nous écrit de Grèce, nous lisons : *Gustave Flourens est abandonné.*

Non, il n'est pas abandonné. Que les gouvernements le sachent, ceux qui se croient forts comme la Russie, et ceux qui se sentent faibles comme la Grèce, ceux qui torturent la Pologne, comme ceux qui trahissent la Crète, qu'ils le sachent, et qu'ils y songent, la France est une immense force inconnue. La France n'est pas un empire, la France n'est pas une armée, la France n'est pas une circonscription géographique, la France n'est pas même une masse de trente-huit millions d'hommes plus ou moins distraits du droit par la fatigue ; la France est une âme. Où est-elle? Partout. Peut-être même en ce moment est-elle plutôt ailleurs qu'en France. Il arrive quelquefois à une patrie d'être exilée. Une nation comme la France est un principe, et son vrai territoire c'est le droit. C'est là

qu'elle se réfugie, laissant la terre, devenue glèbe, au joug, et le domaine matériel à l'oppression matérielle. Non, la Crète, qu'on met hors les nations, n'est pas abandonnée. Non, son député et son soldat, Gustave Flourens, qu'on met hors la loi, n'est pas abandonné. La vérité, cette grande menace, est là, et veille. Les gouvernements dorments ou font semblant, mais il y a quelque part des yeux ouverts. Ces yeux voient et jugent. Ces yeux fixes sont redoutables. Une prunelle où est la lumière est une attaque continue à tout ce qui est faux, inique et nocturne. Sait-on pourquoi les césars, les sultans, les vieux rois, les vieux codes et les vieux dogmes se sont écroulés? C'est parce qu'ils avaient sur eux cette lumiere. Sait-on pourquoi Napoléon est tombé? C'est parce que la justice, debout dans l'ombre, le regardait.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 9 juillet 1868.

Trois semaines après la publication de cette lettre, Victor Hugo reçut le billet que voici :

Naples, 25 juillet 1868.

« Maître,

« Grâce à vous je suis hors de prison et de danger. Les gouvernements ont été forcés, par la conscience publique, de lâcher l'homme réclamé par Victor Hugo. Barbès vous a dû la vie ; je vous dois la liberté.

« GUSTAVE FLOURENS. »

III

L'ESPAGNE

En 1868, l'homme exilé fut frappé deux fois; il perdit coup sur coup sa femme et son petit-fils, le premier-né de son fils Charles. L'enfant mourut en mars et Mme Victor Hugo en août. Victor Hugo put garder l'enfant près de lui; on l'enterra dans la terre d'exil; mais Mme Victor Hugo rentra en France. La mère avait exprimé le vœu de dormir près de sa fille; on l'enterra au cimetière de Villequier. Le proscrit ne put suivre la morte. De loin, et debout sur la frontière, il vit le cercueil disparaître à l'horizon. L'adieu suprême fut dit en son nom sur la tombe de Villequier par une noble voix. Voici les hautes et grandes paroles que prononça Paul Meurice :

« Je voudrais seulement lui dire adieu pour nous tous.

« Vous savez bien, vous qui l'entourez, — pour la dernière fois! ce qu'était, ce qu'est, cette âme si belle et si douce, cet adorable esprit, ce grand cœur.

« Ah! ce grand cœur surtout! Comme elle aimait aimer! comme elle aimait à être aimée! comme elle savait souffrir avec ceux qu'elle aimait!

« Elle était la femme de l'homme le plus grand qui soit, et, par le cœur, elle se haussait à ce génie. Elle l'égalait presque à force de le comprendre.

« Et il faut qu'elle nous quitte! il faut que nous la quittions!

« Elle a déjà, elle, retrouvé à aimer. Elle a retrouvé ses deux enfants, ici (*montrant la fosse*) — et là (*montrant le ciel*).

« Victor Hugo m'a dit à la frontière, hier soir : « Dites à ma « fille qu'en attendant je lui envoie sa mère. » C'est dit, et je crois que c'est entendu.

« Et maintenant, adieu donc! adieu pour les présents! adieu pour les absents! adieu, notre amie; adieu, notre sœur!

« Adieu, mais au revoir!

Mais le devoir ne lâche pas prise. Il a d'impérieuses urgences. Mme Victor Hugo, on vient de le voir, était morte en août. En octobre, l'écroulement de la royauté en Espagne redonnait la parole à Victor Hugo. Mis en demeure par de si décisifs événements, il dut, quel que fût son deuil, rompre le silence.

—

A L'ESPAGNE

Un peuple a été pendant mille ans, du sixième au seizième siècle, le premier peuple de l'Europe, égal à la Grèce par l'épopée, à l'Italie par l'art, à la France par la philosophie; ce peuple a eu Léonidas sous le nom de Pélage, et Achille sous le nom de Cid; ce peuple a commencé par Viriate et a fini par Riego; il a eu Lépante, comme les grecs ont eu Salamine; sans lui Corneille n'aurait pas créé la tragédie et Christophe Colomb n'aurait pas découvert l'Amérique; ce peuple est le peuple indomptable de Fuero-Juzgo; presque aussi défendu que la Suisse par son relief géologique, car le Mulhacen est au mont Blanc comme 18 est à 24; il a eu son assemblée de la forêt, contemporaine du forum de Rome, meeting des bois où le peuple régnait deux fois par mois, à la nouvelle lune et à la pleine lune; il a eu les cortès à Léon soixante-dix-sept ans avant que les anglais eussent le parlement à Londres; il a eu son serment du Jeu de Paume à Medina del Campo, sous Don Sanche; dès 1133, aux cortès de Borja, il a eu le tiers état prépondérant, et l'on a vu dans l'assemblée de cette nation une seule ville, comme Saragosse envoyer quinze députés; dès 1307, sous Alphonse III, il a proclamé le droit et le de-

voir d'insurrection ; en Aragon il a institué l'homme appelé Justice, supérieur à l'homme appelé Roi ; il a dressé en face du trône le redoutable *sino no ;* il a refusé l'impôt à Charles-Quint. Naissant, ce peuple a tenu en échec Charlemagne, et, mourant, Napoléon. Ce peuple a eu des maladies et subi des vermines, mais, en somme, n'a pas été plus déshonoré par les moines que les lions par les poux. Il n'a manqué à ce peuple que deux choses, savoir se passer du pape, et savoir se passer du roi. Par la navigation, par l'aventure, par l'industrie, par le commerce, par l'invention appliquée au globe, par la création des itinéraires inconnus, par l'initiative, par la colonisation universelle, il a été une Angleterre, avec l'isolement de moins et le soleil de plus. Il a eu des capitaines, des docteurs, des poëtes, des prophètes, des héros, des sages. Ce peuple a l'Alhambra, comme Athènes a le Parthénon, et a Cervantes, comme nous avons Voltaire. L'âme immense de ce peuple a jeté sur la terre tant de lumière que pour l'étouffer il a fallu Torquemada; sur ce flambeau, les papes ont posé la tiare, éteignoir énorme. Le papisme et l'absolutisme se sont ligués pour venir à bout de cette nation. Puis toute sa lumière, ils la lui ont rendue en flamme, et l'on a vu l'Espagne liée au bûcher. Ce *quemadero* démesuré a couvert le monde, sa fumée a été pendant trois siècles le nuage hideux de la civilisation, et, le supplice fini, le brûlement achevé, on a pu dire : Cette cendre, c'est ce peuple.

Aujourd'hui, de cette cendre cette nation renaît. Ce qui est faux du phénix est vrai du peuple.

Ce peuple renaît. Renaîtra-t-il petit? Renaîtra-t-il grand? Telle est la question.

Reprendre son rang, l'Espagne le peut. Redevenir l'égale de la France et de l'Angleterre. Offre immense de la providence. L'occasion est unique. L'Espagne la laissera-t-elle échapper?

Une monarchie de plus sur le continent, à quoi bon? L'Espagne sujette d'un roi sujet des puissances, quel amoindrissement ! D'ailleurs établir à cette heure une monarchie, c'est prendre de la peine pour peu de temps. Le décor va changer.

Une république en Espagne, ce serait le holà en Europe ;

et le holà dit aux rois, c'est la paix; ce serait la France et la Prusse neutralisées, la guerre entre les monarchies militaires impossible par le seul fait de la révolution présente, la muselière mise à Sadowa comme à Austerlitz, la perspective des tueries remplacée par la perspective du travail et de la fécondité, Chassepot destitué au profit de Jacquart; ce serait l'équilibre du continent brusquement fait aux dépens des fictions par ce poids dans la balance, la vérité; ce serait cette vieille puissance, l'Espagne, régénérée par cette jeune force, le peuple; ce serait, au point de vue de la marine et du commerce, la vie rendue à ce double littoral qui a régné sur la Méditerranée avant Venise et sur l'Océan avant l'Angleterre; ce serait l'industrie fourmillant là où croupit la misère; ce serait Cadix égale à Southampton, Barcelone égale à Liverpool, Madrid égale à Paris. Ce serait le Portugal, à un moment donné, faisant retour à l'Espagne, par la seule attraction de la lumière et de la prospérité; la liberté est l'aimant des annexions. Une république en Espagne, ce serait la constatation pure et simple de la souveraineté de l'homme sur lui-même, souveraineté indiscutable, souveraineté qui ne se met pas aux voix; ce serait la production sans tarif, la consommation sans douane, la circulation sans ligature, l'atelier sans prolétariat, la richesse sans parasitisme, la conscience sans préjugés, la parole sans bâillon, la loi sans mensonge, la force sans armée, la fraternité sans Caïn; ce serait le travail pour tous, l'instruction pour tous, la justice pour tous, l'échafaud pour personne; ce serait l'idéal devenu palpable, et, de même qu'il y a l'hirondelle-guide, il y aurait la nation-exemple. De péril point. L'Espagne citoyenne, c'est l'Espagne forte; l'Espagne démocratie, c'est l'Espagne citadelle. La république en Espagne, ce serait la probité administrant, la vérité gouvernant, la liberté régnant; ce serait la souveraine réalité inexpugnable; la liberté est tranquille parce qu'elle est invincible, et invincible parce qu'elle est contagieuse. Qui l'attaque la gagne. L'armée envoyée contre elle ricoche sur le despote. C'est pourquoi on la laisse en paix. La république en Espagne, ce serait, à l'horizon, l'irradiation du vrai, promesse pour tous, menace pour le mal seulement; ce serait ce géant,

le droit, debout en Europe, derrière cette barricade, les Pyrénées.

Si l'Espagne renaît monarchie, elle est petite.

Si elle renaît république, elle est grande.

Qu'elle choisisse.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 22 octobre 1868.

IV

SECONDE LETTRE A L'ESPAGNE

De plusieurs points de l'Espagne, de la Corogne, par l'organe du comité démocratique, d'Oviédo, de Séville, de Barcelone, de Saragosse, la ville patriote, de Cadix, la ville révolutionnaire, de Madrid, par la généreuse voix d'Emilio Castelar, un deuxième appel m'est fait. On m'interroge. Je réponds.

De quoi s'agit-il? De l'esclavage.

L'Espagne, qui d'une seule secousse vient de rejeter tous les vieux opprobres, fanatisme, absolutisme, échafaud, droit divin, gardera-t-elle de tout ce passé ce qu'il y a de plus odieux, l'esclavage? Je dis : Non!

Abolition, et abolition immédiate. Tel est le devoir.

Est-ce qu'il y a lieu d'hésiter? Est-ce que c'est possible? Quoi! ce que l'Angleterre a fait en 1838, ce que la France a fait en 1848, en 1868 l'Espagne ne le ferait pas! Quoi! être une nation affranchie, et avoir sous ses pieds une race asservie et garrottée! Quoi! ce contre-sens! être chez soi la lumière, et hors de chez soi la nuit! être chez soi la justice, et hors de chez soi l'iniquité! citoyen ici, négrier là! faire une révolution qui aurait un côté de gloire et un côté d'ignominie! Quoi! après la royauté chassée, l'esclavage resterait! il y aurait près de vous un homme qui serait à vous, un homme qui serait votre chose! vous auriez sur la tête un bonnet de liberté pour vous et à la main une chaîne pour lui! Qu'est-ce que le fouet du plan-

teur? c'est le sceptre du roi, naïf et dédoré. L'un brisé, l'autre tombe.

Une monarchie à esclaves est logique. Une république à esclaves est cynique. Ce qui rehausse la monarchie déshonore la république. La république est une virginité.

Or, dès à présent, et sans attendre aucun vote, vous êtes république. Pourquoi? parce que vous êtes la grande Espagne. Vous êtes république; l'Europe démocratique en a pris acte. O espagnols! vous ne pouvez rester fiers qu'à la condition de rester libres. Déchoir vous est impossible. Croître est dans la nature; se rapetisser, non.

Vous resterez libres. Or la liberté est entière. Elle a la sombre jalousie de sa grandeur et de sa pureté. Aucun compromis. Aucune concession. Aucune diminution. Elle exclut en haut la royauté et en bas l'esclavage.

Avoir des esclaves, c'est mériter d'être esclave. L'esclave au-dessous de vous justifie le tyran au-dessus de vous.

Il y a dans l'histoire de la traite une année hideuse, 1768. Cette année-là le maximum du crime fut atteint; l'Europe vola à l'Afrique cent quatre mille noirs, qu'elle vendit à l'Amérique. Cent quatre mille! jamais si effroyable chiffre de vente de chair humaine ne s'était vu. Il y a de cela juste cent ans. Eh bien! célébrez ce centenaire par l'abolition de l'esclavage; qu'à une année infâme une année auguste réponde; et montrez qu'entre l'Espagne de 1768 et l'Espagne de 1868 il y a plus qu'un siècle, il y a un abîme, il y a l'infranchissable profondeur qui sépare le faux du vrai, le mal du bien, l'injuste du juste, l'abjection de la gloire, la monarchie de la république, la servitude de la liberté. Précipice toujours ouvert derrière le progrès; qui recule y tombe.

Un peuple s'augmente de tous les hommes qu'il affranchit. Soyez la grande Espagne complète. Ce qu'il vous faut, c'est Gibraltar de plus et Cuba de moins.

Un dernier mot. Dans la profondeur du mal, despotisme et esclavage se rencontrent et produisent le même effet. Pas d'identité plus saisissante. Le joug de l'esclavage est plus encore peut-être sur le maître que sur l'esclave. Lequel des deux possède l'autre? question. C'est une erreur

de croire qu'on est le propriétaire de l'homme qu'on achète et qu'on vend; on est son prisonnier. Il vous tient. Sa rudesse, sa grossièreté, son ignorance, sa sauvagerie, vous devez les partager; sinon, vous vous feriez horreur à vous-même. Ce noir, vous le croyez à vous; c'est vous qui êtes à lui. Vous lui avez pris son corps, il vous prend votre intelligence et votre honneur. Il s'établit entre vous et lui un mystérieux niveau. L'esclave vous châtie d'être son maître. Tristes et justes représailles, d'autant plus terribles que l'esclave, votre sombre dominateur, n'en a pas conscience. Ses vices sont vos crimes; ses malheurs deviendront vos catastrophes. Un esclave dans une maison, c'est une âme farouche qui est chez vous, et qui est en vous. Elle vous pénètre et vous obscurcit, lugubre empoisonnement. Ah! l'on ne commet pas impunément ce grand crime, l'esclavage! La fraternité méconnue devient fatalité. Si vous êtes un peuple éclatant et illustre, l'esclavage, accepté comme institution, vous fait abominable. La couronne au front du despote, le carcan au cou de l'esclave, c'est le même cercle, et votre âme de peuple y est enfermée. Toutes vos splendeurs ont cette tache, le nègre. L'esclave vous impose ses ténèbres. Vous ne lui communiquez pas la civilisation, et il vous communique la barbarie. Par l'esclave, l'Europe s'inocule l'Afrique.

O noble peuple espagnol! c'est là, pour vous, la deuxième délibération. Vous vous êtes délivré du despote; maintenant délivrez-vous de l'esclave.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 22 novembre 1868.

V

LES ENFANTS PAUVRES

NOËL 1868

Les deuils qui nous éprouvent n'empêchent pas qu'il y ait des pauvres. Si nous pouvions oublier ce que souffrent les autres, ce que nous souffrons nous-mêmes nous en ferait souvenir; le deuil est un appel au devoir.

La petite institution d'assistance pour l'enfance, que j'ai fondée il y a sept ans, à Guernesey, dans ma maison, fructifie, et vous, mesdames, qui m'écoutez avec tant de grâce, vous serez sensibles à cette bonne nouvelle.

Ce n'est pas de ce que je fais ici qu'il est question, mais de ce qui se fait au dehors. Ce que je fais n'est rien, et ne vaut pas la peine d'en parler.

Cette fondation du Dîner des Enfants pauvres n'a qu'une chose pour elle, c'est d'être une idée simple. Aussi a-t-elle été tout de suite comprise, surtout dans les pays de liberté, en Angleterre, en Suisse et en Amérique; là elle est appliquée sur une grande échelle. — Je note le fait sans y insister, mais je crois qu'il y a une certaine affinité entre les idées simples et les pays libres.

Pour que vous jugiez du progrès que fait l'idée du Dîner des Enfants pauvres, je vous citerai seulement deux ou trois chiffres. Ces chiffres, je les prends en Angleterre, je les prends à Londres, c'est-à-dire chez vous.

Vous avez pu lire dans les journaux la lettre que m'a

adressée l'honorable lady Thompson. Dans la seule paroisse de Marylebone, en l'année 1868, le nombre des enfants assistés s'est élevé de 5,000 à 7,850. Une société d'assistance, intitulée *Children's Provident Society*, vient de se fonder, Maddox Street, Regent's street, au capital de vingt mille livres sterling. Enfin, troisième fait, vous vous rappelez que l'an dernier, à pareil jour, je me félicitais de lire dans les journaux anglais que l'idée de Hauteville-House avait fructifié à Londres, au point qu'on y secourait trente mille enfants. Eh bien, lisez aujourd'hui l'excellent journal l'*Express* du 17 décembre, vous y constaterez une progression magnifique. En 1866, il y avait à Londres six mille enfants secourus de la façon que j'ai indiquée; en 1867, trente mille; en 1868, il y en a cent quinze mille.

A ces 115,000 ajoutez les 7,850 de Marylebone, société distincte, et vous aurez un total de 122,850 enfants secourus.

Ce que c'est qu'un grain mis dans le sillon, quand Dieu consent à le féconder! Combien voyez-vous ici d'enfants? Quarante? C'est bien peu. Ce n'est rien. Eh bien, chacun de ces quarante enfants en produit au dehors trois mille, et les quarante enfants de Hauteville-House deviennent à Londres cent vingt mille.

Je pourrais citer d'autres faits encore, je m'arrête. Je parle de moi, mais c'est malgré moi. Dans tout ceci aucun honneur ne me revient, et mon mérite est nul. Toutes les actions de grâces doivent être adressées à mes admirables coopérateurs d'Angleterre et d'Amérique.

Un mot pour terminer.

Je trouve l'exil bon. D'abord, il m'a fait connaître cette île hospitalière; ensuite, il m'a donné le loisir de réaliser cette idée que j'avais depuis longtemps, un essai pratique d'amélioration immédiate du sort des enfants — des pauvres enfants — au point de vue de la double hygiène, c'est-à-dire de la santé physique et de la santé intellectuelle. L'idée a réussi. C'est pourquoi je remercie l'exil.

Ah! je ne me lasserai jamais de le dire : — Songeons aux enfants!

La société des hommes est toujours, plus ou moins, une société coupable. Dans cette faute collective que nous

commettons tous, et qui s'appelle tantôt la loi, tantôt les mœurs, nous ne sommes sûrs que d'une innocence, l'innocence des enfants.

Eh bien, aimons-la, nourrissons-la, vêtissons-la, donnons-lui du pain et des souliers, guérissons-la, éclairons-la, vénérons-la.

Quant à moi, — êtes-vous curieux de savoir mon opinion politique? — je vais vous la dire. Je suis du parti de l'innocence. Surtout du parti de l'innocence punie — pourquoi, mon Dieu ? — par la misère.

Quelles que soient les douleurs de cette vie, je ne m'en plaindrai pas, s'il m'est donné de réaliser les deux plus hautes ambitions qu'un homme puisse avoir sur la terre. Ces deux ambitions, les voici : être esclave et être serviteur. Esclave de la conscience, et serviteur des pauvres.

1869

La Grèce se tourne vers l'Amérique.
Déclaration de guerre prochaine et de paix future. — Le Rappel.
Le congrès de Lausanne. — Peabody mort.
Charles Hugo condamné. — Le 29 octobre à Paris.
Symptômes de l'écroulement de l'empire. — Les enfants pauvres.

I

LA CRÈTE

A M. VALOUDAKI

PRÉSIDENT DU GOUVERNEMENT DE LA CRÈTE

Monsieur,

Votre lettre éloquente m'a vivement touché. Oui, vous avez raison de compter sur moi. Le peu que je suis et le peu que je puis appartient à votre noble cause. La cause de la Crète est celle de la Grèce, et la cause de la Grèce est celle de l'Europe. Ces enchaînements-là échappent aux rois et sont pourtant la grande logique. La diplomatie n'est autre chose que la ruse des princes contre la logique de Dieu. Mais, dans un temps donné, Dieu a raison.

Dieu et droit sont synonymes. Je ne suis qu'une voix, opiniâtre, mais perdue dans le tumulte triomphal des iniquités régnantes. Qu'importe? écouté ou non, je ne me lasserai pas. Vous me dites que la Crète me demande ce que l'Espagne m'a demandé. Hélas! je ne ne puis que pousser un cri. Pour la Crète, je l'ai fait déjà, je le ferai encore.

Puisque vous le croyez utile, l'Europe étant sourde, je me tournerai vers l'Amérique. Espérons de ce côté-là.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

APPEL A L'AMÉRIQUE

Le sombre abandon d'un peuple au viol et à l'égorgement en pleine civilisation est une ignominie qui étonnera l'histoire. Ceux qui font de telles taches à ce grand dix-neuvième siècle sont responsables devant la conscience universelle. Les présents gouvernements mettent la rougeur au front de l'Europe.

A l'heure où nous sommes, d'un côté il y a des massacres, de l'autre une conversation de diplomates; d'un côté on tue, on décapite, on mutile, on éventre des femmes, des vieillards et des enfants, qu'on laisse pourrir dans la neige ou au soleil; de l'autre on rédige des protocoles; les dépêches de chancellerie, envolées de tous les points de l'horizon, s'abattent sur la table verte de la conférence, et les vautours sur Arcadion. Tel est le spectacle.

Trahir et livrer la Crète, c'est une mauvaise action, et c'est une mauvaise politique.

De deux choses l'une : ou l'insurrection candiote persistera, ou elle expirera; ou la Crète attisera et continuera son flamboiement superbe, ou elle s'éteindra. Dans le premier cas, ce pays sera un héros; dans le second cas, il sera un martyr. Redoutable complication future. Il faut, tôt ou tard, compter avec les héros, et plus encore avec les martyrs. Les héros triomphent par la vie, les martyrs par la mort. Voyez Baudin. Craignez les spectres. La Crète morte aura l'importunité terrible du sépulcre. Ce sera un miasme de plus dans votre politique. L'Europe aura désormais deux Polognes, l'une au nord, l'autre au midi. L'ordre régnera dans les monts Sphakia comme il il règne à Varsovie, et, rois de l'Europe, vous aurez une prospérité entre deux cadavres.

Le continent en ce moment n'appartient pas aux nations, mais aux rois. Disons-le nettement, pour l'instant, la Grèce et la Crète, n'ont plus rien à attendre de l'Europe.

Tout espoir est-il donc perdu pour elle?

Non.

Ici la question change d'aspect. Ici se déclare, incident admirable, une phase nouvelle.

L'Europe recule, l'Amérique avance.

L'Europe refuse son rôle, l'Amérique le prend.

Abdication compensée par un avénement.

Une grande chose va se faire.

Cette république d'autrefois, la Grèce, sera soutenue et protégée par la république d'aujourd'hui, les États-Unis. Thrasybule appelle à son secours Washington. Rien de plus grand.

Washington entendra et viendra. Avant peu le libre pavillon américain, n'en doutons pas, flottera entre Gibraltar et les Dardanelles.

C'est le point du jour. L'avenir blanchit l'horizon. La fraternité des peuples s'ébauche. Solidarité sublime.

Ceci est l'arrivée du nouveau monde dans le vieux monde. Nous saluons cet avénement. Ce n'est pas seulement au secours de la Grèce que viendra l'Amérique, c'est au secours de l'Europe. L'Amérique sauvera la Grèce du démembrement et l'Europe de la honte.

Pour l'Amérique, c'est la sortie de la politique locale. C'est l'entrée dans la gloire.

Au dix-huitième siècle, la France a délivré l'Amérique; au dix-neuvième siècle, l'Amérique va délivrer la Grèce. Remboursement magnifique.

Américains, vous étiez endettés envers nous de cette grande dette, la liberté! Délivrez la Grèce, et nous vous donnons quittance. Payer à la Grèce, c'est payer à la France.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 6 février 1869.

II

AUX CINQ RÉDACTEURS-FONDATEURS

DU RAPPEL*

Chers amis,

Ayant été investi d'un mandat, qui est suspendu, mais non terminé, je ne pourrais reparaître, soit à la tribune, soit dans la presse politique, que pour y reprendre ce mandat au point où il a été interrompu, et pour exercer un devoir sévère, et il me faudrait pour cela la liberté comme en Amérique. Vous connaissez ma déclaration à ce sujet, et vous savez que, jusqu'à ce que l'heure soit venue, je ne puis coopérer à aucun journal, de même que je ne puis accepter aucune candidature. Je dois donc demeurer étranger au *Rappel*.

Du reste, pour d'autres raisons, résultant des complications de la double vie politique et littéraire qui m'est imposée, je n'ai jamais écrit dans l'*Événement*. L'*Événement*, en 1851, tirait à soixante-quatre mille exemplaires.

Ce vivant journal, vous allez le refaire sous ce titre : le *Rappel*.

Le *Rappel*. J'aime tous les sens de ce mot. Rappel des principes, par la conscience; rappel des vérités, par la philosophie; rappel du devoir, par le droit; rappel des

* Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Henri Rochefort, Charles Hugo, François Hugo.

morts, par le respect; rappel du châtiment, par la justice; rappel du passé, par l'histoire; rappel de l'avenir, par la logique; rappel des faits, par le courage; rappel de l'idéal dans l'art, par la pensée; rappel du progrès dans la science, par l'expérience et le calcul; rappel de Dieu dans les religions, par l'élimination des idolâtries; rappel de la loi à l'ordre, par l'abolition de la peine de mort; rappel du peuple à la souveraineté, par le suffrage universel renseigné; rappel de l'égalité, par l'enseignement gratuit et obligatoire; rappel de la liberté, par le réveil de la France; rappel de la lumière, par le cri : *Fiat jus!*

Vous dites : Voilà notre tâche; moi je dis : Voilà votre œuvre.

Cette œuvre, vous l'avez déjà faite, soit comme journalistes, soit comme poëtes, dans le pamphlet, admirable mode de combat, dans le livre, au théâtre, partout, toujours; vous l'avez faite, d'accord et de front avec tous les grands esprits de ce grand siècle. Aujourd'hui, vous la reprenez, ce journal au poing, le *Rappel*. Ce sera un journal lumineux et acéré; tantôt épée, tantôt rayon. Vous allez combattre en riant. Moi, vieux et triste, j'applaudis.

Courage donc, et en avant! Le rire, quelle puissance! Vous allez prendre place, comme auxiliaires de toutes les bonnes volontés, dans l'étincelante légion parisienne des journaux du rire.

Je connais vos droitures comme je connais la mienne, et j'en ai en moi le miroir; c'est pourquoi je sais d'avance votre itinéraire. Je ne le trace pas, je le constate. Être un guide n'est pas ma prétention; je me contente d'être un témoin. D'ailleurs, je n'en sais pas bien long, et une fois que j'ai prononcé ce mot : devoir, j'ai à peu près dit tout ce que j'avais à dire.

Avant tout, vous serez fraternels. Vous donnerez l'exemple de la concorde. Aucune division dans nos rangs ne se fera par votre faute Vous attendrez toujours le premier coup. Quand on m'interroge sur ce que j'ai dans l'âme, je réponds par ces deux mots *conciliation* et *réconciliation*. Le premier de ces mots est pour les idées, le second est pour les hommes.

Le combat pour le progrès veut la concentration des

forces. Bien viser et frapper juste. Aucun projectile ne doit s'égarer. Pas de balle perdue dans la bataille des principes. L'ennemi a droit à tous nos coups; lui faire tort d'un seul, c'est être injuste envers lui. Il mérite qu'on le mitraille sans cesse, et qu'on ne mitraille que lui. Pour nous, qui n'avons qu'une soif, la justice, la raison, la vérité, l'ennemi s'appelle Ténèbres.

La légion démocratique a deux aspects, elle est politique et littéraire. En politique, elle arbore 89 et 92; en littérature, elle arbore 1830. Ces dates à rayonnement double, illuminant d'un côté le droit, de l'autre la pensée, se résument en un mot : révolution.

Nous, issus des nouveautés révolutionnaires, fils de ces catastrophes qui sont des triomphes, nous préférons au cérémonial de la tragédie le pêle-mêle du drame, au dialogue alterné des majestés le cri profond du peuple, et à Versailles Paris. L'art, en même temps que la société, est arrivé au but que voici : *omnia et omnes*. Les autres siècles ont été des porte-couronnes; chacun d'eux s'incarne pour l'histoire dans un personnage où se condense l'exception. Le quinzième siècle, c'est le pape; le seizième, c'est l'empereur; le dix-septième, c'est le roi; le dix-neuvième, c'est l'homme.

L'homme, sorti, debout et libre, de ce gouffre sublime, le dix-huitième siècle.

Vénérons-le, ce dix-huitième siècle, le siècle concluant qui commence par la mort de Louis XIV et qui finit par la mort de la monarchie.

Vous accepterez son héritage. Ce fut un siècle gai et redoutable.

Être souriant et désagréable, tel est votre intention. Je l'approuve. Sourire, c'est combattre. Un sourire regardant la toute-puissance a une étrange force de paralysie. Lucien déconcertait Jupiter. Jupiter pourtant, dieu d'esprit, n'aurait pas eu recours, quoique fâché, à M. . . . . (J'ouvre une parenthèse. Ne vous gênez pas pour remplacer ma prose par des lignes de points partout où bon vous semblera. Je ferme la parenthèse.) La raillerie des encyclopédistes a eu raison du molinisme et du papisme. Grands et charmants exemples. Ces vaillants philosophes ont révélé

la force du rire. Tourner une hydre en ridicule, cela semble étrange. Eh bien, c'est excellent. D'abord beaucoup d'hydres sont en baudruche. Sur celles-là, l'épingle est plus efficace que la massue. Quant aux hydres pour de bon, le césarisme en est une, l'ironie les consterne. Surtout quand l'ironie est un appel à la lumière. Souvenez-vous du coq chantant sur le dos du tigre. Le coq c'est l'ironie. C'est aussi la France.

Le dix-huitième siècle a mis en évidence la souveraineté de l'ironie. Confrontez la vigueur matérielle avec la vigueur spirituelle; comptez les fléaux vaincus, les monstres terrassés et les victimes protégées; mettez d'un côté Lerne, Némée, Érymanthe, le taureau de Crète, le dragon des Hespérides, Antée étouffé, Cerbère enchaîné, Augias nettoyé, Atlas soulagé, Hésione sauvée, Alceste délivrée, Prométhée secouru; et, de l'autre, la superstition dénoncée, l'hypocrisie démasquée, l'inquisition tuée, la magistrature muselée, la torture déshonorée, Calas réhabilité, Labarre vengé, Sirven défendu, les mœurs adoucies, les lois assainies, la raison mise en liberté, la conscienee humaine délivrée, elle aussi, du vautour, qui est le fanatisme; faites cette évocation sacrée des grandes victoires humaines, et comparez aux douze travaux d'Hercule les douze travaux de Voltaire. Ici le géant de force, là le géant d'esprit. Qui l'emporte? Les serpents du berceau, ce sont les préjugés. Arouet a aussi bien étouffé ceux-ci qu'Alcide ceux-là.

Vous aurez de vives polémiques. Il y a un droit qui est tranquille avec vous, et qui est sûr d'être respecté, c'est le droit de réplique. Moi qui parle, j'en ai usé, à mes risques et périls, et même abusé. Jugez-en. Un jour, — vous devez d'ailleurs vous en souvenir, — en 1851, du temps de la république, j'étais à la tribune de l'Assemblée, je parlais, je venais de dire : *Le président Louis Bonaparte conspire*. Un honorable républicain d'autrefois, mort sénateur, M. Vieillard, me cria, justement indigné : *Vous êtes un infâme calomniateur*. A quoi je répondis par ces paroles insensées : *Je dénonce un complot qui a pour but le rétablissement de l'empire*. Sur ce, M. Dupin me menaça d'un rappel à l'ordre, peine terrible et méritée. Je trem-

blais. J'ai, heureusement pour moi, la réputation d'être bête. Ceci me sauva. *M. Victor Hugo ne sait ce qu'il dit!* cria un membre compatissant de la majorité. Cette parole indulgente jeta un charme, tout s'apaisa, M. Dupin garda sa foudre dans sa poche. (C'est là que volontiers il mettait son drapeau. Vaste poche. Dans l'occasion, il se fût caché dedans s'il avait pu.) Mais convenez que j'avais abusé du droit de réplique. Donc, respectons-le.

C'était du reste un temps singulier. On était en république, et *vive la république* était un cri séditieux. Vous, vous étiez en prison, tous, excepté Rochefort, qui était alors au collège, mais qui aujourd'hui est en Belgique.

Vous encouragerez le jeune et rayonnant groupe de poëtes qui se lève aujourd'hui avec tant d'éclat, et qui appuie de ses travaux et de ses succès toutes les grandes affirmations du siècle. Aucune générosité ne manquera à votre œuvre. Vous donnerez le mot d'ordre de l'espérance à cette admirable jeunesse d'aujourd'hui qui a sur le front la candeur loyale de l'avenir. Vous rallierez dans l'incorruptible foi commune cette studieuse et fière multitude d'intelligences toutes frémissantes de la joie d'éclore, qui le matin peuple les écoles, et le soir les théâtres, ces autres écoles; le matin, cherchant le vrai dans la science; le soir, applaudissant ou réclamant le grand dans la poésie et le beau dans l'art. Ces nobles jeunes hommes d'à présent, je les connais et je les aime. Je suis dans leur secret et je les remercie de ce doux murmure que, si souvent, comme une lointaine troupe d'abeilles, ils viennent faire à mon oreille. Ils ont une volonté mystérieuse et ferme, et ils feront le bien j'en réponds. Cette jeunesse, c'est la France en fleur, c'est la Révolution redevenue aurore. Vous communierez avec cette jeunesse. Vous éveillerez avec tous les mots magiques : devoir, honneur, raison, progrès, patrie, humanité, liberté, cette forêt d'échos qui est en elle. Répercussion profonde, prête à toutes les grandes réponses.

Mes amis, et vous, mes fils, allez! Combattez votre vaillant combat. Combattez-le sans moi et avec moi. Sans moi, car ma vieille plume guerroyante ne sera pas parmi les vôtres; avec moi, car mon âme y sera. Allez, faites, vivez,

luttez! Naviguez intrépidement vers votre pôle imperturbable, la liberté; mais tournez les écueils. Il y en a. Désormais, j'aurai dans ma solitude, pour mettre de la lumière dans mes vieux songes, cette perspective, le rappel triomphant. Le rappel battu, cela peut se rêver aussi.

Je ne reprendrai plus la parole dans ce journal que j'aime, et, à partir de demain, je ne suis plus que votre lecteur. Lecteur mélancolique et attendri. Vous serez sur votre brèche, et moi sur la mienne. Du reste, je ne suis plus guère bon qu'à vivre tête à tête avec l'océan, vieux homme tranquille et inquiet, tranquille parce que je suis au fond du précipice, inquiet parce que mon pays peut y tomber. J'ai pour spectacle ce drame, l'écume insultant le rocher. Je me laisse distraire des grandeur impériales et royales par la grandeur de la nature. Qu'importe un solitaire de plus ou de moins! les peuples vont à leurs destinées. Pas de dénoûment qui ne soit précédé d'une gestation. Les années font leur lent travail de maturation, et tout est prêt. Quant à moi, pendant qu'à l'occasion de sa noce d'or l'église couronne le pape, j'émiette sur mon toit du pain aux petits oiseaux, ne me souciant d'aucun couronnement, pas même d'un couronnement d'édifice.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 25 avril 1869.

III

CONGRÈS DE LA PAIX

A LAUSANNE

Bruxelles, 4 septembre 1869.

Concitoyens des États-Unis d'Europe,

Permettez-moi de vous donner ce nom, car la république européenne fédérale est fondée en droit, en attendant qu'elle soit fondée en fait. Vous existez, donc elle existe. Vous la constatez par votre union qui ébauche l'unité. Vous êtes le commencement du grand avenir.

Vous me conférez la présidence honoraire de votre congrès. J'en suis profondément touché.

Votre congrès est plus qu'une assemblée d'intelligences; c'est une sorte de comité de rédaction des futures tables de la loi. Une élite n'existe qu'à la condition de représenter la foule; vous êtes cette élite-là. Dès à présent, vous signifiez à qui de droit que la guerre est mauvaise, que le meurtre, même glorieux, fanfaron et royal, est infâme, que le sang humain est précieux, que la vie est sacrée. Solennelle mise en demeure.

Qu'une dernière guerre soit nécessaire, hélas! je ne suis, certes, pas de ceux qui le nient. Que sera cette guerre? Une guerre de conquête. Quelle est la conquête à faire? La liberté.

Le premier besoin de l'homme, son premier droit, son premier devoir, c'est la liberté.

La civilisation tend invinciblement à l'unité d'idiome, à l'unité de mètre, à l'unité de monnaie, et à la fusion des nations dans l'humanité, qui est l'unité suprême. La concorde a un synonyme, simplification; de même que la richesse et la vie ont un synonyme, circulation. La première des servitudes, c'est la frontière.

Qui dit frontière dit ligature. Coupez la ligature, effacez la frontière, ôtez le douanier, ôtez le soldat, en d'autres termes soyez libres; la paix suit.

Paix désormais profonde. Paix faite une fois pour toutes. Paix inviolable. État normal du travail, de l'échange, de l'offre et de la demande, de la production et de la consommation, du vaste effort en commun, de l'attraction des industries, du va-et-vient des idées, du flux et reflux humain.

Qui a intérêt aux frontières? Les rois. Diviser pour régner. Une frontière implique une guérite, une guérite implique un soldat. *On ne passe pas,* mot de tous les priviléges, de toutes les prohibitions, de toutes les censures, de toutes les tyrannies. De cette frontière, de cette guérite, de ce soldat, sort toute la calamité humaine.

Le roi, étant l'exception, a besoin, pour se défendre, du soldat, qui à son tour a besoin du meurtre pour vivre. Il faut aux rois des armées, il faut aux armées la guerre. Autrement, leur raison d'être s'évanouit. Chose étrange, l'homme consent à tuer l'homme sans savoir pourquoi. L'art des despotes, c'est de dédoubler le peuple en armée. Une moitié opprime l'autre.

Les guerres ont toutes sortes de prétextes, mais n'ont jamais qu'une cause, l'armée. Otez l'armée, vous ôtez la guerre. Mais comment supprimer l'armée? Par la suppression des despotismes.

Comme tout se tient! abolissez les parasitismes sous toutes leurs formes, listes civiles, fainéantises payées, clergés salariés, magistratures entretenues, sinécures aristocratiques, concessions gratuites des édifices publics, armées permanentes; faites cette rature, et vous dotez l'Europe de dix milliards par an. Voilà d'un trait de plume le problème de la misère simplifié.

Cette simplification, les trônes n'en veulent pas. De là les forêts de bayonnettes.

Les rois s'entendent sur un seul point, éterniser la guerre. On croit qu'ils se querellent; pas du tout, ils s'entr'aident. Il faut, je le répète, que le soldat ait sa raison d'être. Éterniser l'armée, c'est éterniser le despotisme; logique excellente, soit, et féroce. Les rois épuisent leur malade, le peuple, par le sang versé. Il y a une farouche fraternité des glaives d'où résulte l'asservissement des hommes.

Donc, allons au but, que j'ai appelé quelque part *la résorption du soldat dans le citoyen.* Le jour où cette reprise de possession aura eu lieu, le jour où le peuple n'aura plus hors lui l'homme de guerre, ce frère ennemi, le peuple se retrouvera un, entier, aimant, et la civilisation se nommera harmonie, et aura en elle, pour créer, d'un côté la richesse et de l'autre la lumière, cette force, le travail, et cette âme, la paix.

VICTOR HUGO.

Des affaires de famille retenaient Victor Hugo à Bruxelles. Cependant, sur la vive insistance du Congrès, il se décida à aller à Lausanne.

Le 14 septembre, il ouvrit le Congrès. Voici ses paroles :

Les mots me manquent pour dire à quel point je suis touché de l'accueil qui m'est fait. J'offre au congrès, j'offre à ce généreux et sympathique auditoire, mon émotion profonde. Citoyens, vous avez eu raison de choisir pour lieu de réunion de vos délibérations ce noble pays des Alpes. D'abord, il est libre; ensuite, il est sublime. Oui, c'est ici, oui, c'est en présence de cette nature magnifique qu'il sied de faire les grandes déclarations d'humanité, entre autres celle-ci : Plus de guerre!

Une question domine ce congrès.

Permettez-moi, puisque vous m'avez fait l'honneur in-

signe de me choisir comme président, permettez-moi de la signaler. Je le ferai en peu de mots. Nous tous qui sommes ici, qu'est-ce que nous voulons? La paix. Nous voulons la paix, nous la voulons ardemment. Nous la voulons absolument. Nous la voulons entre l'homme et l'homme, entre le peuple et le peuple, entre la race et la race, entre le frère et le frère, entre Abel et Caïn. Nous voulons l'immense apaisement des haines.

Mais cette paix, comment la voulons-nous? La voulons-nous à tout prix? La voulons-nous sans conditions? Non! nous ne voulons pas de la paix le dos courbé et le front baissé; nous ne voulons pas de la paix sous le despotisme; nous ne voulons pas de la paix sous le bâton; nous ne voulons pas de la paix sous le sceptre!

La première condition de la paix, c'est la délivrance. Pour cette délivrance, il faudra, à coup sûr, une révolution qui sera la suprême, et peut-être, hélas! une guerre, qui sera la dernière. Alors tout sera accompli. La paix, étant inviolable, sera éternelle. Alors, plus d'armées, plus de rois. Évanouissement du passé. Voilà ce que nous voulons.

Nous voulons que le peuple vive, laboure, achète, vende, travaille, parle, aime et pense librement, et qu'il y ait des écoles faisant des citoyens, et qu'il n'y ait plus de princes faisant des mitrailleuses. Nous voulons la grande république continentale, nous voulons les États-Unis d'Europe, et je termine par ce mot : La liberté, c'est le but; la paix, c'est le résultat.

Les délibérations des Amis de la paix durèrent quatre jours. Victor Hugo fit en ces termes la clôture du Congrès :

Citoyens,

Mon devoir est de clore ce congrès par une parole finale. Je tâcherai qu'elle soit cordiale. Aidez-moi.

Vous êtes le congrès de la paix, c'est-à-dire de la conciliation. A ce sujet permettez-moi un souvenir.

Il y a vingt ans, en 1849, il y avait à Paris ce qu'il y a aujourd'hui à Lausanne, un congrès de la paix. C'était le 24 août, date sanglante, anniververcsaire de la Saint-Barthélemy. Deux prêtres, représentant les deux formes du christianisme, étaient là; le pasteur Coquerel et l'abbé Deguerry. Le président du congrès, celui qui a l'honneur de vous parler en ce moment, évoqua le souvenir néfaste de 1572, et s'adressant aux deux prêtres, leur dit : « Embrassez-vous! »

En présence de cette date sinistre, aux acclamations de l'assemblée, le catholicisme et le protestantisme s'embrassèrent. (*Applaudissements.*)

Aujourd'hui quelques jours à peine nous séparent d'une autre date, aussi illustre que la première est infâme, nous touchons au 21 septembre. Ce jour-là la république française a été fondée, et, de même que le 24 août 1572 le despotisme et le fanatisme avaient dit leur dernier mot : *Extermination,* — le 21 septembre 1792 la démocratie a jeté son premier cri : *Liberté, égalité, fraternité!* (*Bravo! bravo!*)

Eh bien! en présence de cette date sublime, je me rappelle ces deux religions représentées par deux prêtres, qui se sont embrassées, et je demande un autre embrassement. Celui-là est facile et n'a rien à faire oublier. Je demande l'embrassement de la république et du socialisme. (*Longs applaudissements*)

Nos ennemis disent : le socialisme, au besoin, accepterait l'empire. Cela n'est pas. Nos ennemis disent : la république ignore le socialisme. Cela n'est pas.

La haute formule définitive que je rappelais tout à l'heure, en même temps qu'elle exprime toute la république, exprime aussi tout le socialisme.

A côté de la liberté, qui implique la propriété, il y a l'égalité, qui implique le droit au travail, formule superbe de 1848! (*applaudissements*) et il y a la fraternité, qui implique la solidarité.

Donc, république et socialisme, c'est un. (*Bravos répétés.*)

Moi qui vous parle, citoyens, je ne suis pas ce qu'on appelait autrefois un républicain de la veille, mais je suis

un socialiste de l'avant-veille. Mon socialisme date de 1828. J'ai donc le droit d'en parler.

Le socialisme est vaste et non étroit. Il s'adresse à tout le problème humain. Il embrasse la conception sociale tout entière En même temps qu'il pose l importante question du travail et du salaire, il proclame l'inviolabilité de la vie humaine, l'abolition du meurtre sous toutes ses formes, la résorption de la pénalité par l'éducation, merveilleux problème résolu. (*Très bien!*) Il proclame l'enseignement gratuit et obligatoire. Il proclame le droit de la femme, cette égale de l'homme. (*Bravos!*) Il proclame le droit de l'enfant, cette responsabilité de l'homme. (*Très biens! — Applaudissements.*) Il proclame enfin la souveraineté de l'individu, qui est identique à la liberté.

Qu'est-ce que tout cela? C'est le socialisme. Oui. C'est aussi la république! (*Longs applaudissements.*)

Citoyens, le socialisme affirme la vie, la république affirme le droit. L'un élève l'individu à la dignité d'homme, l'autre élève l'homme à la dignité de citoyen. Est-il un plus profond accord?

Oui, nous sommes tous d'accord, nous ne voulons pas de césar, et je défends le socialisme calomnié!

Le jour où la question se poserait entre l'esclavage avec le bien-être, *panem et circenses*, d'un côté, et, de l'autre, la liberté avec la pauvreté, — pas un, ni dans les rangs républicains, ni dans les rangs socialistes, pas un n'hésiterait! et tous, je le déclare, je l'affirme, j'en réponds, tous préféreraient au pain blanc de la servitude le pain noir de la liberté. (*Bravos prolongés.*)

Donc, ne laissons pas poindre et germer l'antagonisme. Serrons-nous donc, mes frères socialistes, mes frères républicains, serrons-nous étroitement autour de la justice et de la vérité, et faisons front à l'ennemi. (*Oui, oui! bravo!*)

Qu'est l'ennemi?

L'ennemi c'est plus et moins qu'un homme. (*Mouvement.*) C'est un ensemble de faits hideux qui pèse sur le monde et qui le dévore. C'est un monstre aux mille griffes, quoique cela n'ait qu'une tête. L'ennemi, c'est cette incarnation sinistre du vieux crime militaire et monarchique, qui nous bâillonne et nous spolie, qui met la main sur nos

bouches et dans nos poches, qui a les millions, qui a les budgets, les juges, les prêtres, les valets, les palais, les listes civiles, toutes les armées, — et pas un seul peuple. L'ennemi, c'est ce qui règne, gouverne, et agonise en ce moment. (*Sensation profonde.*)

Citoyens, soyons les ennemis de l'ennemi, et soyons nos amis! Soyons une seule âme pour le combattre et un seul cœur pour nous aimer. Ah! citoyens: fraternité! (*Acclamation.*)

Encore un mot et j'ai fini.

Tournons-nous vers l'avenir. Songeons au jour certain, au jour inévitable, au jour prochain peut-être, où toute l'Europe sera constituée comme ce noble peuple suisse qui nous accueille à cette heure. Il a ses grandeurs, ce petit peuple; il a une patrie qui s'appelle la République, et il a une montagne qui s'appelle la Vierge.

Ayons comme lui la République pour citadelle, et que notre liberté, immaculée et inviolée, soit, comme la Jungfrau, une cime vierge en pleine lumière. (*Acclamation prolongée.*)

Je salue la révolution future.

IV

RÉPONSE A FÉLIX PYAT*

Bruxelles, 12 septembre 1869.

Mon cher Félix Pyat,

J'ai lu votre magnifique et cordiale lettre.

Je n'ai pas le droit, vous le comprenez, de parler au nom de nos compagnons d'exil. Je borne ma réponse à ce qui me concerne.

Avant peu, je pense, tombera la barrière d'honneur que je me suis imposée à moi-même par ce vers :

Et, s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Alors je rentrerai.

Et, après avoir fait le devoir de l'exil, je ferai l'autre devoir.

J'appartiens à ma conscience et au peuple.

VICTOR HUGO.

* Voir aux Notes.

V

LA CRISE D'OCTOBRE 1869

L'empire déclinait. On distinguait clairement dans tous ses actes les symptômes qui annoncent les choses finissantes. En octobre 1869, Louis Bonaparte viola sa propre constitution. Il devait convoquer le 29 ce qu'il appelait ses chambres. Il ne le fit pas. Le peuple eut la bonté de s'irriter pour si peu. Il y eut menace d'émeute. On supposa que Victor Hugo était pour quelque chose dans cette colère, et l'on parut croire un moment que la situation dépendait de deux hommes, l'un, empereur, qui violait la constitution, l'autre proscrit, qui excitait le peuple.

M. Louis Jourdan publia, le 12 octobre, dans le *Siècle*, un article dont le retentissement fut considérable et qui commençait par ces lignes :

« En ce moment, deux hommes placés aux pôles extrêmes du monde politique encourent la plus lourde responsabilité que puisse porter une conscience humaine. L'un d'eux est assis sur le trône, c'est Napoléon III; l'autre, c'est Victor Hugo. »

Victor Hugo, mis de la sorte en demeure, écrivit à M. Louis Jourdan :

Bruxelles, 12 octobre 1869.

Mon cher et ancien ami,

On m'apporte le *Siècle*. Je lis votre article qui me touche, m'honore et m'étonne.

Puisque vous me donnez la parole, je la prends.

Je vous remercie de me fournir le moyen de faire cesser une équivoque.

Premièrement, je suis un simple lecteur du *Rappel*. Je croyais l'avoir assez nettement dit pour n'être pas contraint de le redire.

Deuxièmement, je n'ai conseillé et je ne conseille aucune manifestation populaire le 26 octobre.

J'ai pleinement appouvé le *Rappel* demandant aux représentants de la gauche un acte, auquel Paris eût pu s'associer. Une démonstration expressément *pacifique et sans armes*, comme les démonstrations du peuple de Londres en pareil cas, comme la démonstration des cent vingt mille fenians à Dublin il y a trois jours, c'est là ce que demandait le *Rappel*.

Mais, la gauche s'abstenant, le peuple doit s'abstenir.

Le point d'appui manque au peuple.

Donc pas de manifestation.

Le droit est du côté du peuple, la violence est du côté du pouvoir. Ne donnons au pouvoir aucun prétexte d'employer la violence contre le droit.

Personne, le 26 octobre, ne doit descendre dans la rue.

Ce qui sort virtuellement de la situation, c'est l'abolition du serment.

Une déclaration solennelle des représentants de la gauche se déliant du serment en face de la nation, voilà la vraie issue de la crise. Issue morale et révolutionnaire. J'associe à dessein ces deux mots.

Que le peuple s'abstienne, et le chassepot est paralysé ; que les représentants parlent, et le serment est aboli.

Tels sont mes deux conseils, et, puisque vous voulez bien me demander ma pensée, la voilà tout entière.

Un dernier mot. Le jour où je conseillerai une insurrection, j'y serai.

Mais cette fois, je ne la conseille pas.

Je vous remercie de votre éloquent appel. J'y réponds en hâte, et je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

VI

GEORGE PEABODY

—

AU PRÉSIDENT DU COMITÉ AMÉRICAIN DE LONDRES

Hauteville-House, 2 décembre 1869.

Monsieur,

Votre lettre me parvient aujourd'hui, 2 Décembre. Je vous remercie. Elle m'arrrache à ce souvenir. J'oublie l'empire et je songe à l'Amérique. J'étais tourné vers la nuit, je me tourne vers le jour.

Vous me demandez une parole pour George Peabody. Dans votre sympathique illusion, vous me croyez ce que je ne suis pas, la voix de la France. Je ne suis, je l'ai dit déjà, que la voix de l'exil. N'importe, monsieur, un noble appel comme le vôtre veut être entendu ; si peu que je sois, j'y dois répondre et je réponds.

Oui, l'Amérique a raison d'être fière de ce grand citoyen du monde, de ce grand frère des hommes, George Peabody. Peabody a été un homme heureux qui souffrait de toutes les souffrances, un riche qui sentait le froid, la faim et la soif des pauvres. Ayant sa place près de Rothschild, il a trouvé moyen de la changer en une place près de Vincent de Paul. Comme Jésus-Christ il avait une plaie au

flanc; cette plaie était la misère des autres; ce n'était pas du sang qui coulait de cette plaie, c'était de l'or; or qui sortait d'un cœur.

Sur cette terre il y a les hommes de la haine et il y a les hommes de l'amour, Peabody fut un de ceux-ci. C'est sur le visage de ces hommes que nous voyons le sourire de Dieu. Quelle loi pratiquent-ils? Une seule, la loi de fraternité — loi divine, loi humaine, qui varie les secours selon les détresses, qui ici donne des préceptes, et qui là donne des millions, qui trace à travers les siècles dans nos ténèbres une traînée de lumière, et qui va de Jésus pauvre à Peabody riche.

Que Peabody s'en retourne chez vous, béni par nous! Notre monde l'envie au vôtre. La patrie gardera sa cendre et nos cœurs sa mémoire. Que l'immensité émue des mers vous le rapporte! Le libre pavillon américain ne déploiera jamais assez d'étoiles au-dessus de ce cercueil.

Rapprochement que je ne puis m'empêcher de faire, il y a aujourd'hui juste dix ans, le 2 décembre 1859, j'adressais, suppliant, isolé, une prière pour le condamné d'Harper's Ferry à l'illustre nation américaine; aujourd'hui, c'est une glorification que je lui adresse. Depuis 1859, de grands événements se sont accomplis, la servitude a été abolie en Amérique; espérons que la misère, cette autre servitude, sera aussi abolie un jour et dans le monde entier; et, en attendant que le second progrès vienne compléter le premier, vénérons-en les deux apôtres, en accouplant dans une mêmepensée de reconnaissance et de respect John Brown, l'ami des esclaves, à George Peabody, l'ami des pauvres.

Je vous serre la main, monsieur.

VICTOR HUGO.

A M. le colonel Berton,
président du comité américain de Londres.

VII

A CHARLES HUGO

Hauteville-House, 18 décembre 1869.

Mon fils, te voilà frappé pour la seconde fois. La première fois, il y a dix-neuf ans, tu combattais l'échafaud: on t'a condamné. La deuxième fois, aujourd'hui, en rappelant le soldat à la fraternité, tu combattais la guerre; on t'a condamné. Je t'envie ces deux gloires.

En 1851, tu étais défendu par Crémieux, ce grand cœur éloquent, et par moi. En 1869, tu as été défendu par Gambetta, le puissant évocateur du spectre de Baudin, et par Jules Favre, le maître superbe de la parole, que j'ai vu si intrépide au 2 décembre.

Tout est bien. Sois content.

Tu commets le crime de préférer comme moi à la société qui tue la société qui éclaire et qui enseigne, et aux peuples s'entr'égorgeant les peuples s'entr'aidant; tu combats ces sombres obéissances passives, le bourreau et le soldat; tu ne veux pas pour l'ordre social de ces deux cariatides; à une extrémité l'homme-guillotine, à l'autre extrémité l'homme-chassepot. Tu aimes mieux Guillaume Penn que Joseph de Maistre, et Jésus que César. Tu ne veux de hache qu'aux mains du pionnier dans la forêt et de glaive qu'aux mains du citoyen devant la tyrannie. Au législateur tu montres comme idéal Beccaria, et au soldat Garibaldi. Tout cela vaut bien quatre mois de prison et mille francs d'amende.

Ajoutons que tu es suspect de ne point approuver le viol des lois à main armée, et que peut-être tu es capable d'exciter à la haine des arrestations nocturnes et au mépris du faux serment.

Tout est bien, je le répète.

J'ai été enfant de troupe. A ma naissance j'ai été inscrit par mon père sur les contrôles du Royal-Corse (oui, Corse. Ce n'est pas ma faute). C'est pourquoi, puisque j'entre dans la voie des aveux, je dois convenir que j'ai une vieille sympathie pour l'armée. J'ai écrit quelque part :

J'aime les gens d'épée en étant moi-même un.

A une condition pourtant. C'est que l'épée sera sans tache.

L'épée que j'aime, c'est l'épée de Washington, l'épée de John Brown, l'épée de Barbès.

Il faut bien dire une chose à l'armée d'aujourd'hui, c'est qu'elle se tromperait de croire qu'elle ressemble à l'armée d'autrefois. Je parle de cette grande armée d'il y a soixante ans, qui s'est d'abord appelée armée de la république, puis armée de l'empire, et qui était à proprement parler, à travers l'Europe, l'armée de la révolution. Je sais tout ce qu'on peut dire contre cette armée-là, mais elle avait son grand côté. Cette armée-là démolissait partout les préjugés et les bastilles. Elle avait dans son havre-sac l'Encyclopédie. Elle semait la philosophie avec le sans-gêne du corps de garde. Elle appelait le bourgeois pékin, mais elle appelait le prêtre calotin. Elle brutalisait volontiers les superstitions, et Championnet donnait une chiquenaude à saint Janvier.

Quand l'empire voulut s'établir, qui vota surtout contre lui? l'armée. Cette armée avait eu dans ses rangs Oudet et les Philadelphes. Elle avait eu Mallet, et Guidal, et mon parrain, Victor de Lahorie, tous trois fusillés en plaine de Grenelle. Paul-Louis Courier était de cette armée. C'étaient les anciens compagnons de Hoche, de Marceau, de Kléber et de Desaix.

Cette armée-là, dans sa course à travers les capitales, vidait sur son passage toutes les geôles, encore pleines de victimes, en Allemagne les chambres de torture des Land-

graves, à Rome les cachots du château Saint-Ange, en Espagne les caves de l'Inquisition. De 1792 à 1800, elle avait éventré à coups de sabre la vieille carcasse du despotisme européen.

Plus tard, hélas ! elle fit des rois ou en laissa faire, mais elle en destituait. Elle arrêtait le pape. On était loin de Mentana. En Espagne et en Italie, qui est-ce qui la combattait? des prêtres. *El pastor, el frayle, el cura,* tels étaient les noms des chefs de bande ; qu'on ôte Napoléon, comme cette armée reste grande ! Au fond, elle était philosophe et citoyenne. Elle avait la vieille flamme de la république. Elle était l'esprit de la France, armé.

Je n'étais qu'un enfant alors, mais j'ai des souvenirs. En voici un.

J'étais à Madrid du temps de Joseph. C'était l'époque où les prêtres montraient aux paysans espagnols, qui voyaient la chose distinctement, la sainte vierge tenant Ferdinand VII par la main dans la comète de 1811. Nous étions, mes deux frères et moi, au séminaire des Nobles, collége San Isidro. Nous avions pour maîtres deux jésuites, un doux et un dur, don Manuel et don Basilio. Un jour, nos jésuites, par ordre sans doute, nous menèrent sur un balcon pour voir arriver quatre régiments français qui faisaient leur entrée dans Madrid. Ces régiments avaient fait les guerres d'Italie et d'Allemagne, et revenaient de Portugal. La foule, bordant les rues sur le passage des soldats, regardait avec anxiété ces hommes qui apportaient dans la nuit catholique l'esprit français, qui avaient fait subir à l'église la voie de fait révolutionnaire, qui avaient ouvert les couvents, défoncé les grilles, arraché les voiles, aéré les sacristies, et tué le saint-office. Pendant qu'ils défilaient sous notre balcon, don Manuel se pencha à l'oreille de don Basilio et lui dit : *Voilà Voltaire qui passe.*

Que l'armée actuelle y songe, ces hommes-là eussent désobéi, si on leur eût dit de tirer sur des femmes et des enfants. On n'arrive pas d'Arcole et de Friedland pour aller à Ricamarie.

J'y insiste, je n'ignore pas tout ce qu'on peut dire contre cette grande armée morte, mais je lui sais gré de la trouée révolutionnaire qu'elle a faite dans la vieille Europe théo-

cratique. La fumée dissipée, cette armée a laissé une traînée de lumière.

Son malheur, qui se confond avec sa gloire, c'est d'avoir été proportionnée au premir empire. Que l'armée actuelle craigne d'être proportionnée au second!

Le dix-neuvième siècle prend son bien partout où il le trouve, et son bien c'est le progrès. Il constate la quantité de recul, comme la quantité de progrès, faite par une armée. Il n'accepte le soldat qu'à la condition d'y retrouver le citoyen. Le soldat est destiné à s'évanouir, et le citoyen à survivre.

C'est parce que tu as cru cela vrai que tu as été condamné par cette magistrature française qui, soit dit en passant, a du malheur quelquefois, et à qui il arrive de ne pouvoir plus retrouver des prévenus de haute trahison. Il paraît que le trône cache bien.

Persistons. Soyons de plus en plus fidèles à l'esprit de ce grand siècle. Ayons l'impartialité d'aimer toute la lumière. Ne la chicanons pas sur le point de l'horizon où elle se lève. Moi qui parle ici, à la fois solitaire et isolé, comme je l'ai dit déjà; solitaire par le lieu que j'habite, isolé par les escarpements qui se sont faits autour de ma conscience, je suis profondément étranger à des polémiques qui ne m'arrivent souvent que longtemps après leur date; je n'écris et je n'inspire rien de ce qui agite Paris, mais j'aime cette agitation. J'y mêle de loin mon âme. Je suis de ceux qui saluent l'esprit de la révolution partout où ils le rencontrent, j'applaudis quiconque l'a en lui, qu'il se nomme Jules Favre ou Louis Blanc, Gambetta ou Barbès, Bancel ou Félix Pyat, et je sens ce souffle puissant dans la robuste éloquence de Pelletan comme dans l'éclatant sarcasme de Rochefort.

Voilà ce que j'avais à te dire, mon fils.

Mon dix-neuvième hiver d'exil commence. Je ne m'en plains pas. A Guernesey, l'hiver n'est qu'une longue tourmente. Pour une âme indignée et calme, c'est un bon voisinage que cet océan en plein équilibre quoique en pleine tempête, et rien n'est fortifiant comme ce spectacle de la colère majestueuse.

VICTOR HUGO.

VIII

LES ENFANTS PAUVRES

Victor Hugo, selon son habitude, ferma cette année 1869 par la fête des enfants pauvres. Cette année 1869 était l'avant-dernière année de l'exil. Les journaux anglais publièrent les paroles de Victor Hugo à ce Christmas de Hauteville-House. Nous les reproduisons.

Mesdames,

Je ne veux pas faire languir ces enfants qui attendent des jouets, et je tâcherai de dire peu de paroles. Je l'ai déjà dit, et je dois le répéter, cette petite œuvre de fraternité pratique, limitée ici à quarante enfants seulement, est bien peu de chose par elle-même, et ne vaudrait pas la peine d'en parler, si elle n'avait pris au dehors, comme la presse anglaise et américaine le constate d'année en année, une extension magnifique, et si le Dîner des Enfants pauvres, fondé il y a huit ans par moi dans ma maison, mais sur une très petite échelle, n'était devenu, grâce à de bons et grands cœurs qui s'y sont dévoués, une véritable institution, considérable par le chiffre énorme des enfants secourus. En Angleterre et en Amérique, ce chiffre s'accroît sans cesse. C'est par centaines de mille qu'il faut compter les dîners de viande et de vin donnés aux enfants pauvres. Vous connaissez les admirables résultats obtenus par l'honorable lady Kate Thompson et par le révérend Wood. L'*Illustrated London News* a publié des estampes représentant les vastes et belles salles où se fait à Londres le Dîner des Enfants pauvres. Dans tout cela, Hauteville-House n'est

rien, que le point de départ. Il ne lui revient que l'humble honneur d'avoir commencé.

Grâce à la presse, la propagande se fait en tout pays; partout se multiplient d'autres efforts, meilleurs que les miens; partout l'institution d'assistance aux enfants se greffe avec succès. J'ai à remercier de leur chaude adhésion plusieurs loges de la franc-maçonnerie, et cette utile société des instituteurs de la Suisse romande qui a pour devise : *Dieu, Humanité, Patrie.* De toutes parts, je reçois des lettres qui m'annoncent les essais tentés. Deux de ces lettres m'ont particulièrement ému; l'une vient d'Haïti, l'autre de Cuba.

Permettez-moi, puisque l'occasion s'en présente, d'envoyer une parole de sympathie à ces nobles terres qui, toutes deux, ont poussé un cri de liberté. Cuba se délivrera de l'Espagne comme Haïti s'est délivré de la France. Haïti, dès 1792, en affranchissant les noirs, a fait triompher ce principe qu'un homme n'a pas le droit de posséder un autre homme. Cuba fera triompher cet autre principe, non moins grand, qu'un peuple n'a pas le droit de posséder un autre peuple.

Je reviens à nos enfants. C'est faire aussi un acte de délivrance que d'assister l'enfance. Dans l'assainissement et dans l'éducation, il y a de la libération. Fortifions ce pauvre petit corps souffrant; développons cette douce intelligence naissante; que faisons-nous? Nous affranchissons de la maladie le corps et de l'ignorance l'esprit. L'idée du Dîner des Enfants pauvres a été partout bien accueillie. L'accord s'est fait tout de suite sur cette institution de fraternité. Pourquoi? c'est qu'elle est conforme, pour les chrétiens, à l'esprit de l'évangile, et, pour les démocrates, à l'esprit de la révolution.

En attendant mieux. Car secourir les pauvres par l'assistance, ce n'est qu'un palliatif. Le vrai secours aux misérables, c'est l'abolition de la misère.

Nous y arriverons.

Aidons le progrès par l'assistance à l'enfance. Assistons l'enfant par tous les moyens, par la bonne nourriture et par le bon enseignement. L'assistance à l'enfance doit être, dans nos temps troublés, une de nos principales préoccu-

pations. L'enfant doit être notre souci. Et savez-vous pourquoi? Savez-vous son vrai nom? L'enfant s'appelle l'avenir.

Exerçons la sainte paternité du présent sur l'avenir. Ce que nous aurons fait pour l'enfance, l'avenir le rendra au centuple. Ce jeune esprit, l'enfant, est le champ de la moisson future. Il contient la société nouvelle. Ensemençons cet esprit, mettons-y la justice; mettons-y la joie.

En élevant l'enfant, nous élevons l'avenir. Élever, mot profond! En améliorant cette petite âme, nous faisons l'éducation de l'inconnu. Si l'enfant a la santé, l'avenir se portera bien; si l'enfant est honnête, l'avenir sera bon. Éclairons et enseignons cette enfance qui est là sous nos yeux, le vingtième siècle rayonnera. Le flambeau dans l'enfant, c'est le soleil dans l'avenir.

1870

Événements d'Amérique. — Aux femmes de Cuba.
La révolution littéraire mêlée aux révolutions politiques.
George Sand et Victor Hugo.
Mort d'un proscrit. — Les sauveteurs et les travailleurs.
Le plébiscite. — Aux femmes de Guernesey. — Événements d'Europe.

I

CUBA

L'Europe, où couvaient de redoutables événements, commençait à perdre de vue les choses lointaines. A peine savait-on, de ce côté de l'Atlantique, que Cuba était en pleine insurrection. Les gouverneurs espagnols réprimaient cette révolte avec une brutalité sauvage. Des districts entiers furent exécutés militairement. Les femmes s'enfuyaient. Beaucoup se réfugiaient à New-York. Au commencement de 1870, une adresse des femmes de Cuba, couverte de plus de trois cents signatures, fut envoyée de New-York à Victor Hugo pour le prier d'intervenir dans cette lutte. Il répondit :

AUX FEMMES DE CUBA

Femmes de Cuba, j'entends votre plainte. O désespérées, vous vous adressez à moi. Fugitives, martyres, veuves, orphelines, vous demandez secours à un vaincu. Proscrites, vous vous tournez vers un proscrit; celles qui n'ont plus de foyer appellent à leur aide celui qui n'a plus de patrie. Certes nous sommes bien accablés; vous n'avez plus que votre voix, et je n'ai plus que la mienne; votre voix gémit, la mienne avertit. Ces deux souffles, chez vous le sanglot, chez moi le conseil, voilà tout ce qui nous reste. Qui sommes-nous? La faiblesse. Non, nous sommes la force. Car vous êtes le droit, et je suis la conscience.

La conscience est la colonne vertébrale de l'âme ; tant

que la conscience est droite, l'âme se tient debout; je n'ai en moi que cette force-là, mais elle suffit. Et vous faites bien de vous adresser à moi.

Je parlerai pour Cuba comme j'ai parlé pour la Crète.

Aucune nation n'a le droit de poser son ongle sur l'autre pas plus l'Espagne sur Cuba que l'Angleterre sur Gibraltar. Un peuple ne possède pas plus un autre peuple qu'un homme ne possède un autre homme. Le crime est plus odieux encore sur une nation que sur un individu; voilà tout. Agrandir le format de l'esclavage, c'est en accroître l'indignité. Un peuple tyran d'un autre peuple, une race soutirant la vie à une autre race, c'est la succion monstrueuse de la pieuvre, et cette superposition épouvantable est un des faits terribles du dix-neuvième siècle. On voit à cette heure la Russie sur la Pologne, l'Angleterre sur l'Irlande, l'Autriche sur la Hongrie, la Turquie sur l'Herzégovine et sur la Crète, l'Espagne sur Cuba. Partout des veines ouvertes, et des vampires sur des cadavres.

Cadavres, non. J'efface le mot. Je l'ai dit déjà, les nations saignent, mais ne meurent pas. Cuba a toute sa vie et la Pologne a toute son âme.

L'Espagne est une noble et admirable nation, et je l'aime; mais je ne puis l'aimer plus que la France. Eh bien, si la France avait encore Haïti, de même que je dis à l'Espagne : Rendez Cuba! je dirais à la France : Rends Haïti!

Et en lui parlant ainsi, je prouverais à ma patrie ma vénération. Le respect se compose de conseils justes. Dire la vérité, c'est aimer.

Femmes de Cuba, qui me dites si éloquemment tant d'angoisses et tant de souffrances, je me mets à genoux devant vous, et je baise vos pieds douloureux. N'en doutez pas, votre persévérante patrie sera payée de sa peine, tant de sang n'aura pas coulé en vain, et la magnifique Cuba se dressera un jour libre et souveraine parmi ses sœurs augustes, les républiques d'Amérique. Quant à moi, puisque vous me demandez ma pensée, je vous envoie ma conviction. A cette heure où l'Europe est couverte de crimes, dans cette obscurité où l'on entrevoit sur des sommets on ne sait quels fantômes qui sont des forfaits portant des couronnes, sous l'amas horrible des événements découra-

geants, je dresse la tête et j'attends. J'ai toujours eu pour religion la contemplation de l'espérance. Posséder par intuition l'avenir, cela suffit au vaincu. Regarder aujourd'hui ce que le monde verra demain, c'est une joie. A un instant marqué, quelle que soit la noirceur du moment présent, la justice, la vérité et la liberté surgiront, et feront leur entrée splendide sur l'horizon. Je remercie Dieu de m'en accorder dès à présent la certitude; le bonheur qui reste au proscrit dans les ténèbres, c'est de voir un lever d'aurore au fond de son âme.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House.

POUR CUBA

En même temps, les chefs de l'île belligérante demandaient à Victor Hugo de proclamer leur droit. Il le fit.

Ceux qu'on appelle les insurgés de Cuba me demandent une déclaration, la voici :

Dans ce conflit entre l'Espagne et Cuba, l'insurgée c'est l'Espagne.

De même que dans la lutte de décembre 1851, l'insurgé c'était Bonaparte.

Je ne regarde pas où est la force, je regarde où est la justice.

Mais, dit-on, la mère patrie! est-ce que la mère patrie n'a pas un droit?

Entendons-nous.

Elle a le droit d'être mère, elle n'a pas le droit d'être bourreau.

Mais, en civilisation, est-ce qu'il n'y a pas les peuples aînés et les peuples puînés? Est-ce que les majeurs n'ont pas la tutelle des mineurs?

Entendons-nous encore.

En civilisation, l'aînesse n'est pas un droit, c'est un devoir. Ce devoir, à la vérité, donne des droits; entre autres le droit à la colonisation. Les nations sauvages ont droit à la civilisation, comme les enfants ont droit à l'éducation, et les nations civilisées la leur doivent. Payer sa dette est un devoir; c'est aussi un droit. De là, dans les temps

antiques, le droit de l'Inde sur l'Égypte, de l'Égypte sur la Grèce, de la Grèce sur l'Italie, de l'Italie sur la Gaule. De là, à l'époque actuelle, le droit de l'Angleterre sur l'Asie, et de la France sur l'Afrique; à la condition pourtant de ne pas faire civiliser les loups par les tigres; à la condition que l'Angleterre n'ait pas Clyde et que la France n'ait pas Pélissier.

Découvrir une île ne donne pas le droit de la martyriser; c'est l'histoire de Cuba; il ne faut pas partir de Christophe Colomb pour aboutir à Chacon.

Que la civilisation implique la colonisation, que la colonisation implique la tutelle, soit; mais la colonisation n'est pas l'exploitation; mais la tutelle n'est pas l'esclavage.

La tutelle cesse de plein droit à la majorité du mineur, que le mineur soit un enfant ou qu'il soit un peuple. Toute tutelle prolongée au delà de la minorité est une usurpation; l'usurpation qui se fait accepter par habitude ou tolérance est un abus; l'usurpation qui s'impose par la force est un crime.

Ce crime, partout où je le vois, je le dénonce.

Cuba est majeure.

Cuba n'appartient qu'à Cuba.

Cuba, à cette heure, subit un affreux et inexprimable supplice. Elle est traquée et battue dans ses forêts, dans ses vallées, dans ses montagnes. Elle a toutes les angoisses de l'esclave évadé.

Cuba lutte, effarée, superbe et sanglante, contre toutes les férocités de l'oppression. Vaincra-t-elle? oui. En attendant, elle saigne et souffre. Et, comme si l'ironie devait toujours être mêlée aux tortures, il semble qu'on entrevoit on ne sait quelle raillerie dans ce sort féroce qui, dans la série de ses gouverneurs différents, lui donne toujours le même bourreau, sans presque prendre la peine de changer le nom, et qui, après Chacon, lui envoie Concha, comme un saltimbanque qui retourne son habit.

Le sang coule de Porto-Principe à Santiago; le sang coule aux montagnes de Cuivre, aux monts Carcacunas, aux monts Guajavos; le sang rougit tous les fleuves, et Canto, et Ay la Chica; Cuba appelle au secours.

Ce supplice de Cuba, c'est à l'Espagne que je le dénonce, car l'Espagne est généreuse. Ce n'est pas le peuple espagnol qui est coupable, c'est le gouvernement. Le peuple d'Espagne est magnanime et bon. Otez de son histoire le prêtre et le roi, le peuple d'Espagne n'a fait que du bien. Il a colonisé, mais comme le Nil déborde, en fécondant.

Le jour où il sera le maître, il reprendra Gibraltar et rendra Cuba.

Quand il s'agit d'esclaves, on s'augmente de ce qu'on perd. Cuba affranchie accroît l'Espagne, car croître en gloire c'est croître. Le peuple espagnol aura cette ambition d'être libre chez lui et grand hors de chez lui.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House.

III

LUCRÈCE BORGIA

GEORGE SAND A VICTOR HUGO

Mon grand ami, je sors de la représentation de *Lucrèce Borgia,* le cœur tout rempli d'émotion et de joie. J'ai encore dans la pensée toutes ces scènes poignantes, tous ces mots charmants ou terribles, le sourire amer d'Alfonse d'Este, l'arrêt effrayant de Gennaro, le cri maternel de Lucrèce; j'ai dans les oreilles les acclamations de cette foule qui criait : « Vive Victor Hugo ! » et qui vous appelait, hélas! comme si vous alliez venir, comme si vous pouviez l'entendre.

On ne peut pas dire, quand on parle d'une œuvre consacrée telle que *Lucrèce Borgia :* le drame a eu un immense succès; mais je dirai : vous avez eu un magnifique triomphe. Vos amis du *Rappel,* qui sont mes amis, me demandent si je veux être la première à vous donner la nouvelle de ce triomphe. Je le crois bien que je le veux! Que cette lettre vous porte donc, cher absent, l'écho de cette belle soirée.

Cette soirée m'en a rappelé une autre, non moins belle. Vous ne savez pas que j'assistais à la première représentation de *Lucrèce Borgia,* — il y a aujourd'hui, me dit-on, trente-sept ans, jour pour jour.

Je me souviens que j'étais au balcon, et le hasard m'avait placée à côté de Bocage que je voyais ce jour-là pour la première fois. Nous étions, lui et moi, des étrangers l'un

pour l'autre ; l'enthousiasme commun nous fit amis. Nous applaudissions ensemble; nous disions ensemble : Est-ce beau ! Dans les entr'actes, nous ne pouvions nous empêcher de nous parler, de nous extasier, de nous rappeler réciproquement tel passage ou telle scène.

Il y avait alors dans les esprits une conviction et une passion littéraires qui tout de suite vous donnaient la même âme et créaient comme une fraternité de l'art. A la fin du drame, quand le rideau se baissa sur le cri tragique : « Je suis ta mère ! » nos mains furent vite l'une dans l'autre. Elles y sont restées jusqu'à la mort de ce grand artiste, de ce cher ami.

J'ai revu aujourd'hui *Lucrèce Borgia* telle que je l'ai vue alors. Le drame n'a pas vieilli d'un jour ; il n'a pas un pli, pas une ride. Cette belle forme, aussi nette et aussi ferme que du marbre de Paros, est restée absolument intacte et pure.

Et puis, vous avez touché là, vous avez exprimé là avec votre incomparable magie le sentiment qui nous prend le plus aux entrailles; vous avez incarné et réalisé « la mère ». C'est éternel comme le cœur.

Lucrèce Borgia est peut-être, dans tout votre théâtre, l'œuvre la plus puissante et la plus haute. Si *Ruy Blas* est par excellence le drame heureux et brillant, l'idée de *Lucrèce Borgia* est plus pathétique, plus saisissante et plus profondément humaine.

Ce que j'admire surtout, c'est la simplicité hardie qui sur les robustes assises de trois situations capitales a bâti ce grand drame. Le théâtre antique procédait avec cette largeur calme et forte.

Trois actes, trois scènes, suffisent à poser, à nouer et à dénouer cette étonnante action :

La mère insultée en présence du fils;

Le fils empoisonné par la mère;

La mère punie et tuée par le fils.

La superbe trilogie a dû être coulée d'un seul jet, comme un groupe de bronze. Elle l'a été, n'est-ce pas? Je crois même me rappeler comment elle l'a été.

Je me rappelle dans quelles conditions et dans quelles circonstances *Lucrèce Borgia* fut en quelque sorte improvisée, au commencement de 1833.

Le Théâtre-Français avait donné, à la fin de 1832, la première et unique représentation du *Roi s'amuse*. Cette représentation avait été une rude bataille et s'était continuée et achevée entre une tempête de sifflets et une tempête de bravos. Aux représentations suivantes, qu'est-ce qui allait l'emporter, des bravos ou des sifflets? Grande question, importante épreuve pour l'auteur...

Il n'y eut pas de représentations suivantes.

Le lendemain de la première représentation, le *Roi s'amuse* était interdit « par ordre », et attend encore, je crois, sa seconde représentation. Il est vrai qu'on joue tous les jours *Rigoletto*.

Cette confiscation brutale portait au poëte un préjudice immense. Il dut y avoir là pour vous, mon ami, un cruel moment de douleur et de colère.

Mais, dans ce même temps, Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin, vient vous demander un drame pour son théâtre et pour M[lle] Georges. Seulement, ce drame, il le lui faut tout de suite, et *Lucrèce Borgia* n'est construite que dans votre cerveau, l'exécution n'en est pas même commencée.

N'importe! vous aussi, vous voulez tout de suite votre revanche. Vous vous dites à vous-même ce que vous avez dit depuis au public dans la préface même de *Lucrèce Borgia :*

« Mettre au jour un nouveau drame, six semaines après le drame proscrit, ce sera encore une manière de dire son fait au gouvernement. Ce sera lui montrer qu'il perd sa peine. Ce sera lui prouver que l'art et la liberté peuvent repousser en une nuit sous le pied maladroit qui les écrase. »

Vous vous mettez aussitôt à l'œuvre. En six semaines, votre nouveau drame est écrit, appris, répété, joué. Et le 2 février 1833, deux mois après la bataille du *Roi s'amuse,* la première représentation de *Lucrèce Borgia* est la plus éclatante victoire de votre carrière dramatique.

Il est tout simple que cette œuvre d'une seule venue soit solide, indestructible et à jamais durable, et qu'on l'ait applaudie hier comme on l'a applaudie il y a quarante ans, comme on l'applaudira dans quarante ans encore, comme on l'applaudira toujours.

L'effet, très grand dès le premier acte, a grandi de scène

en scène, et a eu au dernier acte toute son explosion.

Chose étrange! ce dernier acte, on le connaît, on le sait par cœur, on attend l'entrée des moines, on attend l'apparition de Lucrèce Borgia, on attend le coup de couteau de Gennaro.

Eh bien! on est pourtant saisi, terrifié, haletant, comme si on ignorait tout ce qui va se passer; la première note du *De Profundis* coupant la chanson à boire vous fait passer un frisson dans les veines, on espère que Lucrèce Borgia sera reconnue et pardonnée par son fils, on espère que Gennaro ne tuera pas sa mère. Mais non, vous ne le voudrez pas, maître inflexible; il faut que le crime soit expié, il faut que le parricide aveugle châtie et venge tous ces forfaits, aveugles aussi peut-être.

Le drame a été admirablement monté et joué sur ce théâtre où il se retrouvait chez lui.

Mme Laurent a été vraiment superbe dans *Lucrèce*. Je ne méconnais pas les grandes qualités de beauté, de force et de race que possédait Mlle Georges; mais j'avouerai que son talent ne m'émouvait que quand j'étais émue par la situation même. Il me semble que Marie Laurent me ferait pleurer à elle seule. Elle a eu comme Mlle Georges, au premier acte, son cri terrible de lionne blessée : « Assez! assez! » Mais au dernier acte; quand elle se traîne aux pieds de Gennaro, elle est si humble, si tendre, si suppliante, elle a si peur, non d'être tuée, mais d'être tuée par son fils, que tous les cœurs se fondent comme le sien et avec le sien. On n'osait pas applaudir, on n'osait pas bouger, on retenait son souffle. Et puis toute la salle s'est levée pour la rappeler et pour l'acclamer en même temps que vous.

Vous n'avez eu jamais un Alfonse d'Este aussi vrai et aussi beau que Mélingue. C'est un Bonington, ou, mieux, c'est un Titien vivant. On n'est pas plus prince, et prince italien, prince du seizième siècle. Il est féroce et il est raffiné. Il prépare, il compose et il savoure sa vengeance en artiste, avec autant d'élégance que de cruauté. On l'admire avec épouvante faisant griffe de velours comme un beau tigre royal.

Taillade a bien la figure tragique et fatale de Gennaro. Il a trouvé de beaux accents d'âpreté hautaine et fa-

rouche, dans la scène où Gennaro est exécuteur et juge.

Brésil, admirablement costumé en faux hidalgo, a une grande allure dans le personnage méphistophélique de Gubetta.

Les cinq jeunes seigneurs, — que des artistes de réelle valeur, Charles Lemaître en tête, ont tenu à honneur de jouer, — avaient l'air d'être descendus de quelque toile de Giorgione ou de Bonifazio.

La mise en scène est d'une exactitude, c'est-à-dire d'une richesse qui fait revivre à souhait pour le plaisir des yeux toute cette splendide Italie de la Renaissance. M. Raphaël Félix vous a traité — bien plus que royalement — artistement.

Mais — il ne m'en voudra pas de vous le dire — il y a quelqu'un qui vous a fêté encore mieux que lui, c'est le public, ou plutôt le peuple.

Quelle ovation à votre nom et à votre œuvre !

J'étais toute heureuse et fière pour vous de cette juste, et légitime ovation. Vous la méritez cent fois, cher grand ami. Je n'entends pas louer ici votre puissance et votre génie, mais on peut vous remercier d'être le bon ouvrier et l'infatigable travailleur que vous êtes.

Quand on pense à ce que vous aviez fait déjà en 1833 ! Vous aviez renouvelé l'ode ; vous aviez, dans la préface de *Cromwell*, donné le mot d'ordre à la révolution dramatique ; vous aviez le premier révélé l'Orient dans les *Orientales*, le moyen âge dans *Notre-Dame de Paris*.

Et, depuis, que d'œuvres et que de chefs-d'œuvre ! que d'idées remuées, que de formes inventées ! que de tentatives, d'audaces et de découvertes !

Et vous ne vous reposez pas ! Vous saviez hier là-bas à Guernesey qu'on reprenait *Lucrèce Borgia* à Paris, vous avez causé doucement et paisiblement des chances de cette représentation, puis à dix heures, au moment où toute la salle rappelait Mélingue et Mme Laurent après le troisième acte, vous vous endormiez afin de pouvoir vous lever selon votre habitude à la première heure, et on me dit que dans le même instant où j'achève cette lettre, vous allumez votre lampe, et vous vous remettez tranquille à votre œuvre commencée.

GEORGE SAND.

VICTOR HUGO A GEORGE SAND

Hauteville-House, 8 février, 1870.

Grâce à vous, j'ai assisté à cette représentation. A travers votre admirable style, j'ai tout vu : ce théâtre, ce drame, l'éblouissement du spectacle, cette salle éclatante, ces puissants et pathétiques acteurs soulevant les frémissements de la foule, toutes ces têtes attentives, ce peuple ému, et vous, la gloire, applaudissant.

Depuis vingt ans je suis en quarantaine. Les sauveurs de la propriété ont confisqué ma propriété. Le coup d'état a séquestré mon répertoire. Mes drames pestiférés sont au lazaret ; le drapeau noir est sur moi. Il y a trois ans, on a laissé sortir du bagne *Hernani;* mais on l'y a fait rentrer le plus vite qu'on a pu, le public n'ayant pas montré assez de haine pour ce brigand. Aujourd'hui c'est le tour de *Lucrèce Borgia*. La voilà libérée. Mais elle est bien dénoncée; elle est bien suspecte de contagion. La laissera-t-on longtemps dehors?

Vous venez de lui donner, vous, un *laisser-passer* inviolable. Vous êtes la grande femme de ce siècle, une âme noble entre toutes, une sorte de postérité vivante, et vous avez le droit de parler haut. Je vous remercie.

Votre lettre magnifique a été la bienvenue. Ma solitude est souvent fort insultée ; on dit de moi tout ce qu'on veut ; je suis un homme qui garde le silence. Se laisser calomnier est une force. J'ai cette force. D'ailleurs il est tout simple que l'empire se défende par tous les moyens. Il est ma cible, et je suis la sienne. De là, beaucoup de projectiles contre moi, qui, vu la mer à traverser, ont, il est vrai, la chance de tomber dans l'eau. Quels qu'ils soient, ils ne servent qu'à constater mon insensibilité, l'outrage m'endurcit dans ma certitude et dans ma volonté, je souris à l'injure ; mais, devant la sympatie, devant l'adhésion, devant l'amitié, devant la cordialité mâle et tendre du peuple, devant l'applaudissement d'une ville comme Paris, devant

l'applaudissement d'une femme comme George Sand, moi vieux bonhomme pensif, je sens mon cœur se fondre. C'est donc vrai que je suis un peu aimé!

En même temps que *Lucrèce Borgia* sort de prison, mon fils Charles va y rentrer. Telle est la vie. Acceptons-la.

Vous, de votre vie, éprouvée aussi par bien des douleurs; vous aurez fait une lumière. Vous aurez dans l'avenir l'auréole auguste de la femme qui a protégé la Femme. Votre admirable œuvre tout entière est un combat; et ce qui est combat dans le présent est victoire dans l'avenir. Qui est avec le progrès est avec la certitude. Ce qui attendrit lorsqu'on vous lit, c'est la sublimité de votre cœur. Vous le dépensez tout entier en pensée, en philosophie, en sagesse, en raison, en enthousiasme. Aussi quel puissant écrivain vous êtes! Je vais bientôt avoir une joie, car vous allez avoir un succès. Je sais qu'on répète une pièce de vous.

Je suis heureux toutes les fois que j'échange une parole avec vous; ma rêverie a besoin de ces éclats de lumière que vous m'envoyez, et je vous rends grâce de vous tourner de temps en temps vers moi du haut de cette cime où vous êtes, grand esprit.

Mon illustre amie, je suis à vos pieds.

VICTOR HUGO.

IV

WASHINGTON

On lit dans le *Courrier de l'Europe* du 12 mars 1870 :

« Des citoyens des États-Unis se sont réunis au Langham Hotel pour la commémoration du jour de naissance de Washington. Parmi les toasts nombreux qui ont été portés, se trouvait le suivant :

» A Victor Hugo, l'ami de l'Amérique et le régénérateur prédes-« tiné du vieux monde! »

« Les citoyens chargèrent le colonel Berton, président du banquet, de transmettre à l'exilé de Guernesy le toast des citoyens d'Amérique. Victor Hugo s'est empressé de répondre :

Hauteville-House, 27 février 1870.

Monsieur,

Je suis profondément touché du noble toast que vous m'avez transmis. Je vous remercie, vous et vos honorables amis. Oui! à côté des États-Unis d'Amérique, nous devons avoir les États-Unis d'Europe; les deux mondes devraient faire une seule République. Ce jour viendra, et alors la paix des peuples sera fondée sur cette base, la seule fondation solide, la liberté des hommes.

Je suis un homme qui veut le droit. Rien de plus. Votre confiance m'honore et me touche; je serre vos mains cordiales.

VICTOR HUGO.

V

HENNETT DE KESLER

L'année 1870 s'ouvrit pour Victor Hugo par la mort d'un ami. Il avait recueilli chez lui, depuis plusieurs années, un vaillant vaincu de Décembre, Hennett de Kesler. Kesler et Victor Hugo avaient échangé leur premier serrement de main le 3 décembre au matin, rue Sainte-Marguerite, à quelques pas de la barricade Baudin, qui venait d'être enlevée au moment même où Victor Hugo y arrivait. Cette fraternité commencée dans les barricades s'était continuée dans l'exil.

Kesler, dévoré par la nostalgie, mais inébranlable, mourut le 6 avril 1870. Sa tombe est au cimetière du Foulon, près de la ville de Saint-Pierre. C'est une pierre avec cette inscription :

A KESLER

et au bas on peut lire :

Son compagnon d'exil,

Victor Hugo.

Le 7 avril, Victor Hugo prononça sur la fosse de Kesler le paroles que voici :

Le lendemain du guet-apens de 1851, le 3 décembre, au point du jour, une barricade se dressa dans le faubourg Saint-Antoine, barricade mémorable où tomba un représentant du peuple. Cette barricade, les soldats crurent la renverser, le coup d'état crut la détruire; le coup d'état

et ses soldats se trompaient. Démolie à Paris, elle fut refaite par l'exil.

La barricade Baudin reparut immédiatement, non plus en France, mais hors de France; elle reparut, bâtie, non plus avec des pavés, mais avec des principes; de matérielle qu'elle était, elle devint idéale, c'est-à-dire terrible; les proscrits la construisirent, cette barricade altière, avec les débris de la justice et de la liberté. Toute la ruine du droit y fut employée, ce qui la fit superbe et auguste. Depuis, elle est là, en face de l'empire; elle lui barre l'avenir, elle lui supprime l'horizon. Elle est haute comme la vérité, solide comme l'honneur, mitraillée comme la raison; et l'on continue d'y mourir. Après Baudin, — car, oui, c'est la même barricade! — Pauline Roland y est morte, Ribeyrolles y est mort, Charras y est mort, Xavier Durieu y est mort, Kesler vient d'y mourir.

Si l'on veut distinguer entre les deux barricades, celle du faubourg Saint-Antoine et celle de l'exil, Kesler en était le trait d'union, car, ainsi que plusieurs autres proscrits, il était des deux.

Laissez-moi glorifier cet écrivain de talent et ce vaillant homme. Il avait toutes les formes du courage, depuis le vif courage du combat jusqu'au lent courage de l'épreuve, depuis la bravoure qui affronte la mitraille jusqu'à l'héroïsme qui accepte la nostalgie. C'était un combattant et un patient.

Comme beaucoup d'hommes de ce siècle, comme moi qui parle en ce moment, il avait été royaliste et catholique. Nul n'est responsable de son commencement. L'erreur du commencement rend plus méritoire la vérité de la fin.

Kesler avait été victime, lui aussi, de cet abominable enseignement qui est une sorte de piége tendu à l'enfance, qui cache l'histoire aux jeunes intelligences, qui falsifie les faits et fausse les esprits. Résultat : les générations aveuglées. Vienne un despote, il pourra tout escamoter aux nations ignorantes, tout jusqu'à leur consentement; il pourra leur frelater même le suffrage universel. Et alors on voit ce phénomène, un peuple gouverné par extorsion de signature. Cela s'appelle un plébiscite.

Kesler avait, comme plusieurs de nous, refait son édu-

cation; il avait rejeté les préjugés sucés avec le lait; il avait dépouillé, non le vieil homme, mais le vieil enfant; pas à pas, il était sorti des idées fausses et entré dans les idées vraies; et mûri, grandi, averti par la réalité, rectifié par la logique, de royaliste il était devenu républicain. Une fois qu'il eut vu la vérité, il s'y dévoua. Pas de dévouement plus profond et plus tenace que le sien. Quoique atteint du mal du pays, il a refusé l'amnistie. Il a affirmé sa foi par sa mort.

Il a voulu protester jusqu'au bout. Il est resté exilé par adoration pour la patrie. L'amoindrissement de la France lui serrait le cœur. Il avait l'œil fixé sur ce mensonge qui est l'empire; il s'indignait, il frémissait de honte, il souffrait. Son exil et sa colère ont duré dix-neuf ans. Le voilà enfin endormi.

Endormi. Non. Je retire ce mot. La mort ne dort pas. La mort vit. La mort est une réalisation splendide. La mort touche à l'homme de deux façons. Elle le glace, puis elle le ressuscite. Son souffle éteint, oui, mais il rallume. Nous voyons les yeux qu'elle ferme, nous ne voyons pas ceux qu'elle ouvre.

Adieu, mon vieux compagnon. — Tu vas donc vivre de la vraie vie! Tu vas aller trouver la justice, la vérité, la fraternité, l'harmonie et l'amour dans la sérénité immense. Te voilà envolé dans la clarté. Tu vas connaître le mystère profond de ces fleurs, de ces herbes que le vent courbe, de ces vagues qu'on entend là-bas, de cette grande nature qui accepte la tombe dans sa nuit et l'âme dans sa lumière. Tu vas vivre de la vie sacrée et inextinguible des étoiles. Tu vas aller où sont les esprits lumineux qui ont éclairé et qui ont vécu, où sont les penseurs, les martyrs, les apôtres, les prophètes, les précurseurs, les libérateurs. Tu vas voir tous ces grands cœurs flamboyants dans la forme radieuse que leur a donnée la mort. Écoute, tu diras à Jean-Jacques que la raison humaine est battue de verges; tu diras à Beccaria que la loi en est venue à ce degré de honte qu'elle se cache pour tuer; tu diras à Mirabeau que Quatrevingt-neuf est lié au pilori; tu diras à Danton que le territoire est envahi par une horde pire que l'étranger; tu diras à Saint-Just que le peuple n'a pas le droit de parler;

tu diras à Marceau que l'armée n'a pas le droit de penser; tu diras à Robespierre que la République est poignardée; tu diras à Camille Desmoulins que la justice est morte; et tu leur diras à tous que tout est bien, et qu'en France une intrépide légion combat plus ardemment que jamais, et que, hors de France, nous, les sacrifiés volontaires, nous, la poignée des proscrits survivants, nous tenons toujours, et que nous sommes là, résolus à ne jamais nous rendre, debout sur cette grande brèche qu'on appelle l'exil, avec nos convictions et avec leurs fantômes!

VI

AUX MARINS DE LA MANCHE

J'ai reçu, des mains de l'honorable capitaine Harvey, la lettre collective que vous m'adressez; vous me remerciez d'avoir dédié, d'avoir donné à cette mer de la Manche, un livre*. O vaillants hommes, vous faites plus que de lui donner un livre, vous lui donnez votre vie.

Vous lui donnez vos jours, vos nuits, vos fatigues, vos insomnies, vos courages; vous lui donnez vos bras, vos cœurs, les pleurs de vos femmes qui tremblent pendant que vous luttez, l'adieu des enfants, des fiancées, des vieux parents, les fumées de vos hameaux envolées dans le vent; la mer, c'est le grand danger, c'est le grand labeur, c'est la grande urgence; vous lui donnez tout; vous acceptez d'elle cette poignante angoisse, l'effacement des côtes; chaque fois qu'on part, question lugubre, reverra-t-on ceux qu'on aime? La rive s'en va comme un décor de théâtre qu'une main emporte. Perdre terre, quel mot saisissant! on est comme hors des vivants. Et vous vous dévouez, hommes intrépides. Je vois parmi vos signatures les noms de ceux qui, dernièrement, à Dungeness, ont été de si héroïques sauveteurs**. Rien ne vous lasse. Vous rentrez au port, et vous repartez.

Votre existence est un continuel défi à l'écueil, au hasard, à la saison, aux précipices de l'eau, aux piéges du

* *Les Travailleurs de la mer.*
** Aldridge et Windham.

vent. Vous vous en allez tranquilles dans la formidable vision de la mer; vous vous laissez écheveler par la tempête; vous êtes les grands opiniâtres du recommencement perpétuel; vous êtes les rudes laboureurs du sillon bouleversé; là, nulle part la limite et partout l'aventure; vous allez dans cet infini braver cet inconnu; ce désert de tumulte et de bruit ne vous fait pas peur; vous avez la vertu superbe de vivre seuls avec l'océan dans la rondeur sinistre de l'horizon; l'océan est inépuisable et vous êtes mortels, mais vous ne le redoutez pas; vous n'aurez pas son dernier ouragan et il aura votre dernier souffle. De là votre fierté, je la comprends. Vos habitudes de témérité ont commencé dès l'enfance, quand vous couriez tout nus sur les grèves; mêlés aux vastes plis des marées montantes et brunis par le hâle, grandis par la rafale, vieillis dans les orages, vous ne craignez pas l'océan, et vous avez droit à sa familiarité farouche, ayant joué tout petits avec son énormité.

Vous me connaissez peu. Je suis pour vous une silhouette de l'abîme debout au loin sur un rocher. Vous apercevez par instants dans la brume cette ombre, et vous passez. Pourtant, à travers vos fracas de houles et de bourrasques, l'espèce de vague rumeur que peut faire un livre est venue jusqu'à vous. Vous vous tournez vers moi entre deux tempêtes et vous me remerciez.

Je vous salue.

Je vais vous dire ce que je suis. Je suis un de vous. Je suis un matelot, je suis un combattant du gouffre. J'ai sur moi un déchaînement d'aquilons. Je ruisselle et je grelotte, mais je souris, et quelquefois comme vous je chante. Un chant amer. Je suis un guide échoué, qui ne s'est pas trompé, mais qui a sombré, à qui la boussole donne raison et à qui l'ouragan donne tort, qui a en lui la quantité de certitude que produit la catastrophe traversée, et qui a droit de parler aux pilotes avec l'autorité du naufragé. Je suis dans la nuit, et j'attends avec calme l'espèce de jour qui viendra, sans trop y compter pourtant, car si Après-demain est sûr, Demain ne l'est pas; les réalisations immédiates sont rares, et, comme vous, j'ai plus d'une fois, sans confiance, vu poindre la sinistre aurore. En

attendant, je suis comme vous dans la tourmente, dans la nuée, dans le tonnerre; j'ai autour de moi un perpétuel tremblement d'horizon, j'assiste au va-et-vient de ce flot qu'on appelle le fait; en proie aux événements comme vous aux vents, je constate leur démence apparente et leur logique profonde; je sens que la tempête est une volonté, et que ma conscience en est une autre, et qu'au fond elles sont d'accord; et je persiste, et je résiste, et je tiens tête aux despotes comme vous aux cyclones, et je laisse hurler autour de moi toutes les meutes du cloaque et tous les chiens de l'ombre, et je fais mon devoir, pas plus ému de la haine que vous de l'écume.

Je ne vois pas l'étoile, mais je sais qu'elle me regarde, et cela me suffit.

Voilà ce que je suis. Aimez-moi.

Continuons. Faisons notre tâche; vous de votre côté, moi du mien; vous parmi les flots, moi parmi les hommes. Travaillons aux sauvetages. Oui, accomplissons notre fonction qui est une tutelle; veillons et surveillons, ne laissons se perdre aucun signal de détresse, tendons la main à tous ceux qui s'enfoncent, soyons les vigies du sombre espace, ne permettons pas que ce qui doit disparaître revienne, regardons fuir dans les ténèbres, vous le vaisseau-fantôme, moi le passé. Prouvons que le chaos est navigable. Les surfaces sont diverses, et les agitations sont innombrables, mais il n'y a qu'un fond, qui est Dieu. Ce fond, je le touche, moi qui vous parle. Il s'appelle la vérité et la justice. Qui tombe pour le droit tombe dans le vrai. Ayons cette sécurité. Vous suivez la boussole, je suis la conscience. O intrépides lutteurs, mes frères, ayons foi, vous dans l'onde, moi dans la destinée. Où sera la certitude si ce n'est dans cette mobilité soumise au niveau? Votre devoir est identique au mien. Combattons, recommençons, persévérons, avec cette pensée que la haute mer se prolonge au delà de la vue humaine, que, même hors de la vie, l'immense navigation continue, et qu'un jour nous constaterons la ressemblance de l'océan où sont les vagues avec la tombe où sont les âmes. Une vague qui pense, c'est l'âme humaine.

VICTOR HUGO.

VII

LES SAUVETEURS

Hauteville-House, 14 avril 1870.

Messieurs les connétables de Saint-Pierre-Port,

En ce moment de naufrages et de sinistres, il faut encourager les sauveteurs. Chacun, dans la mesure de ce qu'il peut, doit les honorer et les remercier. Dans les ports de mer, le sauvetage est toujours à l'ordre du jour.

J'ai en ma possession une bouée et une ceinture de sauvetage modèles, exécutés spécialement pour moi par l'excellent fabricant Dixon, de Sunderland. M'en servir pour moi-même, cela peut se faire attendre ; il me semble meilleur d'en user dès aujourd'hui, en offrant, comme publique marque d'estime, ces engins de conservation de la vie humaine à l'homme de cette île auquel on doit le plus grand nombre de sauvetages.

Vous êtes nécessairement mieux renseignés que moi. Veuillez me le désigner. J'aurai l'honneur de vous remettre immédiatement la ceinture et la bouée pour lui être transmises.

Recevez l'assurance de ma cordialité,

Victor Hugo.

A la suite de cette lettre, le capitaine Abraham Martin, maître du port, a été désigné comme ayant opéré dans sa vie environ quarante-cinq sauvetages. C'est à lui qu'ont été remis les engins de sauvetage, sur lesquels M. Victor Hugo a écrit de sa main :

Donné comme publique marque d'estime au capitaine Abraham Martin.

VIII

LE TRAVAIL EN AMÉRIQUE

Hauteville-House, 22 avril 1870.

Vous m'annoncez, général, une bonne nouvelle, la coalition des travailleurs en Amérique; cela fera pendant à la coalition des rois en France.

Les travailleurs sont une armée; à une armée il faut des chefs; vous êtes un des hommes désignés comme guides par votre double instinct de révolution et de civilisation.

Vous êtes de ceux qui savent conseiller au peuple tout le possible, sans sortir du juste et du vrai.

La liberté est un moyen en même temps qu'un but, vous le comprenez. Aussi les travailleurs vous ont-ils élu pour leur représentant en Amérique. Je vous félicite et les félicite.

Le travail est aujourd'hui le grand droit comme il est le grand devoir.

L'avenir appartient désormais à deux hommes, l'homme qui pense et l'homme qui travaille.

A vrai dire, ces deux hommes n'en font qu'un, car penser c'est travailler.

Je suis de ceux qui ont fait des classes souffrantes la préoccupation de leur vie. Le sort de l'ouvrier, partout, en Amérique comme en Europe, fixe ma plus profonde attention et m'émeut jusqu'à l'attendrissement. Il faut que les classes souffrantes deviennent les classes heureuses, et que

l'homme qui jusqu'à ce jour a travaillé dans les ténèbres travaille désormais dans la lumière.

J'aime l'Amérique comme une patrie. La grande république de Washington et de John Brown est une gloire de la civilisation. Qu'elle n'hésite pas à prendre souverainement sa part du gouvernement du monde. Au point de vue social, qu'elle émancipe les travailleurs; au point de vue politique, qu'elle délivre Cuba.

L'Europe a les yeux fixés sur l'Amérique. Ce que l'Amérique fera sera bien fait. L'Amérique a ce double bonheur d'être libre comme l'Angleterre et logique comme la France.

Nous l'applaudirons patriotiquement dans tous ses progrès. Nous sommes les concitoyens de toute nation qui est grande.

Général, aidez les travailleurs dans leur coalition puissante et sainte.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

IX

LE PLÉBISCITE

Au printemps de 1870, Louis Bonaparte, sentant peut-être on ne sait quel ébranlement mystérieux, éprouva le besoin de se faire étayer par le peuple. Il demanda à la nation de confirmer l'empire par un vote. On consulta de France Victor Hugo, on lui demanda de dire quel devait être ce vote. Il répondit :

Non.

En trois lettres ce mot dit tout.

Ce qu'il contient remplirait un volume.

Depuis dix-neuf ans bientôt, cette réponse se dresse devant l'empire.

Ce sphinx obscur sent que c'est là le mot de son énigme.

A tout ce que l'empire est, veut, rêve, croit, peut et fait, Non suffit.

Que pensez-vous de l'empire? Je le nie.

Non est un verdict.

Un des proscrits de décembre, dans un livre publié hors de France en 1853, s'est qualifié « la bouche qui dit Non ».

Non a été la réplique à ce qu'on appelle l'amnistie.

Non sera la réplique à ce qu'on appelle le plébiscite.

Le plébiscite essaye d'opérer un miracle : faire accepter l'empire à la conscience humaine.

Rendre l'arsenic mangeable. Telle est la question.

L'empire a commencé par ce mot : Proscription. Il vou-

drait bien finir par celui-ci : Prescription. Ce n'est qu'une toute petite lettre à changer. Rien de plus difficile.

S'improviser César, transformer le serment en Rubicon et l'enjamber, faire tomber au piége en une nuit tout le progrès humain, empoigner brusquement le peuple sous sa grande forme république et le mettre à Mazas, prendre un lion dans une souricière, casser par guet-apens le mandat des représentants et l'épée des généraux, exiler la vérité, expulser l'honneur, écrouer la loi, décréter d'arrestation la révolution, bannir 89 et 92, chasser la France de France, sacrifier sept cent mille hommes pour démolir la bicoque de Sébastopol, s'associer à l'Angleterre pour donner à la Chine le spectacle de l'Europe vandale, stupéfier de notre barbarie les barbares, détruire le palais d'Été de compte à demi avec le fils de lord Elgin qui a mutilé le Parthénon, grandir l'Allemagne et diminuer la France par Sadowa, prendre et lâcher le Luxembourg, promettre Mexico à un archiduc et lui donner Queretaro, apporter à l'Italie une délivrance qui aboutit au concile, faire fusiller Garibaldi par des fusils italiens à Aspromonte et par des fusils français à Mentana, endetter le budget de huit milliards, tenir en échec l'Espagne républicaine, avoir une haute cour sourde aux coups de pistolet, tuer le respect des juges par le respect des princes, faire aller et venir les armées, écraser les démocraties, creuser des abîmes, remuer des montagnes, cela est aisé. Mais mettre un *e* à la place d'un *o*, c'est impossible.

Le droit peut-il être proscrit? Oui. Il l'est. Prescrit? Non.

Un succès comme le Deux-Décembre ressemble à un mort en ceci qu'il tombe tout de suite en pourriture et en diffère en cela qu'il ne tombe jamais en oubli. La revendication contre de tels actes est de droit éternel.

Ni limite légale, ni limite morale. Aucune déchéance ne peut être opposée à l'honneur, à la justice et à la vérité, le temps ne peut rien sur ces choses. Un malfaiteur qui dure ne fait qu'ajouter au crime de son origine le crime de sa durée.

Pour l'histoire, pas plus que pour la conscience humaine, Tibère ne passe jamais à l'état de « fait accompli ».

Newton a calculé qu'une comète met cent mille ans à se refroidir; de certains crimes énormes mettent plus de temps encore.

La voie de fait aujourd'hui régnante perd sa peine. Les plébiscites n'y peuvent rien. Elle croit avoir le droit de régner; elle n'a pas le droit.

C'est étrange, un plébiscite. C'est le coup d'état qui se fait morceau de papier. Après la mitraille, le scrutin. Au canon rayé succède l'urne fêlée. Peuple, vote que tu n'existes pas. Et le peuple vote. Et le maître compte les voix. Il en a tout ce qu'il a voulu avoir; et il met le peuple dans sa poche. Seulement il ne s'est pas aperçu que ce qu'il croit avoir saisi est insaisissable. Une nation, cela n'abdique pas. Pourquoi? parce que cela se renouvelle. Le vote est toujours à recommencer. Lui faire faire une aliénation quelconque de souveraineté, extraire de la minute l'hérédité, donner au suffrage universel, borné à exprimer le présent, l'ordre d'exprimer l'avenir, est-ce que ce n'est pas nul de soi? C'est comme si l'on commandait à Demain de s'appeler Aujourd'hui.

N'importe, on a voté. Et le maître prend cela pour un consentement. Il n'y a plus de peuple. Ces pratiques font rire les anglais. Subir le coup d'état! subir le plébiscite! comment une nation peut-elle accepter de telles humiliations? L'Angleterre a en ce moment-ci le bonheur de mépriser un peu la France. Alors méprisez l'océan. Xercès lui a donné le fouet.

On nous invite à voter sur ceci : le perfectionnement d'un crime.

L'empire, après dix-neuf ans d'exercice, se croit tentant. Il nous offre ses progrès. Il nous offre le coup d'état accommodé au point de vue démocratique, la nuit de Décembre ajustée à l'inviolabilité parlementaire, la tribune libre emboîtée dans Cayenne, Mazas modifié dans le sens de l'affranchissement, la violation de tous les droits arrangée en gouvernement libéral.

Eh bien, non.

Nous sommes ingrats.

Nous, les citoyens de la république assassinée, nous, les justiciers pensifs, nous regardons avec l'intention d'en

user, l'affaiblissement d'autorité propre à la vieillesse d'une trahison. Nous attendons.

Et en attendant, devant le mécanisme dit plébiscite, nous haussons les épaules.

A l'Europe sans désarmement, à la France sans influence, à la Prusse sans contre-poids, à la Russie sans frein, à l'Espagne sans point d'appui, à la Grèce sans la Crète, à l'Italie sans Rome, à Rome sans les Romains, à la démocratie sans le peuple, nous disons Non.

A la liberté poinçonnée par le despotisme, à la prospérité dérivant d'une catastrophe, à la justice rendue au nom d'un accusé, à la magistrature marquée des lettres L. N. B., à 89 visé par l'empire, au 14 Juillet complété par le 2 Décembre, à la loyauté jurée par le faux serment, au progrès décrété par la rétrogradation, à la solidité promise par la ruine, à la lumière octroyée par les ténèbres, à l'escopette qui est derrière le mendiant, au visage qui est derrière le masque, au spectre qui est derrière le sourire, nous disons Non.

Du reste, si l'auteur du coup d'état tient absolument à nous adresser une question à nous, peuple, nous ne lui reconnaissons que le droit de nous faire celle-ci :

« Dois-je quitter les Tuileries pour la Conciergerie et me mettre à la disposition de la justice?

« NAPOLÉON. »

Oui.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 27 avril 1870.

X

LA GUERRE EN EUROPE

En juillet 1870, la guerre éclate. Le piége Hohenzollern est tendu par la Prusse à la France, et la France y tombe. Victor Hugo croyait la France armée, et, par conséquent, d'avance il la croyait victorieuse. Il déplorait pourtant cette guerre, et il songeait au sang qu'elle allait répandre.

Il écrivit aux femmes de Guernesey la lettre qu'on va lire et qui fut reproduite par les journaux anglais comme adressée à toutes les femmes d'Angleterre.

Pendant le siége de Paris, des ballots de charpie, expédiés d'Angleterre à Victor Hugo, furent partagés par lui, comme il s'y était engagé dans sa lettre, en deux parts égales, l'une pour les blessés français, l'autre pour les blessés allemands. M. de Flavigny, président de la commission internationale, se chargea de transmettre au quartier général de Versailles les ballots de charpie destinés par Victor Hugo aux ambulances allemandes.

AUX FEMMES DE GUERNESEY

Hauteville-House, 22 juillet 1870.

Mesdames,

Il a plu à quelques hommes de condamner à mort une partie du genre humain, et une guerre à outrance se prépare. Cette guerre n'est ni une guerre de liberté, ni une guerre de devoir, c'est une guerre de caprice. Deux peuples vont s'entre-tuer pour le plaisir de deux princes.

Pendant que les penseurs perfectionnent la civilisation, les rois perfectionnent la guerre. Celle-ci sera affreuse.

On annonce des chefs-d'œuvre. Un fusil tuera douze hommes, un canon en tuera mille. Ce qui va couler à flots dans le Rhin, ce n'est plus l'eau pure et libre des grandes Alpes, c'est le sang des hommes.

Des mères, des sœurs, des filles, des femmes vont pleurer. Vous allez toutes être en deuil, celles-ci à cause de leur malheur, celles-là à cause du malheur des autres.

Mesdames, quel carnage! quel choc de tous ces infortunés combattants! Permettez-moi de vous adresser une prière. Puisque ces aveugles oublient qu'ils sont frères, soyez leurs sœurs, venez-leur en aide, faites de la charpie. Tout le vieux linge de nos maisons, qui ici ne sert à rien, peut là-bas sauver la vie à des blessés. Toutes les femmes de ce pays s'employant à cette œuvre fraternelle, ce sera beau; ce sera un grand exemple et un grand bienfait. Les hommes font le mal, vous femmes, faites le remède; et puisque sur cette terre il y a de mauvais anges, soyez les bons.

Si vous le voulez, et vous le voudrez en peu de temps, on peut avoir une quantité considérable de charpie. Nous en ferons deux parts égales, et nous enverrons l'une à la France et l'autre à la Prusse.

Je mets à vos pieds mon respect.

VICTOR HUGO.

NOTES

DU TOME DEUXIÈME

1862

LE BANQUET DE BRUXELLES

Un des plus excellents écrivains de la presse belge et française, M. Gustave Frédérix, a publié, en 1862, sur le banquet de Bruxelles, de remarquables pages qui eurent alors un grand retentissement et qui seront consultées un jour, car elles font partie à la fois de l'histoire politique et de l'histoire littéraire de notre temps *. Le banquet de Bruxelles fut une mémorable rencontre d'intelligences et de renommées venues de tous les points du monde civilisé pour protester autour d'un proscrit contre l'empire. On trouve dans l'éloquent écrit de M. Gustave Frédérix tous les détails de cette manifestation éclatante. M. Victor Hugo présidait le banquet, ayant à sa droite le bourgmestre de Bruxelles et à sa gauche le président de la chambre des représentants. De grandes voix parlèrent, Louis Blanc, Eugène Pelletan ; puis, au nom de la presse de tous les pays, d'éminents journalistes, M. Bérardi pour la Belgique, M. Nefftzer pour la France, M. Cuesta pour l'Espagne, M. Ferrari pour l'Italie, M. Low pour l'Angleterre. Les honorables éditeurs des *Misérables,* MM. Lacroix et Verboëckhoven remercièrent l'auteur du livre au nom de la Librairie internationale. Champfleury salua Victor Hugo au nom des prosateurs, et Théodore de Banville le salua au nom des poëtes. Jamais de plus nobles paroles ne furent entendues. Cette fête fut grave et solennelle.

Dans ce temps-là, le bourgmestre de Bruxelles était un honnête homme ; il s'appelait Fontainas. Ce fut lui qui porta le toast à Victor Hugo ; il le fit en ces termes :

« Il m'est agréable de vous souhaiter la bienvenue, à vous, messieurs, qui visitez la Belgique, si énergiquement dévouée à sa nationalité, si profondément heureuse des libérales institutions qui la gouvernent ; à vous, messieurs, dont le talent charme, console

* *Souvenir du banquet donné à Victor Hugo.* Bruxelles.

ou élève nos esprits. Mais, parmi tant de noms illustres, il en est un plus illustre encore; j'ai nommé Victor Hugo, dont la gloire peut se passer de mes éloges.

« Je porte un toast au grand écrivain, au grand poëte, à Victor Hugo! »

Victor Hugo se leva, et répondit :

« Messieurs,

« Je porte la santé du bourgmestre de Bruxelles.

« Je n'avais jamais rencontré M. Fontainas; je le connais depuis vingt-quatre heures, et je l'aime. Pourquoi? regardez-le, et vous comprendrez. Jamais plus franche nature ne s'est peinte sur un visage plus cordial; son serrement de main dit toute son âme; sa parole est de la sympathie. J'honore et je salue dans cet homme excellent et charmant la noble ville qu'il représente.

« J'ai du bonheur, en vérité, avec les bourgmestres de Bruxelles; il semble que je sois destiné à toujours les aimer. Il y a onze ans, quand j'arrivai à Bruxelles, le 12 décembre 1851, la première visite que je reçus, fut celle du bourgmestre, M. Charles de Brouckere. Celui-là aussi était une haute et pénétrante intelligence, un esprit ferme et bon, un cœur généreux.

« J'habitais la Grand'Place de Bruxelles, qui, soit dit en passant, avec son magnifique hôtel de ville encadré de maisons magnifiques, est tout entière un monument. Presque tous les jours, M. Charles de Brouckere, en allant à l'hôtel de ville, poussait ma porte et entrait. Tout ce que je lui demandais pour mes vaillants compagnons d'exil était immédiatement accordé. Il était lui-même un vaillant; il avait combattu dans les barricades de Bruxelles. Il m'apportait de la cordialité, de la fraternité, de la gaîté, et, en présence des maux de ma patrie, de la consolation. L'amertume de Dante était de monter l'escalier de l'étranger; la joie de Charles de Brouckere était de monter l'escalier du proscrit. C'était là un homme brave, noble et bon. Eh bien, le chaud et vif accueil de M. de Brouckere, je l'ai retrouvé dans M. Fontainas; même grâce, même esprit, même bienvenue charmante, même ouverture d'âme et de visage; les deux hommes sont différents, les deux cœurs sont pareils. Tenez, je viens de faire une promenade en Belgique; j'ai été un peu partout, depuis les dunes jusqu'aux Ardennes. Eh bien, partout, j'ai entendu parler de M. Fontainas; j'ai rencontré partout son nom et son éloge; il est aimé dans le moindre village, comme dans la capitale; ce n'est pas là une popularité de clocher, c'est une popularité de nation. Il semble que ce bourgmestre de Bruxelles soit le bourgmestre de la Belgique. Honneur à de tels magistrats! ils consolent des autres.

« Je bois à l'honorable M. Fontainas, bourgmestre de Bruxelles; et je félicite cette illustre ville d'avoir à sa tête un de ses hommes en qui se personnifient l'hospitalité et la liberté, l'hospitalité, qui était la vertu des peuples antiques, et la liberté, qui est la force des peuples nouveaux. »

1863

AUX MEMBRES DU MEETING DE JERSEY POUR LA POLOGNE

Hauteville-House, 27 mars 1863.

Messieurs, — je suis atteint en ce moment d'un accès d'une angine chronique qui m'empêche de me rendre à votre invitation, dont je ressens tout l'honneur. Croyez à mon regret profond.

La sympathie est une présence; je serai donc en esprit au milieu de vous. Je m'associe du fond de l'âme à toutes vos généreuses pensées.

L'assassinat d'une nation est impossible. Le droit, c'est l'astre; il s'éclipse, mais il reparaît. La Hongrie le prouve, Venise le prouve, la Pologne le prouve.

La Pologne, à l'heure où nous sommes, est éclatante; elle n'est pas en pleine vie, mais elle est en pleine gloire; toute sa lumière lui est revenue, la Pologne, accablée, sanglante et debout, éblouit le monde.

Les peuples vivent et les despotes meurent; c'est la loi d'en haut. Ne nous lassons pas de la rappeler à ce coupable empereur qui pèse en cet instant sur deux nations, pour le malheur de l'une et pour la honte de l'autre. La plus à plaindre des deux, ce n'est pas la Pologne qu'il égorge, c'est la Russie qu'il déshonore. C'est dégrader un peuple que d'en faire le massacreur d'un autre peuple. Je souhaite à la Pologne la résurrection à la liberté, et à la Russie la résurrection à l'honneur.

Ces deux résurrections, je fais plus que les souhaiter, je les attends.

Oui, le doute serait impie et presque complice, oui, la Pologne triomphera. Sa mort définitive serait un peu notre mort à tous. La Pologne fait partie du cœur de l'Europe. Le jour où le dernier battement de vie s'éteindrait en Pologne, la civilisation tout entière sentirait le froid du sépulcre.

Laissez-moi vous jeter de loin ce cri qui aura de l'écho dans vos âmes! — Vive la Pologne! Vive le droit! Vivent la liberté des hommes et l'indépendance des peuples!

Permettez qu'à cette occasion, j'envoie tous mes vœux de bonheur à l'île de Jersey qui m'est bien chère et à votre excellente population, et recevez, mes amis, mon salut cordial.

VICTOR HUGO.

1864

LE CENTENAIRE DE SHAKESPEARE

Louis Blanc avait fait part à Victor Hugo du désir qu'avait le Comité du centenaire de Shakespeare de le compter parmi ses membres ainsi que son fils François-Victor Hugo, le traducteur de Shakespeare.

Victor Hugo écrivit à M. N.-Hepworth Dixon, secrétaire du Comité de Shakespeare à Londres :

Hauteville-House, 20 janvier 1864.

« Monsieur,

« La lettre que vous a communiquée mon noble et cher ami M. Louis Blanc est, je pense, la réponse que voici à une lettre de lui :

Hauteville-House, 11 octobre 1863.

« Cher Louis Blanc,

« Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, les journaux ont « publié un certain nombre d'acceptations de personnes distinguées, « invitées à faire partie du Comité de Shakespeare. Mon fils, le tra- « ducteur de Shakespeare, n'a pas été invité. Il l'est aujourd'hui. « Je trouve que c'est trop tard.

« Dans cet espace de trois mois, je n'ai pas été invité non plus, mais peu importe. Il s'agit de mon fils, et c'est dans mon fils que je me sens atteint. Quant à moi, je ne suis pas offensé, ni offensable.

« Je ne serai point du Comité de Shakespeare, mais puisque dans le Comité il y aura Louis Blanc, la France sera admirablement représentée.

« VICTOR HUGO. »

« La courtoise lettre que vous m'écrivez, monsieur, en date du 19 janvier 1864, au nom du Comité de Shakespeare, vient modifier ma situation vis-à-vis du Comité, en me laissant pourtant un regret — regret, à la vérité, qui n'est sensible que pour moi.

« Ce regret, permettez-moi de vous l'indiquer.

« Si le cordial appel que vous me faites l'honneur de m'adresser aujourd'hui m'avait été fait il y a six mois, comme aux diverses personnes honorables dont vous citez les noms, j'aurais pu, à ce moment-là, prévenu d'avance, disposer mes occupations de façon à pouvoir prendre part aux séances du Comité; c'eût été pour moi un devoir et un bonheur; mais n'étant point convié à en faire partie, je n'ai vu nulle difficulté à accepter, depuis cette époque, des propositions et des engagements qui maintenant absorbent tous mon temps et me créent des obligations de travail impérieux. Ces engagements, pris par suite du malentendu que vous voulez bien m'expliquer, ne me laissent plus la liberté de siéger parmi vous, et, par l'urgence des travaux qu'ils m'imposent, me priveront, selon toute apparence, de l'honneur d'assister, à Londres, à votre grandiose solennité du 23 avril.

« C'est un inconvénient, fâcheux pour moi, mais pour moi seulement, je le répète, et très léger à tous les points de vue. Ma présence, comme mon absence, est un fait indifférent.

« A cet inconvénient près, qui est peu de chose, le malentendu, si courtoisement expliqué dans votre lettre, est tout à fait réparable. Le Comité de Shakespeare, dont vous êtes l'organe, veut bien désirer que mon nom soit inscrit sur son honorable liste, je m'empresse d'y consentir, en regrettant de ne pouvoir compléter cette coopération nominale par une coopération effective. Quant à la fête illustre que vous préparez à votre grand homme, je n'y pourrai assister que de cœur, mais j'y serai présent pourtant dans la personne de mon fils François-Victor, heureux de prendre parmi vous, après votre explication excellente, la place glorieuse que vous lui offrez.

« Le jubilé du 23 avril sera la vraie fête de l'Angleterre. Cette noble Angleterre, représentée par sa fière et éloquente tribune, et par son admirable presse libre et souveraine, a toutes les gloires qui font les grands peuples dignes des grands poëtes. L'Angleterre mérite Shakespeare.

« Veuillez, monsieur, communiquer cette lettre au Comité, et recevoir l'assurance de mes sentiments très distingués.

« VICTOR HUGO. »

1865

LA PEINE DE MORT

Ce qui suit est extrait du *Courrier de l'Europe :*

« Les symptômes précurseurs de l'abolition de la peine de mort se prononcent de plus en plus, et de tous les côtés à la fois. Les exécutions elles-mêmes, en se multipliant, hâtent la suppression de l'échafaud par le soulèvement de la conscience publique. Tout récemment, M. Victor Hugo a reçu, dans la même semaine, à quelques jours d'intervalle, deux lettres relatives à la peine de mort, venant l'une d'Italie, l'autre d'Angleterre. La première, écrite à Victor Hugo par le comité central italien, était signée « comte *Ferdinand Trivulzio*, docteur *Georges de Giulini*, avocat, *Jean Capretti,* docteur *Albert Sarola,* docteur *Joseph Mussi,* conseiller provincial, docteur *Frédéric Bonola.* » Cette lettre, datée de Milan, 1er février, annonçait à Victor Hugo la convocation d'un grand meeting populaire à Milan, pour l'abrogation de la peine capitale, et priait l'exilé de Guernesey d'envoyer, par télégramme, immédiatement, au peuple de Milan assemblé, quelques paroles « destinées, « nous citons la lettre, à produire une commotion électrique dans « toute l'Italie ». Le comité ignorait qu'il n'y a malheureusement point de fil télégraphique à Guernesey. La deuxième lettre, envoyée de Londres, émanée d'un philanthrope anglais distingué, M. Lilly, contenait le détail du procès d'un italien nommé Polioni, condamné au gibet pour un coup de couteau donné dans une rixe de cabaret, et priait Victor Hugo d'intervenir pour empêcher l'exécution de cet homme. »

M. Victor Hugo a répondu au message venu d'Italie la lettre qu'on va lire :

A MM. LES MEMBRES DU COMITÉ CENTRAL ITALIEN POUR L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT

Hauteville-House, samedi 4 février 1865.

Messieurs, — Il n'y a point de télégraphe électrique à Guernesey. Votre lettre m'arrive aujourd'hui 4, et la poste ne repart que lundi 6.

Mon regret est profond de ne pouvoir répondre en temps utile à votre noble et touchant appel. J'eusse été heureux que mon applaudissement arrivât au peuple de Milan faisant un grand acte.

L'inviolabilité de la vie humaine est le droit des droits. Tous les principes découlent de celui-là, il est la racine, ils sont les rameaux. L'échafaud est un crime permanent. C'est le plus insolent des outrages à la dignité humaine, à la civilisation, au progrès. Toutes les fois que l'échafaud est dressé, nous recevons un soufflet. Ce crime est commis en notre nom.

L'Italie a été la mère des grands hommes, et elle est la mère des grands exemples. Elle va, je n'en doute pas, abroger la peine de mort. Votre commission, composée de tant d'hommes distingués et généreux, réussira. Avant peu, nous verrons cet admirable spectacle : l'Italie, avec l'échafaud de moins et Rome et Venise de plus.

Je serre vos mains dans les miennes, et je suis votre ami.

VICTOR HUGO.

A la lettre venue d'Angleterre, Victor Hugo a répondu :

A M. LILLY, 9, SAINT-PETER'S TERRACE, NOTTING-HILL, LONDRES.

Hauteville-House, 12 février 1865

Monsieur, — Vous me faites l'honneur de vous tourner vers moi, je vous en remercie.

Un échafaud va se dresser ; vous m'en avertissez. Vous me croyez la puissance de renverser cet échafaud. Hélas ! je ne l'ai pas. Je n'ai pu sauver Tapner, je ne pourrais sauver Polioni. A qui m'adresser ? Au gouvernement ? au peuple ? Pour le peuple anglais je suis un étranger, et pour le gouvernement anglais un proscrit. Moins que rien, vous le voyez. Je suis pour l'Angleterre une voix quelconque, importune peut-être, impuissante à coup sûr. Je ne puis rien, monsieur ; plaignez Polioni et plaignez-moi.

En France, Polioni eût été condamné, pour meurtre sans préméditation, à une peine temporaire. La pénalité anglaise manque de ce grand correctif, *les circonstances atténuantes*.

Que l'Angleterre, dans sa fierté, y songe ; à l'heure qu'il est, sa législation criminelle ne vaut pas la législation criminelle française, si imparfaite pourtant. De ce côté, l'Angleterre est en retard sur la France. L'Angleterre veut-elle regagner en un instant tout le terrain perdu, et laisser la France derrière elle ? Elle le peut. Elle n'a qu'à faire ce pas : *Abolir la peine de mort*.

Cette grande chose est digne de ce grand peuple. Je l'y convie.

La peine de mort vient d'être abolie dans plusieurs républiques de l'Amérique du Sud. Elle va l'être, si elle ne l'est déjà, en Italie, en Portugal, en Suisse, en Roumanie, en Grèce. La Belgique ne tardera point à suivre ces beaux exemples. Il serait admirable que l'Angleterre prît la même initiative, et prouvât, par la suppression de l'échafaud, que la nation de la liberté est aussi la nation de l'humanité.

Il va sans dire, monsieur, que je vous laisse maître de faire de cette lettre l'usage que vous voudrez.

Recevez l'assurance de mes sentiments très distingués.

VICTOR HUGO.

Après avoir cité ces deux lettres, le *Courrier de l'Europe* ajoute :

« Il y a vraiment quelque chose de touchant à voir les adversaires du bourreau se tourner tous vers le rocher de Guernesey, pour demander aide et assistance à celui dont la main puissante a déjà ébranlé l'échafaud et finira par le renverser. « Le beau serviteur du « vrai » est le plus grand des spectacles. Victor Hugo se faisant l'avocat de Dieu pour revendiquer ses droits immuables — usurpés par la justice humaine — sur la vie de l'homme, c'est naturel. Qui parlera au nom de la divinité, si ce n'est le génie! »

1866

LES INSURRECTIONS ÉTOUFFÉES

Hauteville-House, 18 novembre 1866.

J'ai été bien sensible au généreux appel de l'honorable et éloquent rédacteur en chef du journal *l'Orient*. Malheureusement il est trop tard. De toutes parts on annonce l'insurrection comme étouffée. Encore un cercueil de peuple qui s'ouvre, hélas ! et qui se ferme.

Quant à moi, c'est la quatrième fois qu'un appel de ce genre m'arrive trop tard depuis deux ans. Les insurgés de Haïti, de Roumanie et de Sicile se sont adressés à moi, et toujours trop tard. Dieu sait si je les eusse servis avec zèle ! Mais ne pourrait-on mieux s'entendre ? Pourquoi les hommes de mouvement ne prévienent-ils pas les hommes de progrès ? Pourquoi les combattants de l'épée ne se concertent-ils pas avec les combattants de l'idée ? C'est avant et non après qu'il faudrait réclamer notre concours. Averti à temps, j'écrirais à propos, et tous s'entr'aideraient pour le succès général de la révolution et pour la délivrance universelle. Communiquez ceci à notre honorable ami, et recevez mon hâtif et cordial serrement de main.

VICTOR HUGO.

LE DINER DES ENFANTS PAUVRES

Pour faire tout à fait comprendre ce qu'on a pu lire dans ce livre sur la petite institution du Dîner des Enfants pauvres, il n'est pas inutile de reproduire un des comptes rendus de la presse anglaise.

Voici la lettre de lady Thompson et l'article de l'*Express* dont il est question dans le discours de Victor Hugo :

« A VICTOR HUGO

« 35, Wimpole Street, London, 30 novembre 1866.

« Cher Monsieur, — Après l'intérêt que vous avez pris au succès de nos dîners aux pauvres enfants, j'ai beaucoup de plaisir à vous envoyer le compte rendu de l'année passée. Notre plan marche toujours bien, et je viens de recommencer pour l'année qui vient. J'aime à croire que vous vous portez bien, et que vous trouvez votre généreuse idée de plus en plus répandue.

« Croyez à mon profond respect,

« KATE THOMPSON.

« Cette fondation des dîners pour les enfants pauvres a ce rare mérite parmi les institutions d'assistance d'être simple, directe, pratique, aisément imitable, sans aucune prétention de secte ni de système. Il ne faut pas oublier l'homme qui le premier a eu l'idée de ces dîners d'enfants indigents. L'Angleterre a dû beaucoup dans les temps passés aux exilés politiques français. Cette « société des dîners d'enfants pauvres » doit sa création au cœur généreux du plus grand poëte de notre temps, à Victor Hugo, qui, depuis des années, donne toutes les semaines, dans sa maison de Guernesey, à ses propres frais, des dîners pour quarante pauvres enfants, dont il ne considère ni la nationalité, ni la religion, mais seulement la misère. A Noël, Victor Hugo augmente le nombre de ses petits convives et les pourvoit, non seulement de quoi manger et boire, mais d'un choix de jolies étrennes pour égayer et consoler leurs jeunes cœur et leurs imaginations enfantines, sans oublier de nourrir leurs bouches affamées et de couvrir leurs membres grelottants. Une société qui a été formée à Londres d'après l'exemple de Victor Hugo, s'adresse à tous « ceux qui ont de la sympathie pour « les misères des enfants en haillons et demi-morts de faim dans « cette vaste métropole ».

« Le nombre des dîners donnés en 1867, dans trente-sept salles à manger spéciales, a été à peu près de 85,000. Depuis ce temps, des dons nouveaux ont été faits représentant 30,000 dîners. La somme entière dépensée alors a été 1,146 livres, et le nombre entier des dîners 115,000. »

(*Express* du 17 décembre 1866.)

LA NOEL A HAUTEVILLE-HOUSE

La page qui suit est extraite de la *Gazette de Guernesey,* en date du 29 décembre 1866 :

« Jeudi dernier, une foule élégante et distinguée se pressait chez M. Victor Hugo, pour être témoin de la distribution annuelle de vêtements et de jouets que M. Victor Hugo fait aux petits enfants pauvres qu'il a pris sous ses soins. La fête se composait comme d'usage : 1° d'un goûter de *sandwiches,* de gâteaux, de fruits et de vin; 2° d'une distribution de vêtements; 3° d'un arbre de Noël sur lequel étaient arrangées des masses de jouets. Avant la distribution de vêtements, M. Victor Hugo a adressé un speech aux personnes présentes. Voici le résumé de ce que nous avons pu recueillir :

« Mesdames,

« Vous connaissez le but de cette petite réunion. C'est ce que « j'appelle, à défaut d'un mot plus simple, la fête des petits enfants « pauvres. Je voudrais en parler dans les termes les plus humbles, « je voudrais pouvoir emprunter pour cela la simplicité d'un des « petits enfants qui m'écoutent.

« Faire du bien aux enfants pauvres, dans la mesure de ce que je « puis, voilà mon but. Il n'y aucun mérite, croyez-le bien, et ce que je « dis là je le pense profondément, il n'y a aucun mérite à faire pour « les pauvres ce que l'on peut; car ce que l'on peut, c'est ce que « l'on doit. Connaissez-vous quelque chose de plus triste que la « souffrance des enfants? Quand nous souffrons, nous hommes, c'est « justement, nous avons ce que nous méritons; mais les enfants « sont innocents, et l'innocence qui souffre, n'est-ce pas ce qu'il y « a de plus triste au monde? Ici, la providence nous confie une « partie de sa propre fonction. Dieu dit à l'homme, je te confie « l'enfant. Il ne nous confie pas seulement nos propres enfants; car « il est trop simple d'en prendre soin, et les animaux s'acquittent « de ce devoir de la nature mieux parfois que les hommes eux- « mêmes; il nous confie tous les enfants qui souffrent. Être le père, « la mère des enfants pauvres, voilà notre plus haute mission. « Avoir pour eux un sentiment maternel, c'est avoir un sentiment « fraternel pour l'humanité. »

« M. Victor Hugo rappelle ensuite les conclusions d'un travail fait par l'Académie de médecine de Paris, il y a dix-huit ans, sur l'hygiène des enfants. L'enquête faite à ce sujet constate que la plupart des maladies qui emportent tant d'enfants pauvres tiennent

uniquement à leur mauvaise nourriture, et que s'ils pouvaient manger de la viande et boire du vin seulement une fois par mois, cela suffirait pour les préserver de tous les maux qui tiennent à l'appauvrissement du sang, c'est-à-dire non seulement des maladies scrofuleuses, mais aussi des affections du cœur, des poumons et du cerveau. L'*anémie* ou appauvrissement du sang rend en outre les enfants sujets à une foule de maladies contagieuses, telles que le croup et l'angine couenneuse, dont une bonne nourriture prise une fois par mois suffirait pour les exempter.

« Les conclusions de ce travail fait par l'Académie ont frappé profondément M. Victor Hugo. Distrait à Paris par les occupations de la vie publique, il n'a pas eu le temps d'organiser dans sa patrie des dîners d'enfants pauvres. Mais il a, dit-il, profité du loisir que l'empereur des Français lui a fait à Guernesey pour mettre son idée à exécution.

« Pensant que si un bon dîner par mois peut faire tant de bien un bon dîner tous les quinze jours doit en faire encore plus, il nourrit quarante-deux enfants pauvres dont la moitié, vingt et un, viennent chez lui chaque semaine. — Puis, quand arrive la fin de l'année, il veut leur donner la petite joie que tous les enfants riches ont dans leurs familles; il veut qu'ils aient leur *Christmas*. Cette petite fête annuelle se compose de trois parties : d'un luncheon, d'une distribution de vêtements, et d'une distribution de jouets. « Car la joie, dit M. Victor Hugo, fait partie de la santé « de l'enfance. C'est pourquoi je leur dédie tous les ans un petit « arbre de Noël. C'est aujourd'hui la cinquième célébration de cette « fête.

« Maintenant, continue M. Victor Hugo, pourquoi dis-je tout cela? « Le seul mérite d'une bonne action (si bonne action il y a) c'est de « la taire. Je devrais me taire en effet si je ne pensais qu'à moi. « Mais mon but n'est pas seulement de faire du bien à quarante « pauvres petits enfants. Mon but est surtout de donner un exemple « utile. Voilà mon excuse. »

« L'exemple que donne M. Victor Hugo est si bien suivi, que les résultats obtenus sont vraiment admirables. Il pourrait citer l'Amérique, la Suède, la Suisse, où un nombre considérable d'enfants pauvres sont régulièrement nourris, l'Italie, et même l'Espagne, où cette bonne œuvre commence; il ne parlera que de l'Angleterre, que de Londres, avec les preuves en main.

« Ici M. Victor Hugo lit des extraits d'une lettre écrite par un *gentleman* anglais au *Petit Journal*.

« Donc, frappés du spectacle navrant qu'offrent les écoles des « quartiers pauvres de Londres, profondément émus à la vue des « enfants blêmes et chétifs qui les fréquentent, alarmés des rapides « progrès que fait la débilité parmi les générations des villes, débi-

« lité qui tend à remplacer notre vigoureuse race anglo-saxonne par « une race énervée et fébrile, des hommes charitables, à la tête « desquels se trouve le comte de Shaftesbury, ont fondé la société « du dîner des enfants pauvres.

« La charité est si douce chose; donner un peu de son superflu « est un acte qui rapporte de si douces jouissances, que, croyant « être utile, nous ne résistons pas au désir de faire connaître à la « France cette invention de la charité, le nouvel essai que vient d'inau- « gurer notre vieille Angleterre. »

« M. Victor Hugo a ajouté : — « Dans cette école seule, il y a trois « cent vingt enfants. Vous figurez-vous ce nombre multiplié; quel « immense bien cela doit faire à l'enfance! »

« Puis M. Victor Hugo a lu une autre lettre écrite au *Times* par M. Fuller, secrétaire de l'institution établie à Londres, à l'instar de celle de *Hauteville-House*, par le Rév. Woods :

« A L'ÉDITEUR DU *Times*.

« Monsieur,

« Vous avez été assez bon l'année dernière pour insérer dans le « *Times* une lettre dans laquelle je démontrais la très remarquablet « amélioration de la santé des enfants pauvres de l'*école des dégue-* « *nillés de Westminster*, amélioration résultant du système régulier « du dîner par quinzaine à chaque enfant, et où je provoquais les « autres personnes qui en ont l'occasion à faire la même chose, si « possible, dans leurs écoles.

« Une année de plus d'expérience a confirmé plus fortement encore « tout ce que je disais sur le bon résultat de ces dîners, qui a été « aussi grand que les années précédentes, *la santé de l'école ayant* « *été généralement bonne, et le choléra n'ayant frappé aucun de ces* « *enfants*.

« Je regrette cependant d'avoir à dire que les fonds souscrits « pour ce dîner, qui n'ont jamais manqué depuis trois ans, seront « prochainement épuisés, et j'espère que vous voudrez bien dans « votre journal faire un appel à l'assistance, afin que je puisse « continuer pendant cet hiver qui approche le même nombre de « dîners.

« WILLIAM FULLER. »

(Suit le compte de revient de chaque dîner et de celui de Noël.) — *Times*, 27 décembre 1866.

« M. Victor Hugo a exprimé l'espoir que le mot déplorable *ragged* disparaîtrait bientôt de la belle et noble langue anglaise et aussi que

la classe elle-même ne tarderait pas également à disparaître.

« M. Victor Hugo a fait vivement ressortir ce fait que le choléra n'a frappé aucun des enfants ainsi nourris au milieu des terribles ravages que cette épidémie à faits à Londres l'été dernier. Il ne croit pas que l'on puisse rien dire de plus fort en faveur de l'institution et il livre ce résultat aux réflexions des personnes présentes.

« Voilà, mesdames, dit M. Victor Hugo en terminant, voilà ce qui « m'autorise à raconter ce qui se passe ici. Voilà ce qui justifie la « publicité donnée à ce dîner de quarante enfants. C'est que de « cette humble origine sort une amélioration considérable pour l'inno- « cence souffrante. Soulager les enfants, faire des hommes, voilà notre « devoir. Je n'ajouterai plus qu'un mot. Il y a deux manières de « construire des églises; on peut les bâtir en pierre, et on peut « les bâtir en chair et en os. Un pauvre que vous avez soulagé, c'est « une église que vous avez bâtie et d'où la prière et la recon- « naissance montent vers Dieu. » (*Applaudissements prolongés.*)

1867

LE DINER DES ENFANTS PAUVRES

Ce qui suit est extrait des journaux anglais :

« L'idée de M. Victor Hugo, — le dîner hebdomadaire des enfants — a été adoptée à Londres sur une très grande échelle et donne d'admirables résultats. SIX MILLE petits enfants sont secourus à Londres seulement. Nous publions la lettre écrite à M. Victor Hugo par lady Thompson, trésorière du *Children's Dinner Table*.

« Londres, 22 octobre 1867, 39, Wimpole Street.

« Cher monsieur, — Je prends la liberté de vous adresser le « prospectus qui annonce la seconde saison du dîner des enfants « (*Children's Dinner Table*) de la paroisse de Marylebone, à Londres.

« La dernière saison a eu le plus grand succès ; et si vous avez la « bonté de lire le compte rendu ci-joint, vous y trouverez que près « de six mille enfants ont dîné pendant le peu de mois qui ont suivi « l'organisation de cette œuvre (l'exécution du plan).

« C'est parce que la création de ce dîner dans cette paroisse est « due entièrement à vos idées, à votre initiative, aux paroles que « vous avez prononcées sur ce sujet, et pour rendre témoignage à « la valeur et à la popularité de ces dîners auprès de toutes les « personnes qui en ont pris connaissance, que je prends la liberté « de vous entretenir de ces détails.

« Permettez-moi de vous exprimer le profond respect et la « reconnaissance que m'inspire votre généreuse sympathie pour les « pauvres,

« Et croyez, etc.

« KATE THOMSON. »

« Suit le compte rendu duquel il résulte qu'en soixante dix-sept jours, pendant neuf mois, on a fourni un, plusieurs fois deux, et quelquefois trois dîners à cause du grand nombre de demandes.

« Le total des dîners fournis est de 5,442, dont 4,820 ont été mangés dans la salle et dont 722 ont été envoyés à domicile à des enfants malades. L'avantage de la bonne nourriture s'est clairement manifesté dans l'une et l'autre condition, et on a remarqué que l'habitude de s'asseoir à une table proprement servie a produit un excellent effet sur les enfants, car ces dîners sont aussi pour eux une source de bonheur et de joie, outre la bonne chère qu'ils font, ce qui leur arrive rarement. La joie que cela leur cause vaut à elle seule la peine et le prix que cela coûte. »

(*Courrier de l'Europe*, 22 novembre 1867.)

1869

On lit dans le *Courrier de l'Europe :*

Une lettre *authentique** de Victor Hugo nous tombe sous les yeux ; elle est adressée à l'auteur du livre *Marie Dorval,* qui avait envoyé son volume à Victor Hugo :

« Entre votre lettre et ma réponse, monsieur, il y a le deuil, et vous avez compris mon silence. Je sors aujourd'hui de cette nuit profonde des premières angoisses, et je commence à revivre.

« J'ai lu votre livre excellent. Mme Dorval a été la plus grande actrice de ce temps ; Mlle Rachel seule l'a égalée, et l'eût dépassée peut-être, si, au lieu de la tragédie morte, elle eût interprété l'art vivant, le drame, qui est l'homme; le drame, qui est la femme; le drame qui est le cœur. Vous avez dignement parlé de Mme Dorval, et c'est avec émotion que je vous en remercie. Mme Dorval fait partie de notre aurore. Elle y a rayonné comme une étoile de première grandeur.

« Vous étiez enfant quand j'étais jeune. Vous êtes homme aujourd'hui et je suis vieillard, mais nous avons des souvenirs communs. Votre jeunesse commençante confine à ma jeunesse finissante; de là, pour moi, un charme profond dans votre bon et noble livre. L'esprit, le cœur, le style, tout y est, et ce grand et saint enthousiasme qui est la vertu du cerveau.

« Le *romantisme* (mot vide de sens imposé par nos ennemis et dédaigneusement accepté par nous), c'est la révolution française faite littérature. Vous le comprenez, je vous en félicite.

« Recevez mon cordial serrement de main.

« Victor Hugo. »

Hauteville-House, 15 janvier 1869.

* Ce mot est souligné dans le journal, à cause de la quantité de fausses lettres de Victor Hugo, mises en circulation par une certaine presse calomniatrice.

A M. GASTON TISSANDIER

« Je crois, monsieur, à tous les progrès. La navigation aérienne est consécutive à la navigation océanique; de l'eau l'homme doit passer à l'air. Partout où la création lui sera respirable, l'homme pénétrera dans la création. Notre seule limite est la vie. Là ou cesse la colonne d'air, dont la pression empêche notre machine d'éclater, l'homme doit s'arrêter. Mais il peut, doit et veut aller jusque-là, et il ira. Vous le prouvez. Je prends le plus grand intérêt à vos utiles et vaillants voyages. Votre ingénieux et hardi compagnon, M. de Fonvielle, a l'instinct supérieur de la science vraie. Moi aussi, j'aurais le goût superbe de l'aventure scientifique. L'aventure dans le fait, l'hypothèse dans l'idée, voilà les deux grands procédés de découvertes. Certes l'avenir est à la navigation aérienne et le devoir du présent est de travailler à l'avenir. Ce devoir, vous l'accomplissez. Moi, solitaire mais attentif, je vous suis des yeux et je vous crie courage. »

Avril 1869.

On lit dans la *Chronique de Jersey* :

VICTOR HUGO SUR LA PEINE DU FOUET

« Nous recevons d'un correspondant la lettre suivante, réponse par le grand poëte à la prière de notre correspondant d'user de son influence et de son crédit pour faire interdire dans tous les tribunaux des possessions anglaises les condamnations à la peine du fouet. Nous remercions Victor Hugo de son empressement. »

Hauteville-House, 19 avril 1869.

J'ai reçu, monsieur, votre excellente lettre. J'ai déjà réclamé énergiquement et publiquement (dans ma lettre au journal *Post*) contre cette ignominie, la peine du fouet, qui déshonore le juge plus encore que le condamné. Certes, je réclamerai encore. Le moyen âge doit disparaître; 89 a sonné son hallali.

Vous pouvez, si vous le jugez à propos, publier ma lettre.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 30 mai 1869.

Mon cher Alphonse Karr,

Cette lettre n'aura que la publicité que vous voudrez. Quant à moi, je n'en demande pas. Je ne me justifie jamais. C'est un renseignement de mon amitié à la vôtre. Rien de plus.

On me communique une page de vous, charmante du reste, où vous me montrez comme *très assidu à l'Élysée* jadis. Laissez-moi vous dire, en toute cordialité, que c'est une erreur. Je suis allé à l'Élysée en tout *quatre fois*. Je pourrais citer les dates. A partir du désaveu de la *lettre à Edgar Ney*, je n'y ai plus mis les pieds.

En 1848, je n'étais que libéral; c'est en 1849 que je suis devenu républicain. La vérité m'est apparue, vaincue. Après le 13 juin, quand j'ai vu la république à terre, son droit m'a frappé et touché d'autant plus qu'elle était agonisante. C'est alors que je suis allé à elle; je me suis rangé du côté du plus faible.

Je raconterai peut-être un jour cela. Ceux qui me reprochent de n'être pas républicain de la veille ont raison; je suis arrivé dans le parti républicain assez tard, juste à temps pour avoir part d'exil. Je l'ai. C'est bien.

Votre vieil ami,

VICTOR HUGO.

« Hugo n'a pas douté un moment de la publicité que je donnerais à sa réponse.

« Il y a bien de la bonne grâce et presque de la coquetterie à un homme d'une si haute intelligence d'avouer qu'il s'est trompé; c'est presque comme une femme d'une beauté incontestable qui vous dit : je suis à faire peur aujourd'hui.

« ALPHONSE KARR. »

Voici des extraits de la très belle lettre de Félix Pyat. Malgré les éloquentes incitations de Félix Pyat, Victor Hugo, on le sait, maintint sa résolution.

DEHORS OU DEDANS

« Mon cher Victor Hugo.

« Les tyrans qui savent leur métier font de leurs sujets comme l'enfant fait de ses cerises, il commence par les plus rouges. Ils suivent la bonne vieille leçon de leur maître Tarquin, ils abattent les plus hauts épis du champ. Ils s'installent et se maintiennent

ainsi en excluant de leur mieux l'élite de leurs ennemis. Ils tuent les uns, chassent les autres et gardent le reste. Ayant banni l'âme, ils tiennent le corps. Les voilà sûrs pour vingt ans. L'histoire prouve que tout parvenu monte par l'élimination des libres et ne tombe que par leur réintégration.

« Si c'est vrai, je me demande donc quel est le devoir des proscrits. Le devoir? non, le mot n'est pas juste ici, car il s'agit moins de principe, Dieu merci ! que de moyen. La conduite? pas même; il y a encore là une nuance morale qui est de trop. Je dis donc la tactique des proscrits. Eh bien, leur tactique me semble toute tracée par celle du proscripteur. Ils n'ont qu'à prendre le contre-pied de ses actes. La dictature les chasse quand elle les croit forts? qu'ils rentrent quand elle les croit faibles. En réalité, la tyrannie n'a à craindre que les revenants... les présents plus que les absents. Les libérateurs viennent toujours du dehors, mais ils ne réussisent qu'au dedans. C'est du moins l'histoire du passé. Et le passé dit l'avenir.

« ... Sans doute, l'exil du dehors a bien mérité de la patrie. Il a ses services et ses dangers. Votre fils Charles les a montrés avec une poésie toute naturelle, héréditaire, et qui me ferait recroire au droit de noblesse, si j'étais moins vilain.

« Mais, soyons juste envers les mérites du dedans. Ceux du dehors n'ont pas besoin d'être surfaits pour être reconnus. Qui nie les vôtres nie le soleil! Pour moi, caillou erratique, ballotté de prison en prison, en Suisse, en Savoie, en France, en Hollande, en Belgique, j'ai connu toute la gendarmerie européenne et je ne m'en vante ni ne m'en plains, il n'y a pas de quoi. Mes amis et moi, dénoncés en Angleterre comme des Marat par un sénateur délateur et comme des Peltier par un délateur ambassadeur, travestis en Guy-Fawkes et pendus en effigie pour les *Lettres à la reine,* un peu cause de vos troubles à Jersey, saisis, jugés et menacés de l'*alien bill* pour l'affaire Orsini et trois fois d'extradition pour la *Commune révolutionnaire,* nous avons eu aussi notre part d'épreuves; et, comme vous à Jersey, nous avons eu la *sécurité* de l'exil à Londres.

« ... Le devoir, j'ai dit, est hors de cause comme le péril. Il s'accomplit bravement en Angleterre comme en France, dehors comme dedans, mais moins utilement, j'ose le croire; avec plus d'éclat, mais avec moins d'effet; avec plus de liberté et de gloire privée, mais avec moins de salut public. Si le procès Baudin, le procès d'un revenant mort, a réveillé Paris, que ne ferait pas le procès de la « grande ombre », comme vous nomme le *Constitutionnel,* le procès d'un revenant vivant, le procès de Victor Hugo! Tyrtée a soulevé Sparte. Puis le procès Ledru, Louis Blanc, Quinet, Barbès... le Palais de Justice sauterait! Sophocle a eu son procès,

qu'il a gagné. Il avait vos chevaux blancs et vous avez ses lauriers!

« Le frère de Charles et son égal en talent, votre fils François, a reconnu lui-même, avec le coup d'œil paternel, le mal que nous a fait l'amnistie. L'armée de l'exil, a-t-il dit justement, avait son ordre, ses guides et guidons. L'amnistie l'a licenciée, débandée, dispersée au dedans, avec ses guides au dehors. L'armée est battue. Rentrée d'Achille, chute d'Hector. Achille meurt, c'est vrai, mais Troie tombe. Si le plus fort attend la victoire du plus faible, c'est le monde renversé. Adieu Patrocle et ses myrmidons!

« Loin de moi l'idée que vous reposez sous votre tente! Vos armes, comme la foudre, brillent dans l'immensité. Mais elles s'y perdent aussi. Elles gagneraient à se concentrer du dehors au dedans. Excusez-moi! franchise est républicaine. Et la mienne n'est pas bouche d'or comme la vôtre. Elle est de fer. Quel choc dans Paris, si vous rentriez tous le 22 septembre!

« Vous avez fait l'*Homme qui Rit*, un événement. Vous feriez l'*Homme qui Pleure*, un tremblement!

. . . .

« Toutefois, ce n'est là qu'une opinion. L'histoire même n'a point d'ordre à donner. A peine un conseil. Et ce conseil ne gagne pas en autorité, venant de moi. Je vous propose, ou plutôt je vous soumets mon avis aussi humblement que témérairement. Prenez-le pour ce qu'il vaut. J'ajouterai même qu'il n'y a rien d'absolu de ce qui est humain; que les faits du passé peuvent avoir tort pour l'avenir.

« Ainsi donc, en définitive, à chacun l'appréciation de sa propre utilité. Respect à toute conviction! liberté à toute conscience! A la vôtre surtout. Vous avez prérogative d'astre, plus splendide encore à votre couchant qu'à votre lever! Peut-être vaut-il mieux que vous restiez dans votre ciel de feu, comme le dieu d'Homère, pour éclairer le combat. Chacun sa tâche; le phare porte la flamme et le flot la nef; soit! Mais, quelle que soit la décision prise, qu'on agisse en détail ou en bloc, sur un même point ou à différents postes, épars ou massés, de loin ou de près, dedans ou dehors, en France ou en Chine, peu importe! le devoir sera rempli, l'honneur sauf partout — sinon la victoire!

« Ce qui importe surtout et avant tout, c'est que nous soyons unis. Sinon, nous sommes morts.

« Pour l'amour du droit, dehors ou dedans, soyons unis! J'ai admiré et béni votre recommandation magistrale au début du *Rappel*. C'est le salut.

« En avant donc tous ensemble! absents ou présents, tout ce qui vibre, tout ce qui vit, tout ce qui hait; tout ce qui a vécu au nom du droit, de l'ordre, de la paix, de la vie de la France; tout ce qui préfère le droit aux hommes, le principe à tout; tout ce qui est prêt à leur sacrifier corps, biens et âme, art, gloire et nom, colonies et

mémoire, tout, hors la conscience; tout ce qui se donnerait au diable même pour allié, s'il pouvait s'attaquer dans sa pire forme; tout ce qui n'a qu'une colère et qui l'épargne, l'amasse, l'accumule et la capitalise en avare, sans en rien distraire, sans en rien prêter même à la plus mortelle injure; tout ce qui ne se sent pas trop de tout son être contre l'ennemi commun! En avant tous contre lui seul, avec un seul cœur, un seul bras, un seul cri, un seul but, le but des pères comme des fils, le but d'aujourd'hui comme d'hier, le but idéal et éternel de la France et du monde, le but à jamais glorieux, à jamais sacré du 22 de ce grand mois de septembre : Liberté, Égalité, Fraternité.

« Félix Pyat. »

Londres, 9 septembre 1869.

1870

LUCRÈCE BORGIA

A M. RAPHAEL FÉLIX

Monsieur,

Je suis heureux d'être rentré à mon grand et beau théâtre, et d'y être rentré avec vous, digne membre de cette belle famille d'artiste qu'illumine la gloire de Rachel.

Remerciez, je vous prie, et félicitez en mon nom Mme Laurent qui, dans cette création, a égalé, dépassé peut-être, le grand souvenir de Mlle Georges. L'écho de son triomphe est venu jusqu'à moi.

Dites à M. Mélingue, dont le puissant talent m'est connu, que je le remercie d'avoir été charmant, superbe et terrible.

Dites à M. Taillade que j'applaudis à son légitime succès.

Dites à tous que je leur renvoie et que je leur restitue l'acclamation du public.

Vous êtes, monsieur, une rare et belle intelligence. A un grand peuple, il faut le grand art ; vous saurez faire réaliser à votre théâtre cet idéal.

VICTOR HUGO.

LE NAUFRAGE DU *NORMANDY*

Nous extrayons d'une lettre de Victor Hugo cet épisode poignant et touchant du naufrage du *Normandy*.

(*Le Rappel*, 26 mars 1870.)

Hauteville-House, 22 mars 1860.

« ... On m'écrit pour me demander quelle impression a produite sur moi la mort de Montalembert. Je réponds : Aucune ; indifférence absolue. — Mais voici qui m'a navré.

« Dans le steamer *Normandy*, sombré en pleine mer il y a quatre jours, il y avait un pauvre charpentier avec sa femme ; des gens d'ici, de la paroisse Saint-Sauveur. Ils revenaient de Londres, où le mari était allé pour une tumeur qu'il avait au bras. Tout à coup dans la nuit noire, le bateau, coupé en deux, s'enfonce.

« Il ne restait plus qu'un canot déjà plein de gens qui allaient casser l'amarre et se sauver. Le mari crie : « Attendez-nous, nous allons descendre. » On lui répond du canot : « Il n'y a plus de place que pour une femme. Que votre femme descende. »

« Va, ma femme », dit le mari.

« Et la femme répond : *Nenni. Je n'irai pas. Il n'y a pas de place pour toi. Je mourrons ensemble.* Ce *nenni* est adorable. Cet héroïsme qui parle patois serre le cœur. *Un doux nenni avec un doux sourire* devant le tombeau.

« Et la pauvre femme a jeté ses bras autour du col de son mari, et tous deux sont morts.

« Et je pleure en vous écrivant cela, et je songe à mon admirable gendre Charles Vacquerie...

« VICTOR HUGO. »

Les journaux anglais publient la lettre suivante écrite au sujet de la catastrophe du *Normandy*.

(*Courrier de l'Europe.*)

AU RÉDACTEUR DU *Star*.

Hauteville-House, 5 avril 1870.

« Monsieur,

« Veuillez, je vous prie, m'inscrire dans la souscription pour les familles des marins morts dans le naufrage du *Normandy*, mémorable par l'héroïque conduite du capitaine Harvey.

« Et à ce propos, en présence de ces catastrophes navrantes, il importe de rappeler aux riches compagnies, telles que celle du *South Western*, que la vie humaine est précieuse, que les hommes de mer méritent une sollicitude spéciale, et que, si le *Normandy* avait été pourvu, premièrement, de cloisons étanches, qui eussent localisé la voie d'eau ; deuxièmement, de ceintures de sauvetage à la disposition des naufragés ; troisièmement, d'appareils Silas, qui illuminent la mer, quelles que soient la nuit et la tempête, et qui permettent de voir clair dans le sinistre ; si ces trois conditions de solidité pour le navire, de sécurité pour les hommes, et d'éclairage de la mer, avaient été remplies, personne probablement n'aurait péri dans le naufrage du *Normandy*.

« Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« VICTOR HUGO. »

1883

—

En tête de la première édition de PENDANT L'EXIL (1875), se trouvait la Note qui suit.

—

Dans ce livre, comme dans *l'Année terrible*, on pourra remarquer (en trois endroits) des lignes de points. Ces lignes de points constatent le genre de liberté que nous avons. Des choses publiées pendant l'empire ne peuvent être imprimées après l'empire. Ces lignes de points sont la marque de l'état de siège. Cette marque s'effacera des livres, et non de l'histoire. Ceux qui doivent garder cette marque la garderont.

En ce qui touche ce livre, le détail est de peu d'importance; mais les petitesses du moment présent veulent être signalées, par respect pour la liberté qu'il ne faut pas laisser prescrire.

V. H.

Paris, novembre 1875.

—

Il va sans dire que les lignes supprimées en 1875 ont été rétablies dans l'Édition définitive.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

1862

1863

1864

1865

1866

1867

1868

1869

1870

NOTES

Paris. Lib.-Imp. reunies, 7, r. Saint-Benoît

